

Identité
de l'agglomération
ou agglomération
d'identités



radioscopie
du territoire bordelais



Ce travail est la réponse d'un groupe de membres du Conseil de développement et d'invités, à une saisine de la Communauté urbaine de Bordeaux portant sur l'identité de l'agglomération.

Le groupe transmet sa gratitude à toutes celles et tous ceux qui ont accepté de donner une part de leur temps, de leurs idées et parfois de leur intimité pour la production de ce travail.

polices de couverture :

ALusine, TWentyONE, www.smeltery.net et Trade Gothic

polices courantes :

Trade Gothic - Linotype Centennial LT



Sommaire



- le groupe	5
- manifeste	13
- chapitre 1 : écrits	19
<i>Préambule de Fabienne Brugère, textes de Sandrine Lavaud, Ezéchiél Jean-Courret, Valérie Fromentin, Guadalupe Echevarria, Francis Cuillier, Olivier Mongin, Michel Suffran, Michel Moga, Guy Di Méo, Jean-Marc Offner, Didier Lapeyronnie</i>	
- chapitre 2 : récits	95
<i>Préambules de Jean-Charles de Munain et Monique Lachaux</i>	
- chapitre 3 : parcours	163
- chapitre 4 : verbatim	195
- annexes	205



le groupe



28 membres du Conseil de développement durable de l'agglomération bordelaise se sont penchés pendant un peu plus d'un an sur la question de l'identité de cette agglomération. Les propos qui suivent sont le fruit de leur travail, leurs débats, des rencontres qu'ils ont pu conduire, de contributions recueillies.



José ALCORTA
Chef d'entreprise (Rescoll)



Philippe BARRE
Président Groupe EVOLUTION



Saïd BIZINE
Citoyen de Pessac



Christian BROUCARET
*Membre d'une association d'usagers
des transports (AUTRA)*



Fabienne BRUGERE
Philosophe - Présidente du C2D



Jean-Baptiste CASENAVE
Président d'office du Sport



Carine CAUSSIEU
Journaliste



Jean-Jacques CHAILLOT
*Délégué du Conseil de développement
de Haute Gironde au C2D*



Daniel CHASLES
*Secrétaire général de l'Ecole nationale
de la magistrature*



Francis CUILIER
*Urbaniste - Professeur associé
à l'Université Michel de Montaigne
Grand prix de l'urbanisme 2006*



Jean-Charles de MUNAIN
Architecte et citoyen de Gradignan



Anouk DEBARRE
Architecte et Paysagiste



Guadalupe ECHEVARRIA
*Directrice de l'École des Beaux-Arts
de Bordeaux*



Jean-Marc EWALD
*Directeur régional d'une association
de microfinance*



Houria FALL-ABBEST
*Directrice d'une association d'insertion
professionnelle*



Bernard FAVRE
Directeur adjoint de Cap Sciences



Valérie FROMENTIN
*Professeur de langue et littérature
grecques, directrice de l'Institut Ausonius*



Elsa GLYKOS
Directrice d'école maternelle



Yves GONTHIER
Directeur d'entreprise



Erika HESS
*Centre de développement chorégraphique
le Cuvier Artigues-près-Bordeaux*



Laura INNOCENTI
Citoyenne de Bordeaux



Monique LACHAUX
Citoyenne d'Eysines



Charlotte LAUBARD
*Directrice du CAPC musée d'art
contemporain de Bordeaux*



Brigitte NABET
*Vice-Présidente du Consistoire Israélite
de la Gironde*



Pierre PERVIEUX
Citoyen de Parempuyre



Eric ROUX
*Directeur de la Rock School Barbey
Président du Réseau Aquitain
des Musiques Actuelles*



Boubacar SECK
Architecte et écrivain



Bruno SORIN
Citoyen de Mérignac



manifeste

Identité de l'agglomération ou agglomération d'identités ?

Carine Caussieu - Boubacar Seck

1) Genèse. Un rapport subjectif

Identité : nom féminin désignant le sentiment d'appartenance à un groupe... Plus largement, en plein débat sur le thème de l'identité nationale et la connotation négative qui s'en dégage, c'est sur celle de l'agglomération que se sont penchés les membres du C2D depuis mars 2009. Une agglomération qui a pour caractéristique d'avoir une construction administrative et politique récente. Depuis plus d'un an, les interrogations se sont multipliées quant à cette notion plurielle et le présent rapport ne se veut en aucun cas une référence ou une expertise scientifique. Il s'agit plutôt d'un état des lieux non exhaustif à la subjectivité assumée

et qui essaye de rassembler différentes tranches d'âge et catégories sociales.

En termes de territoire, il est important de souligner que

les limites de la Cub ont

largement été franchies, dessinant ainsi une métropole sans véritables frontières. Géographiquement, l'identité peut être aussi bien personnelle que collective et c'est sur cette dernière que la réflexion du groupe s'est engagée. Que ce soit par le biais d'entretiens avec des intervenants (élu, sociologues, scène culturelle, urbaniste...) ou de la collecte de récits et d'écrits reflétant le rapport que chacun entretient avec son agglomération, des points de désaccord ont émergé entraînant ainsi une identité toujours en mouvance au fil des réunions. Seule certitude au départ : ne pas réaliser

**un état des lieux
non exhaustif
à la subjectivité
assumée**

la «com» de la Cub mais opérer une prise de distance par rapport aux politiques mises en œuvre. Et surtout constituer une réflexion pour les habitants. Pour aujourd'hui ou demain.

2) Processus.

Révéler une identité en mouvement par le sentiment d'appartenance.

Cette subjectivité une fois assumée, il était nécessaire de dissocier la notion d'image de celle d'identité. Une image de l'agglomération peut se fabriquer par des regards extérieurs (Bordeaux, ville bourgeoise). Elle peut être inventée parfois pour l'extérieur (Montpellier, la surdouée). Cependant une identité ne peut que s'imposer à tous dans l'agglomération. Le vin par exemple est un marqueur d'identité très fort. Mais nous l'avons délibérément ou inconsciemment écarté car nous étions attentifs, prioritairement, à plus faire œuvre de révélation que de confirmation.

A la manière du photographe passant l'image latente au révélateur dans un bain de fixage. La prise en compte du sujet a été un des déterminants de la réflexion

**nous étions attentifs,
prioritairement, à plus
faire œuvre de révélation
que de confirmation**

du groupe de travail. Il a donc semblé essentiel de faire émerger par différents moyens (entretiens avec élus, sociologues, artistes, portraits, photos, récits, débats...) une ou des identités du territoire communautaire. Proposer et révéler donc une identité en mouvement comme le citoyen communautaire qui nage dans une piscine de sa ville, assiste à une représentation théâtrale dans une seconde ville et pratique du sport dans une troisième en faisant fi des frontières communales ou administratives. *«Je me sens autant girondin qu'europpéen, et je suis fier de dire que je suis français. Certes,*

Léognan, ma ville, tient une place particulière dans mon cœur et je participe à la vie de la Cité», dit ce citoyen aux multiples appartenances revendiquées. Cette mobilité résidentielle, fruit d'une fluidité sociale ou l'inverse, questionne aussi le sentiment d'appartenance, d'attachement. Elle a permis d'évoquer les marqueurs identitaires ou symboliques sur «une toile urbaine agrémentée d'une multitude de touches agricoles et pastorales».

3) Divergences. Un débat révélateur de complexité.

Dès le départ la question d'une possible existence d'une identité d'agglomération a surgi. Voire de plusieurs identités. Avec pour constat initial que «l'agglomération, ce sont 27 communes qui vivent les unes à côté des autres». Une position retrouvée dans l'intervention d'A'urba qui parle d'une démarche complexe car concernant un assemblage de villes. Il est apparu parallèlement que le citoyen (de la rive droite par exemple) s'identifiait plus facilement à son quartier ou sa commune qu'à la métropole. A partir de là, difficile de trouver des facteurs communs. Le groupe s'est même retrouvé à plusieurs reprises dans l'impasse tant la tâche s'est avérée délicate. Au fil des échanges, l'arrivée du tramway ou des mythes passés (les trois M), le rock ou les Girondins ont été évoqués mais aussi des lieux physiques comme le miroir d'eau qui sous tend l'importance de la prise en compte de la ville-centre à savoir Bordeaux. A l'issue des entretiens, les membres se sont souvent érigés contre le fait que l'architecture et la pierre soient très souvent citées pour évoquer l'identité de l'agglomération au détriment de références sociales. Il faut dire qu'en matière de populations, de concert, le groupe a choisi le terme de cohabitation pour désigner l'état d'esprit bordelais. De la même façon, au gré des débats et à la lecture des portraits, beaucoup d'habitants se revendiquent «d'ailleurs». Peut-être parce que la Cub se montre pleine de paradoxes : tantôt peu accueillante et bourgeoise, l'attachement envers elle se ferait progressivement

par des réseaux («il faut la conquérir», tranche même Richard Zéboulon) ; tantôt douce et agréable, certains soulignent une sécurité qui émane de la ville.

4) Utilité. Faire projet ensemble.

«Qu'est-ce qui fait que nous sommes ce que nous sommes ?» se demandait un élu.

La connaissance et la conscience de soi ne sont pas toujours des réflexes d'autodéfense. Elles peuvent également être une base essentielle pour se projeter vers l'avenir.

Car il s'agit bien de cela.

La Communauté urbaine de Bordeaux regarde vers 2030, voire 2050. Pour cela il fallait savoir ce que nous avons fait ensemble pour vouloir encore et toujours en faire davantage.

Le travail intuitif

et subjectif repose cependant sur des éléments d'analyse qui le sont moins. La diversité des intervenants, des récits et des membres du groupe a aussi participé à enrichir cette démarche d'introspection communautaire. En se penchant sur cette question, le groupe de travail suggère une conscience spatiale mentale, invite à réfléchir sur l'imaginaire et la symbolique de l'agglomération, une ville à apprivoiser, de distinguer la ville vécue de la ville rêvée, se demander s'il s'agit en réalité d'une identité de l'agglomération ou d'une agglomération d'identités.

**La connaissance
et la conscience de soi
ne sont pas toujours
des réflexes d'autodéfense.
Elles peuvent également être
une base essentielle pour
se projeter vers l'avenir.**



les écrits



Quelques réflexions pour fixer le cadre du travail sur l'identité de l'agglomération bordelaise.

De l'urbain généralisé à la ville intérieure

Fabienne Brugère

Qu'écrire sur l'identité d'une agglomération comme Bordeaux ? Tient-elle à son centre historique dont la beauté surgit pleinement à l'âge des Lumières, à l'organisation de 27 communes en une communauté urbaine au milieu des années 60 ou à un nom qui sonne comme une marque de grand cru ? C'est sans doute tout cela à la fois mais beaucoup d'autres choses aussi. Ce sont ces autres choses que nous avons tenté de faire surgir dans notre travail sur l'identité, avec l'idée que l'identité ne saurait se figer, qu'elle est perpétuellement en mouvement. Cette nécessité du mouvement a surgi avec la conviction qu'il fallait rendre visibles des morceaux de territoires et des expériences de vie qui ne l'étaient pas assez. Donc, nulle cartographie des 27 communes ou du bassin de vie du Grand Bordeaux mais un assemblage de perceptions du territoire, nécessairement subjectives et arbitraires.

De toute façon, comment faire avec cette notion ambiguë d'identité ? L'identité, faut-il le rappeler, est un très vieux concept puisque les philosophes grecs, présocratiques, tels Parménide ou Héraclite, n'ont cessé de s'y intéresser à travers les catégories du même et de l'autre. Alors que pour Parménide, il était difficile de penser le changement, pour Héraclite, au contraire, tout était en perpétuel mouvement. On a retenu d'Héraclite l'idée que l'on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve. Mais, surtout, Héraclite reste à nos côtés comme celui qui a dévoilé le caractère problématique de l'identité. Nous ferons nôtre cette inquiétude héraclitienne. L'identité a une valeur paradoxale qui tient dans le fait qu'elle est perpétuellement remise en cause, pluralisée et même

subvertie. Plutôt que de porter haut et fort l'identité, mieux vaut faire appel à des identités en mouvement, à des récits conscients de leur caractère narratif et incertain.

L'identité s'épanouit quand elle est plurielle et subjective. Quoiqu'il arrive, elle manque de réalité et de caractère scientifique. Production fictive et pourtant essentielle au cœur humain, elle nous conduit, quand il s'agit des villes, à un imaginaire urbain. Elle peut, dans un monde globalisé, structurellement en crise et parfois absurde, redonner du sens à nos vies.

Mais, comment l'identité peut-elle faire avec la trame des vies urbaines ?

Il faut bien reconnaître que l'humanité se trouve confrontée à une réalité urbaine généralisée qui prend résolument l'allure de la mobilité, des flux et des réseaux. Les modes de vie urbains, plus que jamais, nous rendent interdépendants et vulnérables. Il s'agit aujourd'hui de «gouverner la ville mobile»¹ et d'affirmer la nécessité de projets métropolitains partagés, ouverts sur le monde, ceci contre tout repli domestique et égoïste des grandes agglomérations.

La gouvernance urbaine ne tient ni dans une institution unique, ni dans des villes d'Etat mais dans des usages de la ville qui prennent leur sens dans une conscience d'appartenance à la même unité urbaine avec ses rêves, ses désirs, ses mythes.

La ville prend alors la forme d'un territoire vécu, portant les appartenances et les attachements multiples des habitants. Alors même que, selon les mots de Michel Lussault², l'urbain risque d'être sans figures, sinon celles standardisées de l'étalement, des zones franchisées, de l'entre-deux entre ville et campagne, comment le rendre à notre besoin d'une ville qui puisse s'approprier ? S'interroger sur l'identité du Grand Bordeaux suppose d'appréhender ce qui rend ce territoire saisissable, digne d'être aimé et rêvé.

La ville n'est pas qu'un territoire vécu. La forme d'une ville dépend de sa mémoire. Ses pics, ses reliefs, ce qui les organise,

¹ Philippe Estève, *Gouverner la ville mobile*, Paris, PUF, 2008.

² Michel Lussault, *L'homme spatial*, Paris, Seuil, 2007.


ce sont des creux, des absences, des crises. La visibilité est enveloppée à l'invisibilité. Tant qu'on n'a pas compris ces creux, impossible de prendre la mesure des reliefs urbains.

Ainsi les docks à Bordeaux, la traite des esclaves, etc., absences qui font le plein d'aujourd'hui, qui le hantent. Et que dire de l'histoire sombre de la ville, de Bordeaux capitale d'un jour, de tous ces événements qui ne sont plus mais créent les conditions de l'aujourd'hui ?

Je crois que le travail du Conseil de Développement sur l'identité a abouti à l'idée que, dans une société que l'on dit liquide, l'urbain n'a de valeur que si les humains peuvent se l'approprier contre toute installation froide d'un monde sans singularité et sans négativité. Renouons alors avec le vieux concept de ville qui privilégie la cohérence du territoire et la co-présence des individus pour les penser du côté des expériences urbaines : le rêve, la rencontre, la mémoire et l'imaginaire font également l'attractivité d'une ville.

Ils permettent le développement d'une culture urbaine, l'élaboration d'un parcours pour chacune et chacun.

Renouer avec la ville au nom d'une culture urbaine encore à inventer contre l'homogénéisation du monde revient aussi à faire l'expérience de la «ville intérieure». Une ville, ce sont des bruits, des couleurs, des odeurs mais c'est surtout la manière dont toutes ces formes extérieures font résonance dans une chambre d'écho intérieure. Chacun porte avec soi cette chambre d'écho et réinvente ainsi la ville. Il n'existe pas d'identité d'un territoire urbain sans des expériences urbaines individuelles ou collectives : des vécus, des appropriations, des sentiments d'appartenances, des laboratoires culturels et artistiques, des inventions de gouvernance, des mouvements sociaux inédits. La ville intérieure correspond à l'expérience que l'on peut faire de cet espace à partir du moment où existe la possibilité de se l'approprier. Ce qui peut manquer aujourd'hui pour faire identité, ce sont les appropriations rendues souvent impossibles par manque de repères, de temps,



d'argent, de culture, d'autonomisation à l'âge des vulnérabilités et des interdépendances. Ce sont ces chambres d'écho que nous avons voulu privilégier en proposant des parcours subjectifs.

En quoi, le territoire bordelais peut-il être aménagé pour que tout le monde puisse faire l'expérience de la « ville intérieure » ? Il devrait y avoir pour tout le monde des lieux de la ville intérieure : lieux de méditation, espaces de calme et de détente, lieux voués à l'amitié et au partage. Ceci suppose qu'une ville ne soit pas simplement un lieu de consommation mais aussi un système organisé de don et de contre-don. La ville intérieure est aussi une ville de la gratuité.





De la «banlieue» à la Cub : esquisse de l'histoire d'un territoire

Sandrine Lavaud, Ezéchiél Jean-Courret, Valérie Fromentin

L'intervention de Sandrine Lavaud et Ezéchiél Jean-Courret¹ devant les conseillers du C2D avait pour but, à l'occasion de la sortie de l'*Atlas historique de Bordeaux*² et de l'exposition *Représenter Bordeaux*³, d'introduire dans le débat sur «l'identité d'agglomération» le point de vue d'historiens dont les travaux concernent précisément «la fabrique urbaine», autrement dit la formation de l'espace urbain et sa territorialisation aux époques médiévale et moderne. Selon eux, l'identité de la Cub doit chercher et trouver sa profondeur historique dans l'ancienne «banlieue», c'est-à-dire, selon la définition des historiens, un territoire qui s'étend autour de la ville et se trouve soumis à son pouvoir de «ban» ; il s'agit donc d'un ressort juridique sur lequel le seigneur urbain exerce son pouvoir de commandement, de justice et de police. Limitée, bornée, la banlieue est un espace juridique et seigneurial, mais aussi un espace économique qui fournit une part du ravitaillement de la ville, un espace d'usage approprié par les citoyens qui y ont leurs biens de campagne (jardins, vignes, terres, voire «résidences secondaires»). À Bordeaux, la constitution progressive (sur trois siècles, approximativement de 1250 à 1550) de ce vaste détroit - 20 paroisses, 40 000 ha de part et d'autre du fleuve - a répondu avant tout à des logiques politiques : en faire l'assise et l'expression

¹ Sandrine Lavaud est maître de conférence d'Histoire médiévale à l'université de Bordeaux 3 et membre de l'Institut Ausonius (UMR 5607 CNRS-université de Bordeaux 3). Ezéchiél Jean-Courret est historien médiéviste, docteur de l'université de Bordeaux et membre de l'Institut Ausonius.

² *Atlas historique de Bordeaux* (coordin. : S. Lavaud et E. Jean-Courret), Ausonius Editions, 3 vol., Bordeaux, 2009.

³ réalisée par l'Institut Ausonius en partenariat avec les Archives municipales de Bordeaux (Archéopôle, campus de Bordeaux 3, 15 octobre-20 décembre 2009 ; commissaire scientifique : E. Jean-Courret)




de la puissance communale, d'où son étendue, bien plus grande que celle de l'espace de ravitaillement, et son caractère expansionniste. Alors que M. Bochaca, auteur d'une thèse sur le sujet, considérait que la banlieue avait été inventée au XIII^e siècle par les clans familiaux (notamment les Colom et les Soler), alors détenteurs du pouvoir municipal, comme instrument dans leur guerre entre factions, Ezéchiel Jean-Courret a avancé l'hypothèse selon laquelle l'idée de banlieue avait été consubstantielle à la naissance de la commune au début du XIII^e siècle⁴. La construction de ce ressort a suscité de vives résistances de la part du roi-duc (d'Angleterre) et c'est à l'occasion de l'occupation française de 1294-1303 que les Bordelais ont pu obtenir la confirmation officielle de la banlieue. Le retour dans le giron anglais n'a pas vraiment changé la donne. Favorisée par le contexte de la guerre de Cent ans, qui était propice aux concessions duciales, l'entreprise s'est effectuée en même temps que le corps municipal gagnait en autonomie et se donnait les moyens de ses rêves de grandeur - M. Bochaca a pu diagnostiquer que la commune avait été atteinte du « syndrome du contado »⁵ ; Bordeaux se veut alors la capitale d'un vaste ensemble aquitain et la banlieue constitue pour la ville le noyau central, l'assise de son aire d'influence, tant en matière politique et militaire dans le cadre du conflit franco-anglais qu'au niveau économique, notamment viticole, car la banlieue de Bordeaux englobe son vignoble. Si son ressort s'étend bien au-delà du territoire viticole, ce dernier en constitue cependant l'espace central, la première auréole au-delà du noyau urbain. Ajoutons que l'obtention des fameux privilèges sur le vin est contemporaine de la constitution de la banlieue, qui devient un des référents spatiaux des normes protectionnistes⁶. Ainsi, pour mieux assurer sa domination, la commune a mis en

⁴ *Atlas historique de Bordeaux, vol. III (Notice générale), p. 67 sq.*

⁵ Bochaca, M., *La banlieue de Bordeaux au Moyen Âge et au début de l'Époque moderne. La formation d'une juridiction municipale suburbaine (vers 1250-vers 1550)*, Paris, 1997, p. 259.

⁶ À titre d'exemple, les bourgeois n'acquittent le droit d'Yssac, une imposition sur la vente au détail, que sur les vins qu'ils achètent à un non-bourgeois dans la banlieue.



œuvre une situation d'interspatialité où les interactions entre différents types de territoires ont pris deux grandes formes : l'emboîtement, avec le vignoble de Bordeaux compris dans la banlieue, elle-même incluse dans le diocèse relevant du duché ; la cospatialité, entre une aire de production et d'approvisionnement d'un marché viticole protégé par les privilèges et qui constitue le noyau de l'emprise foncière, un espace de travail et d'usage, un territoire identitaire, un ressort judiciaire... ; un empilement et une imbrication qui donnent la mesure de la territorialisation accomplie par la ville sur son espace de proximité, afin qu'il constitue l'assise de son aire d'influence.

Cette emprise de la ville sur son plat-pays a perduré jusqu'à la Révolution française, qui y a substitué la division en communes (retirant de ce fait à la Ville ses prérogatives), en même temps qu'elle a effacé la mémoire de la banlieue.

La naissance de la Cub n'a pas réactivé cette mémoire, sans doute parce que la banlieue devait se trouver une identité singulière, détachée de

celle de Bordeaux. Il y aurait pourtant tout à gagner à retrouver cette filiation, qui donnerait plus de sens au territoire actuel : ainsi par exemple de la continuité revendiquée, voire exaltée, entre l'ancienne juridiction de Saint-Emilion et l'appellation viticole actuelle. Des études historiques sur les périodes moderne et contemporaine, moins balayées par l'historiographie que le Moyen Âge, permettraient de mieux appréhender cette construction territoriale sur la longue durée.

**La Révolution française...
a effacé la mémoire
de la banlieue.
La naissance de la Cub
n'a pas réactivé
cette mémoire.**





Le quatrième M : faire et défaire le territoire avec Luis Mariano

Guadalupe Echevarria

L'histoire de notre territoire compte des figures hors du commun. Nous pourrions les enchaîner non seulement par trois, mais par quatre M.

Si pour Montaigne c'était décrire l'homme par lui-même, (...Que sais-je ?), pour Montesquieu ce sont leurs pouvoirs et ses esprits dans l'organisation des représentations publiques de l'homme ; alors que si pour Mauriac c'est l'opinion et le moi intérieur dans son environnement politique et son intensité la plus dramatique, pour Mariano ça sera l'hybridité et leurs diversités. Nous voici guidés in situ par ce parcours de la modernité à travers les inscriptions les plus significatives et ses valeurs les plus universelles.

De tous, la figure de Luis Mariano est la moins respectée et la moins reconnue historiquement, malgré la passion et la fureur posthume de ses millions de fans pour ce prince, dont toutes les manifestations et le mode naturel d'expression prirent la forme de l'hyperbole. Cette passion qui recueille en elle toute la topique princière d'une altesse es médias. La figure de Luis Mariano dessine les contours d'un territoire : il fut l'une des figures les plus passionnantes et les plus représentatives de l'histoire des mouvements des populations des Suds vers les Nords. Notre territoire et communauté urbaine seront marqués définitivement par l'évocation des grandes opérations de redéfinitions identitaires des migrations postcoloniales, des mutations de la citoyenneté. Et le contexte actuel déplace toutes les dichotomies : rien n'est plus à sa place. C'est le monde où tout est en communication, où tout circule, où la coexistence dans la diversité se multiplie et l'emporte.

Luis Mariano fut un étudiant de l'école des Beaux-arts de Bordeaux ; il fut aussi étudiant du Conservatoire, mais cela, aucune de ses biographies n'a manqué de le mentionner. Le passage de Mariano aux Beaux-arts ne saurait être indifférent. Lui, qui devait aimer les postures face aux caméras, il s'inscrivit dans la section Statuaire : il y fit ainsi l'apprentissage d'un sentiment plastique de l'identité. L'intérêt pour la figure de Mariano prend encore davantage de relief à l'étude de la situation qui fut la sienne dans l'Europe de son temps. Ne fut-il pas un reflet vivant de cette dynamique si particulière, véritable décentrage identitaire, qui affecta les territoires dans la période d'après-guerre : l'intégration (plus ou moins) réussie des immigrants venus du Sud ? Le succès de Luis Mariano fut un laboratoire de «la culture monde», et la scène médiatique qui fut la sienne, le lieu où s'élaboraient métissages et mélanges.

Au lendemain de la Libération, Mariano connaît son premier triomphe, tandis que les Françaises viennent tout juste de sortir leurs fourrures, et qu'à la porte des cabarets, les visons émergent des automobiles américains qui sont alors les nouveaux standards du luxe et du standing culturel. Dans cette scénographie triomphale de l'après-guerre, l'orchestration de la victoire contre le fascisme allemand ne saurait tolérer la moindre fausse note qui rappelle les collaborations vichystes, ni l'attitude des gouvernements français successifs envers la république espagnole et le destin de milliers de réfugiés espagnols : l'accent méridional de Mariano leste idéalement cet escamotage et conforte l'idéal républicain de libre citoyenneté au-delà des identités discordantes - en toute confiance et le cœur léger. Effet redoublé lors du rapatriement d'Algérie. La fin du Protectorat marocain d'abord, puis la perte de l'Algérie. Que faire des populations déplacées, désidentifiées par plus d'un aller-retour ? Que faire du sentiment d'appartenir au Sud, à un monde où la vie semble plus douce et plus facile ?

Que faire de la détermination à être «Français malgré tout» qui affecte si violemment les populations d'immigrants blancs venus du sud de l'Europe, autant que ces Français qui débarquent, les pieds noircis, sur le sol natal ? Comment maintenir intacts les principes républicains d'égalité et de fraternité au fil de ces déracinements massifs ?


Sans aucun doute les show-business et ses nouveaux avatars, radio, cinéma, et télévision, ont donné la réponse. C'est ainsi que le monde du spectacle, et plus précisément le monde de l'image, ont acquis une envergure jamais atteinte encore dans l'histoire de l'humanité. La réponse, ce fut cette aptitude du monde du spectacle à fournir de nouveaux récits et à tous les registres, aux individus comme aux communautés, des lieux communs. Le succès de l'opération tenait à la possibilité de créer des figures identifiant cet idéal, de mettre en place des jeux de rôles qui offraient toutes les possibilités de développement à des «rôles clefs» qui ouvriraient les portes et les fenêtres de l'inconscient des spectateurs. Toute la difficulté, dans ce contexte, est d'enrichir les possibilités de mouvement et de manipulation des figures : qu'en un seul et même personnage, comme ce fut le cas chez Mariano, puissent coexister les fastes de l'Orient et le gaucho de la pampa argentine, le torero sévillan et le mariachi mexicain, c'est le triomphe d'une rhétorique, d'une grammaire très particulières dont les secrets sont préservés aujourd'hui par le cinéma hollywoodien, l'industrie musicale, la publicité et la télévision.

En des temps plus anciens, le cinéma, alors qu'il s'installait au milieu d'un désert poussiéreux, à l'extrême ouest, avait su absorber les reliques d'une vieille tradition européenne, celle des Expositions universelles, qui remontait aux cabinets des merveilles de la Renaissance : l'exhibition des idiosyncrasies et des singularités portées par l'idéal de la taxinomie. Le cirque Barnum servit d'intermédiaire.



Au prix d'une réinvention complète des notions de rôle et de personnage, retravaillées autour des figures- type de l'idéal de civilisation américaine (le cow-boy, le gangster, l'ingénue, etc.), le cinéma avait su mobiliser une sorte de corpus de la représentation, corpus tout à la fois clos et ouvert, porteur d'exemplarité autant que diffus, épars au point que pas un spectateur au monde ne pouvait prétendre lui échapper. De tous les thèmes traités par Hollywood, et hors d'Hollywood, il en est un qui a la prédilection : le monde exotique perdu, quelque part au sud, ou à l'ouest, riche de ses libertés particulières, seraient-elles (bien qu'on essaye à tout pris de l'occulter) purement sexuelles. On se rapprochera davantage du lieu qu'occupera ensuite Luis Mariano en s'attachant à la figure autrement décisive de l'acteur (argentin ?) Rudolf Valentino. Même maniérisme dans l'outrance «espagnoliste» chez les deux protagonistes, même fureur sexuelle exhibée jusqu'à l'hystérie, même culte post-mortem, même attraction bisexuelle, même identification au mythe du paradis perdu, quelque part vers le Sud. En outre, et à cause de tout cela, Rudolf Valentino fut la première figure d'une liste mythique à bénéficier de la modification des modes de gestion du show-business qu'apporta l'industrie du cinéma : nouvelle définition des relations du mythe et son public, amplification maximale du phénomène des «fans», impact trans-national et trans-identitaire, etc.

Mais, avant d'être une étoile de cinéma et de la télévision, Luis Mariano est acteur et chanteur d'opérette, l'interprète suprême d'un genre qui, ce fut le cas de la zarzuela, est étroitement associé aux signes des identités culturelles : costumes nationaux bordés d'or, uniformes sortis des vestiaires de l'Histoire, airs populaires régionaux... Pourquoi donc la Hongrie ? L'Andalousie ? La Chine ? Pourquoi le Pays Basque ? Le sud-ouest de l'Europe? Le sens de l'identité manifesté par Luis Mariano indignerait n'importe quel



communautariste ou nationaliste d'aujourd'hui. Il appartenait, sur un mode joyeux et dépourvu de piété, à un processus historique dont procédait, pour une large part, le folklorisme des XVIII^e et XIX^e siècles, ce vaste mouvement de transcription et de codification des cultures populaires, des langues, des mœurs, des coutumes par les intellectuels européens, qui a contribué à la constitution des nationalismes du XIX^e siècle, comme à l'émergence des cultures des minorités ethniques. Mais son projet est infiniment moins rigide, il repose sur la gestion avisée des particularismes, conformément aux conceptions typiques du XIX^e siècle, mais d'une manière suffisamment souple pour s'intégrer dans un Etat-nation d'identité si forte que la France.


Un personnage l'emporte sur tous les autres rôles de Mariano, un homme en tenue de fête, en pantalon, chemise blanche et espadrilles, avec béret et foulard rouge. On peut l'identifier, c'est un Basque de Lesaca (Le Chanteur de Mexico) mais tout autant un Béarnais de Pau ou d'Orthez, un Gascon de Mont-de-Marsan ou un Girondin de Floirac, de Bègles ou de Miami et, ici, le champ des identifications s'élargit – à moins qu'il ne se résume à cette aire de frontière, qui borde le golfe de Biscaye et prend le large avant de se perdre dans les bords de l'océan. Vaste territoire où les mascarades, les corridas, les trinquets d'Europe et d'Amérique, nouent et dénouent les normes d'appartenance au fil d'opérations symboliques très distinctes.

Déjà à l'époque où Mariano occupait le sommet du monde du spectacle et se présentait sous l'identité d'un Basque de la diaspora de l'après-guerre, selon des normes aujourd'hui à peu près indéchiffrables, la culture de frontière (dont le doublon irun-hendaye lui a vu quasiment naître et mourir) s'offrait comme territoire de négociation entre les cultures nationales, française et espagnole, dont elle hybridait les différences. Définir les cultures par leurs limites, c'est oublier qu'elles ne peuvent exister qu'en interaction. Et fixer ces limites suppose

inévitavelmente qu'on tienne compte de la place qu'occupe l'observateur : sans regard extérieur, on le sait, les membres de telle ou telle société ne sont que les supports de pratiques disséminées. Les cultures sont constituées par le regard de l'étranger. S'il y a une certaine cohérence dans la figure d'homme du Sud que Mariano sut offrir à son public féminin, si avide de références à une sexualité mythique, s'il pu répondre aux attentes d'un public sensible aux valeurs nostalgiques de «l'en-delà des Pyrénées», au mythe des paradis d'«au-delà de Despeñaperros» ou d'«au-delà du Détroit de Gibraltar» c'est parce qu'il

fut «celui qui vient du Sud» : pas une identité, un territoire aux démarcations précises, mais un mouvement vers le Nord, dont les particularismes changent à chaque rôle, se renouvellent à chaque incarnation. Parler de la culture d'immigrants, des immigrants d'Afrique, par exemple, c'est bien souvent s'imaginer

Il fut «celui qui vient du Sud» : pas une identité, un territoire aux démarcations précises, mais un mouvement vers le Nord, dont les particularismes changent à chaque rôle, se renouvellent à chaque incarnation.



qu'on peut cerner un ensemble cohérent de facteurs culturels qui détermineraient l'individu. Mais on fait erreur à identifier un immigrant par sa culture d'origine : bien qu'il ait mis toutes ses forces à lui être fidèle, il n'en est plus le représentant. Il est devenu étranger à son évolution.

Mais l'effet Mariano, dont on pourrait repérer diverses variantes (l'effet Dalida, l'effet Enrico Macias, l'effet Claude François, l'effet Dario Moreno... tous artistes d'origine nord africaine ou ibérique) me paraît aider à la compréhension des modalités actuelles de l'immigration. La société européenne des années cinquante soixante, qui pouvait transformer en un songe de fantaisie les différences culturelles, a vécu. Elle a cédé la place à une crispation généralisée sur les références identitaires. Et puisque j'ai appris que l'intégration à une culture suppose la capacité à accueillir ce qui est nouveau, à définir par l'expérience des formes nouvelles d'organisation de la vie urbaine, des formes inédites de relation sociale et d'expression, j'aimerais terminer ici sur une formule de James Clifford : de nouvelles définitions de l'authenticité s'esquissent, «dans un présent local en train de devenir futur».





Identité d'agglomération/Identité métropolitaine : Quel paradigme bordelais ?

Francis Cuillier

Une approche d'urbaniste

Dans le cadre de cette contribution à la réflexion sur l'identité bordelaise (Cub : agglomération ou métropole ?), j'adopterai une posture d'urbaniste, autrement dit de professionnel de l'espace et des formes urbaines, intervenant sur la ville au sens générique.

Je m'interrogerai tout d'abord sur ce qui fait l'identité d'une ville aujourd'hui. J'utiliserai largement, tout au long de cet exercice périlleux, le remarquable apport que constitue le texte de Michel Lussault : « Imaginaires de la ville et politiques territoriales », texte auquel j'adhère totalement.

L'identité, ce sont les données qui déterminent chaque personne et chaque groupe, et qui permettent de différencier l'un(e) de l'autre. Autrement dit, c'est l'ensemble des éléments qui fondent le caractère identifiable, permanent et fondamental d'un groupe. Dans la notion d'identité, entrent aussi des idées de partage, et de fédération, tous concepts qui s'appliquent à une agglomération urbaine composée de nombreuses communes, toutes différentes, dotées chacune d'une histoire particulière, et s'efforçant de former un tout en préservant cependant leur singularité. Est à évoquer, d'autre part, le rapport à la culture, par définition singulier et pluriel. Ces divers facteurs s'appliquent donc à l'individu, à la ville, et à l'identité territoriale urbaine souhaitée.

L'identité (visible et non visible) d'une ville est par essence

Francis Cuillier, Grand Prix de l'urbanisme 2006, est urbaniste consultant indépendant en urbanisme et transports à Bordeaux, Genève, Paris, Fribourg, Euralens... Il est Professeur associé à l'Université Michel-de-Montaigne Bordeaux 3, et éditeur.


multiple, mosaïque et plurielle (en termes sociaux, culturels, d'organisation spatiale et de modes de vie).

Celle d'une agglomération est donc, à l'image de ses cellules – les villes –, le fruit d'un assemblage complexe.

Michel Lussault écrit : «Si on était un Persan à la Montesquieu dans les projets urbains aujourd'hui, on aurait beaucoup de mal à savoir où on se trouve, et à différencier les villes dont on parle en termes de fonctions urbaines. [...] Pas de métropole sans culture...» Il ajoute plus loin : «On pourrait tout de même faire l'hypothèse que malgré tout, la différenciation existe [...] et procède essentiellement de l'image et de l'imaginaire beaucoup plus que le reste». Et, plus loin encore : «Donc, ce qui ferait aujourd'hui qu'on est plus à Toulouse qu'à Lyon ou à Bordeaux, c'est l'imaginaire, ce je-ne-sais-quoi et ce presque rien qui lie des acteurs, des lieux et des valeurs. [...] Une image urbaine serait donc un lien entre des acteurs, des lieux qui rendent visibles ce lien, et des valeurs et des significations».

Les marqueurs de l'identité (lieux mythiques, symboles ou artefacts) sont nombreux, et peuvent être considérés comme majeurs ou mineurs, selon la perception et le vécu de chacun. Ainsi, par exemple, l'image symbolique de Paris est-elle globalement constituée de la tour Eiffel, à laquelle s'ajoutent Montmartre et la Seine, mais aussi le Centre Pompidou, la Grande Arche ou la pyramide du Louvre. Celle de Washington s'incarne dans la Maison Blanche et le Pentagone, celle de New-York est liée à Manhattan, Central Park, à la statue de la Liberté ou au Brooklyn Bridge.

L'identité de Lille est, pour le plus grand nombre, liée à son beffroi, celle de Toulouse à son Capitole. De la même manière, Nancy se réfléchit automatiquement dans sa place Stanislas, tandis que l'imaginaire collectif ancre encore et toujours Marseille dans son vieux port et son stade vélodrome, de même qu'il associe Strasbourg à sa cathédrale et au Parlement européen. Certaines métropoles ont cherché à se forger une nouvelle



identité : ainsi de «Montpellier la surdouée», ou de Bilbao, devenu LA «Mecque culturelle» par le biais du Guggenheim de Frank Gehry, tout comme aussi Metz avec son récent Centre Pompidou, ou Lens avec le futur Louvre.

Se pose ainsi la question de savoir quels objets ou monuments emblématiques, inscrits dans l'espace urbain, sont à même de composer l'esprit des lieux – ou le «génie du lieu», envisagé à l'aune du concept développé par Christian Norberg-Schultz. Quels sont les éléments qui, participant de la facture d'une ville, en créent l'identité, offrent des points de repères ou de références communs ? Quels sont ceux susceptibles de contribuer à l'élaboration de villes différentes, et attractives ? Quels facteurs tangibles est-il possible d'identifier lorsqu'il s'agit de réfléchir à l'identité d'une métropole dont la spécificité, préservée et actualisée, s'appuierait sur des éléments a priori disparates, accumulés au fil des décades ou des siècles – éléments et facteurs suffisamment porteurs de sens pour que les habitants de cette métropole y projettent leur propre identité, et qu'ainsi ils s'y sentent bien, qu'ils aient envie d'y rester ou d'y revenir, qu'ils en soient fiers, enfin ? «L'image urbaine, ce sont des sortes de “vignettes” de valeurs, écrit encore Michel Lussault. [...] Une image urbaine, c'est aussi des lieux, des lieux d'attachement de ces valeurs...»

Quels sont donc les marqueurs visibles et invisibles de l'identité d'une ville ?

Je distinguerai trois marqueurs de différentes natures :

- a) Les artefacts (objets construits) ;**
- b) les lieux symboliques ;**
- c) Les symboles immatériels.**

Ces trois éléments se combinent souvent, l'identité d'un lieu

incluant généralement sa dimension symbolique. L'identité est d'autre part un processus dont la continuelle évolution s'effectue au gré de l'apparition de nouveaux marqueurs et au rythme de la disparition de repères anciens. La majorité de ces marqueurs, ou repères, sont porteurs, cependant, d'une fonction pérenne, par leur capacité à s'inscrire dans le réel ou dans l'imaginaire collectif, et conservent donc ce rôle même après leur éventuelle destruction. Ils ne sont par ailleurs pas équivalents, certains étant détenteurs d'une fonction symbolique – et / ou effective – plus forte que d'autres. Enfin, les marqueurs sont évidemment liés à l'appartenance sociale et culturelle de ceux qui les identifient en tant que tels. La disparition de marqueurs forts est souvent liée à un profond bouleversement économique ou social, et entraîne des traumatismes aigus : la disparition des hauts-fourneaux en Lorraine, ou celle des puits de mines dans le Nord de la France, ont notamment déclenché des crises identitaires dramatiques.


Dans le cas de l'agglomération bordelaise, on pourrait envisager une typologie de marqueurs qui se déclinerait ainsi :

a) Les artefacts permanents ou nouveaux (depuis 1945) :

le fleuve, les lieux de cultes, les monuments relevant du patrimoine historique, les places, avenues, cours, parcs et jardins, les équipements publics... ;

b) Les lieux symboliques : les cafés / restaurants, les librairies, les commerces emblématiques, les marchés, les «quartiers», les lieux d'exploits sportifs, les lieux d'appartenance de l'imaginaire, les lieux de souvenir ou de mémoire... ;

c) Les symboles immatériels : les intellectuels, les «auteurs», les personnalités politiques, les artistes, tout comme les spécialités culinaires ou gastronomiques, mais aussi les clubs, notamment – mais pas seulement – sportifs...
Avant d'énumérer plus précisément ces marqueurs,



il convient de remarquer avec Michel Lussault que, «bien que les métropoles aient explosé, les lieux emblématiques sont conventionnels, renvoyant à une image assez ancienne de la ville. Par exemple, très peu de villes ont comme lieux emblématiques des lieux périphériques». Appliquée à l'agglomération bordelaise, la justesse de ce propos est facile à mesurer, l'énumération effectuée ci-dessous (forcément subjective !) montrant la difficulté à éviter la surreprésentation du Bordeaux historique et central, la périphérie peinant à jouer sa partition dans le concert de l'identité métropolitaine.

Viennent ainsi naturellement s'inscrire dans les différents types de marqueurs :

a) Concernant les artefacts :

– Artefacts anciens et permanents : la Garonne, le pont de pierre, la colonne des Girondins, les colonnes rostrales, la place des Quinconces, la place de la Bourse, la place du Parlement, la place Gambetta, le Grand Théâtre, la Bourse maritime, la cathédrale, la synagogue, le temple du Hâ, l'église Saint-Michel, l'église Sainte-Marie, la gare Saint-Jean, l'ancienne gare d'Orléans, le jardin public, le Parc bordelais, le cours de l'Intendance, le cours de Verdun, le cours Xavier-Arnoz, le cours Victor-Hugo, le stade Lescuré/Chaban-Delmas, l'École de Santé Navale, la galerie bordelaise, le passage Sarget...

Certains d'entre eux, en déclin, peuvent retrouver une seconde jeunesse : ainsi de la passerelle Eiffel ou de la Bourse du travail, ainsi aussi des anciens abattoirs de Paludate, et de l'ex-Régie municipale du Gaz et de l'Électricité, qui vient de faire l'objet d'un concours visant à lui redonner un sens et une fonction.

– Les artefacts nouveaux (depuis 1945) : le CHU, l'ensemble de Mériadeck, la Caisse d'Épargne d'Edmond Lay, la cité administrative, le pont d'Aquitaine, l'aéroport de Mérignac, la caserne des pompiers de la Benauges, la cité Frugès (datant,

certes, des années 1920, mais réellement redécouverte dans les années 1980), la base sous-marine, la cité du Grand-Parc, et, plus récemment encore (depuis 1995), le tramway, les aménagements des places et des espaces publics qui lui sont liés : les quais, le miroir d'eau, les places Pey-Berland, de la Victoire, le cours du Chapeau-Rouge, le Lion de la place Stalingrad, la colonne Theimer, le jardin botanique rive droite, le palais de justice de Richard Rogers, le TNBA, le G2, le BT 59, la maison des Arts de Fuksas, la Rock School Barbey, le casino du Lac, l'usine Astria à Bègles... ;

b) Les lieux symboliques : la librairie Mollat, la Tupina, Gravelier, le Bistrot du Sommelier, Dos Hermanos, le marché Saint-Michel, le marché des quais, le CAPC, le Grand Théâtre, le lycée Montaigne, la place des Chartrons, le Femina, le magasin Verdeun, l'Utopia, les Capucins, la place de la Victoire, le port de la Lune, le temple du Hâ, le cimetière juif portugais du cours de la Marne, le stade Musard/Albert-Moga, le stade Lescure / Chaban-Delmas, les quartiers de Bacalan, Bègles, les Hauts de Garonne, les vignobles de Haut-Brion et de Pape-Clément, le parc de Majolan... ;

c) Les symboles immatériels : Montaigne, Montesquieu, Mauriac, Jacques Ellul, Jacques Chaban-Delmas, l'Université (avec ses domaines d'excellence : Sciences Po, le droit, la médecine, les lettres, etc.), le vin (enfin !...), Noir Désir, les Girondins, le CA de Bègles, le cannelé, la ville bourgeoise, élégante, populaire, métissée, la Garonne apaisée, tumultueuse, inabordable, douce, donnant en ses rythmes imprévisibles le ton et la couleur changeante de toute cérémonie. Et offrant à tous les habitants de l'agglomération la promesse d'ailleurs fantasmatiques ou / et réels : ce, depuis toujours.

De ce recensement (à la Prévert, pourrait-on dire ?), relativement exhaustif et conduisant fatalement à faire figurer simultanément différentes «entités» dans plusieurs typologies :

la quête, ou l'enquête, se heurte ainsi à l'ambiguïté du sujet étudié, en faisant immédiatement apparaître le caractère insaisissable et le sens défaillant (?) –, quelles conclusions tirer quant à l'identité complexe d'une ville / métropole complexe ? En dépit des propos tenus habituellement, force est de constater que l'image et l'identité bordelaises sont aujourd'hui quelque peu brouillées, à l'instar de l'évolution urbaine que l'agglomération a connue durant ces dernières décades. Chaque commune s'est développée sans se soucier de sa voisine ni de l'ensemble de la Cub, pour le meilleur – parfois – et pour le pire : souvent ! Un des enjeux de la décennie à venir, sur ce plan, est de donner de la cohérence, de l'unité, de la qualité urbaine au tout, en veillant à respecter chaque élément dans sa richesse et sa particularité.

Il est paradoxal de se revendiquer ville de haute technologie et de ne pas montrer ses pépites (aérospatiale, Thalès ou Dassault), contrairement à Toulouse, notamment, qui affirme sa fierté d'être le fief d'Airbus ou du CNES. Dans le même ordre d'idées, l'université est cachée et méprisée en tant que quartier urbain depuis 30 ans. Or, l'identité affirmée – et historique – de Bordeaux est fortement intellectuelle. Pour de nombreuses métropoles françaises ou européennes, l'université est le vaisseau amiral garant de l'identité et de l'avenir. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi à Bordeaux ? Pourquoi ne pas s'appuyer sur la matière grise, associée à la créativité, et à l'innovation ? De plus, le déficit d'image dont souffre la périphérie bordelaise, malgré les efforts certains que l'on peut constater à Pessac (cinéma Jean-Eustache, parc du Bourghail), à Mérignac (le Pin Galant et la médiathèque), à Cenon (Rocher de Palmer), à Lormont (les Cascades), à Bègles (réhabilitation de sa piscine Art déco ; la Morue Noire ; Terres Neuves...), ce ne sont pas quelques spots, fussent-ils remarquables, qui suffiront à forger une identité à l'agglomération.

La banlieue bordelaise offre l'image persistante d'un vert

continuum paisible, plus ou moins assoupi, plus ou moins connecté.

Malgré des efforts certains, déployés depuis une quinzaine d'années globalement, pour introduire des éléments de modernité dans la métropole, l'image du centre ancien et de la ville historique imprègne les consciences et l'action publique d'une manière très forte (Cf. le débat sur le pont Bacalan-Bastide et le label UNESCO). On peut s'interroger sur la volonté réelle des Bordelais à se projeter enfin dans l'avenir en pariant sur l'intelligence comme facteur de développement et en se dotant par exemple d'un campus emblématique au niveau européen, par sa qualité urbaine et architecturale. La culture de l'urbanité ne peut plus être homogène, et l'agglomération bordelaise doit s'affirmer comme une métropole mosaïque, composite, complexe ET audacieuse. Le développement durable ne se résume pas uniquement au nombre d'éco-quartiers en marche, mais se mesure aussi en termes de moyens donnés à des acteurs et chercheurs compétents, susceptibles, de par leur culture urbaine et historique et leur compréhension éprouvée d'un *genius loci* compliqué, de faire jaillir le sens pour aller de l'avant, ainsi – et éminemment – qu'en termes d'innovation sociale.



Imaginaire urbain et mobilité Quelques remarques d'un non-Bordelais

Olivier Mongin

Si l'on en juge par le déroulement de la consultation du Grand Paris et par l'exposition à la Cité de l'architecture des projets présentés par les dix équipes retenues, l'accent a été principalement mis sur le projet (prise en compte des échelles, de la structuration en réseau de l'urbain contemporain, des connexions et hubs à l'heure des flux mondialisés) plus que sur les questions de gouvernance (qui ressortent aujourd'hui dans le débat politique sur la réforme des collectivités territoriales alors qu'il aurait fallu les prendre en compte d'emblée) et sur les questions d'imaginaire. Certes l'idée d'un Grand paysage fluvial (l'axe Paris/Le Havre dessiné par la Seine) dont Antoine Grumbach s'est fait le porte-parole a marqué les esprits, mais cette approche demeure marginale. C'est pourquoi je me propose d'attirer ici l'attention sur l'imaginaire en proposant les quelques remarques qui suivent.

Dans un premier temps je rappellerai que tout espace urbain significatif est porté par un récit, je soulignerai ensuite le décalage entre des pratiques contemporaines (que l'on peut et que l'on doit qualifier de métropolitaines) et la représentation administrative et politique des limites territoriales, enfin je me risquerai à quelques considérations sur l'agglomération bordelaise dans la mesure où une aire urbaine est nécessairement perçue et vécue de l'intérieur et de l'extérieur.

Olivier MONGIN

Directeur de la revue Esprit, membre du comité de rédaction de la revue Urbanisme, chargé de cours à l'École nationale du paysage de Versailles. Parmi d'autres ouvrages voir : Vers la troisième ville ? Hachette Littératures, préface de C. de Portzamparc), La condition urbaine. La ville à l'heure de la mondialisation, Points Poche Seuil.



DE LA MOBILITE I

La ville comme espace mental

Pour nous tous, l'espace urbain apparaît spontanément sous la forme du construit, du solide et du visible, bref il se résume souvent à un cadre territorial qui permet avant tout d'habiter et de se replier dans un espace à soi protecteur. Cette prévalence de l'espace territorialisé est d'autant plus ressentie dans l'hexagone que notre pays a toujours appréhendé le territoire comme une extension de l'Etat, ce qui fait dire à Fernand Braudel qu'il y a dans l'histoire européenne des pays à «régime ville» et des pays à «régime Etat». Bref, la France n'est pas l'Italie en dépit de toutes les convictions girondines possibles.

Or, cette représentation par le territoire occulte une dimension essentielle de l'espace urbain, à savoir son caractère mental, c'est-à-dire l'état d'esprit auquel il renvoie. Les Italiens du Quattrocento aimaient à dire que la ville est une cosa mentale à l'image d'un tableau. Prenons quelques exemples afin de bien saisir cette place de l'imaginaire et du mental. Si la pensée grecque à laquelle fait résonance le terme de Polis est très marquée par la citoyenneté urbaine, il est intéressant de constater que l'espace de la ville citoyenne n'est pas marqué, défini, délimité, borné jusqu'à la réforme de Clithène¹. Ici, la ville relève d'un mental (ce que j'appelle l'imaginaire au sens où nous produisons des images mentales) et non pas d'un territoire. Pas de meilleur exemple pour le comprendre que l'histoire de la ville qui a traversé l'Atlantique : en effet la ville de Mazagao (initialement construite par la couronne portugaise au Maroc, c'est aujourd'hui Essaouira, la ville où Orson Welles a filmé son Othello) a été transportée (les Portugais ont embarqué dans un navire des familles, des objets du culte et des livres de l'administration) à la fin du XVIII^e siècle du Maroc au Brésil

¹ voir in O. Mongin, *La Condition urbaine. La ville à l'heure de la mondialisation, Points/Poche Seuil, 2007, «La Polis, le théâtre du verbe et l'action glorieuse», pp.78/81.*

(en passant par Lisbonne puis Belem) en Amazonie où la ville existe toujours². Si une ville bouge et voyage c'est bien que l'on en déplace avant tout l'imaginaire³.

Cet imaginaire urbain est bien entendu invisible (il est dans la tête), c'est pourquoi il renvoie à la partie invisible de la ville, aux « récits de la ville invisible » (pour reprendre le titre d'un ouvrage classique de Italo Calvino), à l'instar de la ville de Kinshasa⁴ ou d'un quartier de Marseille⁵ où la difficulté (voire l'impossibilité) d'habiter provoque la prolifération des récits (récits visibles ou non : ce sont des vêtements, des modes de langage, des attitudes, des parcours). La ville mentale, la ville comme productrice de récits invisibles, il n'y a pas de ville sans des récits porteurs plus ou moins partagés. Une ville doit être identifiable, et elle l'est bien plus dans ses représentations symboliques que dans ses limites administratives. Là encore quelques exemples sont instructifs : toutes les villes sont associées à une œuvre romanesque (Joyce et Dublin, Kafka et Prague, Pessoa et Lisbonne, Mahfouz et Le Caire, Istanbul et Orhan Pamuk etc.) ou bien à une littérature policière (souvent médiocre celle-ci est omniprésente, il suffit de regarder les policiers « locaux » que l'on trouve à peu près dans tous les relais de gare ou d'aéroport). La ville se raconte donc : c'est dire que toute l'urbanité n'est pas dans le visible, le construit, et que les récits ne se contentent pas de montrer l'invisible mais évoquent aussi les parts d'ombre (ce qui n'est pas propre dans la ville, d'où l'importance du film policier⁶). Si une ville doit « s'écrire », on peut écrire une ville « avec ses jambes » si on n'est pas un écrivain. Et l'écrivain lui-même s'approprie une ville en faisant remonter tout ce qu'il a dans la tête et dans le corps. Un exemple à nouveau : Antonio Munoz de Molina,

² Laurent Vidal, *Mazagao. La ville qui traversa l'Atlantique. Du Maroc à l'Amazonie (1769-1783)*, Aubier, 2005

³ voir Georg Simmel, *Les grandes villes et la vie de l'esprit*, L'Herne

⁴ Filip de Boeck et Marie-Françoise Plissart, *Kinshasa. Les récits de la ville invisible. La Renaissance du livre*, Éditions Pire, Bruxelles, 2005

⁵ Frédéric Valabrière, *Les Mauvestis*, P.O.L.

⁶ Thierry Jousse et Thierry Paquot, *Les villes au cinéma*, Éditions des Cahiers du cinéma

un romancier espagnol contemporain, raconte dans *Fenêtres de Manhattan*⁷ comment il marche dans Manhattan et reconstitue une ville (sa ville de Manhattan) avec en tête des morceaux de musique de jazz, des films, des sculptures...

De tout cela il ressort qu'il faut raconter la ville en commençant par «se la raconter», qu'il faut la nommer (d'où l'importance de la toponymie sur laquelle je ne m'attarde pas à tort), la mettre en récit dans toutes ses dimensions (du plus visible au moins visible, du plus correct au plus impropre et sale) mais surtout que cette « mise en récit » traduit une mobilité urbaine « élémentaire », cette mise en mouvement qui en est la condition (ex-ister exige de s'exposer au dehors et l'espace renvoie à spes qui désigne l'espoir).

Voilà bien le paradoxe : on voit la ville comme un territoire quadrillé et planifié alors qu'elle est une « mise en mouvement » et que l'imaginaire urbain évoque la mobilité. Les Grecs l'avaient saisi d'emblée puisque la citoyenneté est pour eux un état d'esprit, une valeur qui n'est pas inscrite dans un lieu (c'est pourquoi l'agora est vide afin de favoriser l'isonomie, l'égalité de tous par rapport à un vide, ce qui n'appartient à personne et donc à tous). Bien entendu, ce paradoxe n'est pas toujours entendu dans une culture hexagonale qui aime la centralité (d'où le privilège du rapport centre/périphérie dans la conception urbaine), et qui préfère «naturellement» le territoire et ses circonscriptions à la fluidité et au mouvement. D'où cette tendance à opposer le privé (associé au logement qui résumerait à lui seul l'habiter) au public (assimilé à l'Etat et à la loi générale) comme nous y pousse la tradition jacobine qui n'aime pas les médiations et donc les espaces intermédiaires. Claude Lévi-Strauss qui a souligné la dimension

⁷ Antonio Munoz Molina, *Fenêtres de Manhattan*, Seuil

anthropologique de l'habiter (on n'habite n'importe comment n'importe où) résume ainsi ce qui précède : « Ce n'est donc pas de façon métaphorique qu'on a le droit de comparer une ville à une symphonie ou à un poème ; ce sont des objets de même nature. Plus précieux peut-être encore, la ville se situe au confluent de la nature et de l'artifice ; elle est à la fois objet et sujet de culture ; individu et groupe ; vécue et rêvée, la chose humaine par excellence⁸. »

De tout cela il ressort qu'il y a des singularités urbaines et non pas un modèle universalisable de bonne ville (au sens du benchmarking). Cette affirmation n'est pas indifférente puisqu'elle invite à se méfier de la manière dont une ville essaie de « faire image », de capter la dimension imaginaire pour se valoriser. Soit on vend la ville sous la forme d'une carte postale en imposant une approche touristique de la ville qui n'est pas sans conséquences. Mais ce n'est pas une fatalité ; à Barcelone par exemple le responsable de la culture imagine des actions destinées aux habitants et non pas aux touristes car il part du principe que le touriste finira toujours par entrer dans les musées. Soit on applique des indicateurs urbains (voir les débats autour des propositions de Richard Florida, très en vogue aujourd'hui) qui font de la ville une stricte valeur marchande. Mais sur quelles conceptions et représentations urbaines reposent ces évolutions ? C'est la question qui doit se poser aux maires et responsables urbains dans un contexte apparent d'homogénéisation (indissociable de la seule approche économique et financière). En effet il n'y a pas de modèle de bonne ville, il y a certes à puiser dans des politiques urbaines (Seattle, Vancouver, Curitiba...) ou dans des réalisations architecturales, mais tout espace urbain est spécifique, autonome et doit donc miser sur une singularité qui ne se

⁸ Claude Lévi-Strauss, *Tristes Tropiques*, 10/18




contente pas de multiplier les musées (c'est ce qu'on appelle le syndrome du musée de Bilbao). L'image urbaine engage toute la représentation de la ville⁹.

DE LA MOBILITE II

Les pratiques métropolitaines

Si l'hexagone a une représentation «solide» et «étatique» de ses territoires urbains (certes affaiblie par la décentralisation aujourd'hui remise en cause) il accompagne désormais, comme c'est le cas de tout autre pays, la mondialisation qui désigne avant tout des interdépendances multiples qui ne sont pas réductibles à la seule interdépendance économique. Un espace urbain se recompose (se reconfigure) en fonction des flux qui l'assaillent de toutes parts et le déséquilibrent. Voilà ce qu'il faut saisir : la mondialisation est un phénomène hétérogène qui n'est pas réductible à l'économique (elle est en effet indissociable de révolutions technologiques majeures qui accélèrent le rôle du virtuel, elles ont des conséquences sur le rôle imparti à l'Etat, sur les mouvements migratoires, sur les identités culturelles et religieuses et bien entendu sur les reconfigurations territoriales). Parallèlement, elle donne lieu à des tendances lourdes que l'on peut résumer ainsi : les flux sont plus forts que les lieux car on est passé du «réseau des villes» aux «villes en réseau» (c'est le primat de la mobilité), le privé l'emporte sur le public, et la solidarité cède du terrain aux logiques de démarcation. Sans développer ces divers points il apparaît que la mobilité (indissociable de l'imaginaire comme on l'a vu plus

⁹ Comme le rappelle Michel Lussault dans la revue *Urbanisme* (mai/juin 2005, *Les chemins de la démocratie*), l'image d'une ville (et encore plus d'une métropole) renvoie à trois dimensions : «1° Un récit légendaire, une configuration narrative au sein de laquelle l'histoire est une substance du récit ; 2° elle met en scène une configuration géographique qui se décline selon trois registres (une morphologie parée de vertus et de valeurs qui se cristallise dans des paysages, de lieux et des architectures), le rapport entre cette forme et les composants primordiaux du site urbain (eaux, sols, climats), les relations particulières des citoyens à cette géographie ; 3° l'image assure enfin la visibilité d'une scène politique, c'est-à-dire une sphère publique de représentations de l'action politique sur le territoire ?»



haut) est le facteur prédominant, et qu'elle façonne en conséquence les pratiques métropolitaines émergentes (que je distingue des pratiques urbaines classiques organisées en fonction d'une centralité) qui organisent autrement la relation à un territoire, à l'habiter, et au logement.

Déclinons cette mobilité métropolitaine. Tout d'abord elle ne fait plus de la mobilité une fonction particulière, une fonction parmi d'autres comme au temps du fonctionnalisme qui distinguait les secteurs et les espaces. En effet la mobilité traverse tous les besoins de celui qui vit dans une ensemble métropolitain¹⁰ : elle implique le rapport au logement qui est mobile (ce sont les mobilités résidentielles), le rapport au travail (il devient de plus en plus déstabilisant dans une société habituée à une certaine stabilité de l'emploi) et le rapport aux loisirs (événements culturels et sportifs, voyages). Mais il faut préciser les mutations induites par la mobilité sur le plan politique : la sociologie distingue désormais le citoyen (celui qui vote là où il habite), l'habitant (celui qui ne vote pas là où il habite, dans une communauté d'agglomération par exemple) et l'usager (celui qui passe par des territoires dont il use et profite des services), elle souligne également des comportements citoyens distincts selon que l'on habite en centre-ville (une citoyenneté active traditionnelle) ou en périphérie urbaine (des pratiques sur le mode du club et de l'association). Les mobilités résidentielles sont également intéressantes et les chiffres éloquentes (des chiffres précédant la crise de 2008 annonçaient une augmentation de 25 % de la population dans les deux régions Bretagne, une croissance correspondant à la volonté de se rapprocher du littoral maritime). Dans ce contexte on voit que la mobilité prime et engage une nouvelle relation avec le lieu d'habitation lui-même, un nomadisme évident expliquant bien que

¹⁰ Sur les besoins « métropolitains » et la place impartie à la mobilité, voir Sophie Donzel, « La politique de La Défense vue de Nanterre, Une politique pour satisfaire les besoins réels », in *Esprit*, L'Etat de Nicolas Sarkozy, mars-avril 2010.

les habitants originaires d'une ville (d'un lieu-dit) sont de moins en moins nombreux. Dès lors, s'intéresser à l'espace urbain multipolaire de la métropole en voie de constitution revient à se heurter à cette mobilité physique qui n'a pas que des vertus puisqu'elle est à l'origine d'une guerre des vitesses. Comme le dit Jacques Donzelot, la ville est à plusieurs vitesses : il y a la vitesse «jouissive» et «indifférente» de ceux qui sont «heureusement» mondialisés et habitent partout (et donc nulle part), il y a la vitesse contrainte des périurbains, et enfin il y a l'immobilité de ceux qui sont relégués. Cette stratification par la vitesse invite à penser dans des termes neufs une citoyenneté urbaine où la politique de la ville ne serait plus un traitement social dans le cadre de l'urbain mais la condition de possibilité du mouvement et de la mise en capacité des individus (l'espace est ici un préalable et non pas un lieu de projection). Mais cette citoyenneté urbaine destinée à accompagner l'entrée dans «le nouveau monde industriel» (titre d'un livre de Pierre Veltz) et de passer «de la lutte des classes à la lutte des places» (titre d'un livre de Michel Lussault) exige de réfléchir à la spécificité d'une politique métropolitaine.

Sans aborder les questions de gouvernance et de limite territoriale, on peut ainsi imaginer les ressorts d'une politique métropolitaine s'accordant aux pratiques existantes (visibles et invisibles). En effet, l'urgence est d'inverser les trois tendances énoncées. Tout d'abord, comme le souligne Pierre Veltz, il faut décélérer, calmer le jeu injuste des flux et retrouver le sens du temps : « La contradiction se creuse entre l'accélération des rythmes de l'économie et les exigences de lenteur et de mémoire qui sont celles de la compétence comme celles de la solidarité¹¹ ». Ensuite, il faut imaginer une meilleure reconnaissance des espaces publics. Et c'est essentiel : il faut penser des pôles (la métropole est multipolaire) distincts des hubs ou des seuls

¹¹ Pierre Veltz, *Mondialisation, villes et territoires : une économie d'archipel*, PUF, 1996, rééd. 2005, p. 266-267. Voir aussi *La grande transition. La France dans le monde qui vient*, Seuil, 2008 et *Le Nouveau monde industriel*, Gallimard, rééd. 2008



pôles économiques : alors que la consultation du Grand Paris ignore le plus souvent les établissements publics (oubliés les hôpitaux par exemple) il faut s'interroger sur la place impartie aux espaces publics, à leur modalité, aux conditions d'accès et à leur diversification. Quels sont ces espaces publics souvent peu ouverts et difficiles d'accès ? Les musées, les bibliothèques, les Archives, les espaces universitaires, les espaces patrimoniaux, les hôpitaux qui apportent tous un bien commun (la culture, l'enseignement, le soin...).

Nous disposons d'exemples de ces espaces soucieux de leur «publicité» fort intéressants en France ou ailleurs : l'hôpital Saint Vincent de Paul à Lille est traversé par une rue qui a modifié le rapport de l'hôpital au quartier (dans les deux sens bien sûr), les espaces publics imaginés par l'architecte Rogelio Salmona à Bogota sont impressionnants (un maire lui a demandé de construire une bibliothèque pour accueillir la population qui ne sait pas lire, un sacré défi à méditer !). Dans un pays à Etat fort comme la France où les établissements publics sont invisibles (voir les cités des années 1960), cette mise en scène des espaces publics et leur ouverture est un impératif urbain catégorique.

Mais l'espace public, ce sont aussi les espaces verts en tous genres (pas seulement les parcs et jardins mais aussi les paysages fort sensibles dans une ville comme Bordeaux où les landes et forêts ne sont pas loin). Et ce sont également toutes les friches à recycler, des friches qui sont à la fois ferroviaires, portuaires, résidentielles. Il y a un « délaissé urbain » à prendre en considération qui n'est pas sans faire écho aux «délaissés» des jardins chers au paysagiste Gilles Clément.

Créer les conditions d'une citoyenneté métropolitaine (distincte de la citoyenneté civique classique) c'est donc imaginer les liens entre des espaces publics hétérogènes qui mettent en connexion/liens et donnent sens à un ensemble métropolitain cohérent (au sens où la Cub dessine cette métropole).


DE LA MOBILITE III

«Le site précède le programme»

«Le site précède le programme», cette formulation de Sébastien Marot qui s'efforce de penser de manière originale les rapports entre un sur-urbanisme (celui des flux) et un sub-urbanisme (celui qui se reconfigure par le bas) est d'autant plus pertinente qu'elle rappelle que la question de l'imaginaire revient par la question du site et du Grand Paysage.

En effet le Grand Paysage associe sensible et intelligible comme l'espace urbain classique, mais surtout il dessine des limites qui sont poreuses, mobiles et jamais fixes. Un Site renvoie à des limites qui ne peuvent pas être circonscrites administrativement mais n'en sont pas moins significatives. Et pour cause, elles donnent toute sa force à l'idée de «glocal», à savoir qu'à toute échelle, à tout niveau, le global est dans le local. Ce glocal implique une double inscription : d'un côté l'inscription dans une version aérienne et large, celle de la Planète et du cosmos, et de l'autre l'inscription dans un espace plus local, il associe la l'illimitation des flux et la rareté des biens premiers et de la Terre unique. Michel Corajoud¹² parle du paysage comme de l'ouverture sur des perspectives toujours singulières, et de l'horizon comme d'un espace jamais appréhendable où le ciel bascule dans la terre (et inversement). L'imaginaire urbain atteint là toute son intensité puisque le paysage y associe le petit et le grand, le détail et l'ensemble et prend en compte la diversité des rythmes. Un paysage n'est pas un tableau fixe mais la mise en scène mobile d'un site donné. Ce qui se décline de deux manières : sur le plan spatial de haut en bas et de bas en haut (ce qui donne la capacité de voir petit et grand et de suivre le cycle du temps, mais aussi la possibilité d'être souterrain et pas uniquement aérien). De même qu'il faut regarder les nuages il faut creuser le sol car, si étonnant cela soit-il, on retrouve toujours l'humus et l'eau sous le béton

¹² Michel Corajoud, *Le Paysage, c'est l'endroit où le ciel et la terre se touchent*, Actes Sud/ENSP, 2010



le plus brut (ce dont témoignent le projet paysager des Terrasses qui descend de la Défense à Nanterre). Mais le paysage se décline simultanément sur le plan de la durée car il n'y a pas d'espace urbain qui ne mette pas en scène une épaisseur historique (pour mémoire le pont de la Concorde à Paris face à l'assemblée nationale s'appelait juste après la révolution pont de la Révolution et est toujours composé, sous les pavés apparents, des pierres/éboulis de la Bastille). Reprenons cette formule de Sébastien Marot qui éclaire bien l'idée que «le site précède le programme urbain» : «Quatre réflexes, assez ancrés dans la culture du jardin doivent être valorisés : la mémoire ou anamnèse des qualités du site, la vision du site et du projet comme processus plutôt que comme produits, la lecture en épaisseur et non seulement en plan, des espaces ouverts, et enfin la pensée relative - une conception du site et du projet comme champ de relations plutôt que comme arrangement d'objets¹³.»

Mais que peut-dire un non-Bordelais de l'imaginaire métropolitain qui travaille l'agglomération bordelaise ?

Qu'en est-il du Site de Bordeaux ? Tout d'abord il peut rappeler au Bordelais que le non-Bordelais est habité par des images de Bordeaux (au hasard : une ville bourgeoise, la ville de la vigne, la ville girondine, la ville des notables...), certes des images fausses et éthérées ! Il peut également, et surtout s'il est habitué à la coupure parisienne, souligner la disjonction entre les deux rives de la ville, s'interroger sur cette coupure fluviale et attendre en conséquence beaucoup du futur pont qui va être réalisé près des docks. Mais ces remarques renvoient à deux points sensibles dans les textes que l'on peut lire sur Bordeaux : tout d'abord il plane sur Bordeaux comme un climat d'incertitude géographique et historique. Julien Gracq l'a très bien dit dans *La forme d'une ville* : Bordeaux est une ville qui n'a pas fait son choix paysager, ce qui la conduit à hésiter entre la terre, l'eau, la forêt landaise, le littoral. La comparaison avec Nantes (selon Gracq, Nantes est très

¹³ Sébastien Marot, *Penser la ville par le paysage*, collectif, Editions Parenthèses

autonome puisque le site «décolle» de son environnement à la différence de Bordeaux qui est « collé » au sien) est intéressant puisque Bordeaux - qui fut un port important qui avait rôle de centralité (c'est flagrant de la rive droite), une ville marquée par l'eau (Bordeaux, Aquitaine) - hésite entre la mer et la terre, entre les landes, les vignes, le littoral, l'intérieur... . Vidal de la Blache dans son Tableau de la géographie de la France (un classique dont on peut tirer plein d'enseignements) a écrit des pages toujours d'actualité sur ce point.

Mais cette hésitation est intéressante car elle est à l'image de la France contemporaine qui, dans le contexte de la troisième mondialisation, doit inventer de nouveaux équilibres entre l'Etat et les villes. Mais aussi inscrire une culture politique (solide et tournée vers les terres du Centre) dans un monde de plus en plus maritime (le commerce mondial est maritime à 85%), attiré par le littoral mais aussi en prise à des accélérations destructrices. Peut-être que cette hésitation bordelaise est une force, car les identités n'y sont pas bouclées, forcées, contraintes, et qu'il faut révéler des pans de mémoire (ainsi la place de la mémoire des réfugiés du franquisme est inattendue). Il est manifeste que cette ville peut être plus accueillante que d'autres à des pratiques métropolitaines qu'elle peut calmer et apaiser. La mise en récit de l'agglomération bordelaise est devant elle, mais il faudra de nombreux gestes symboliques (le pont), c'est-à-dire un langage politique susceptible de faire remonter les pratiques le plus souvent invisibles et discrètes, cachées, celles des habitants qui font tourner la ville sans même le savoir.



Bâtisseuse mémoire

Michel Suffran

Paul Morand, en un livre resté célèbre, intitula *Venises* – avec un *s* pluriel – son approche passionnée d'une flottante nuée urbaine. Sur ce plan-là, Bordeaux, cité des docks aura devancé la cité des Doges. Comme pour prévenir par son *x* terminal, de la pluralité consubstantielle à sa nature.

Aujourd'hui encore, il suffit d'ouvrir les yeux. L'essentiel de ces villes échelonnées, enchevêtrées dans le Temps est demeuré en place, depuis l'*Oppidum* de la Burdigala gallo romaine célébrée par Ausone jusqu'au brumeux labyrinthe du «Bordeaux intérieur» mauriacien, en passant par l'enceinte en croissant crénelé de tours de la citadelle médiévale.

Oui. Tout s'y révèle autant perceptible que les strates concentriques de l'aubier dans la chair d'un arbre multi séculaire. Et cela aussi bien sur une vue satellitaire que sous les pas du promeneur aux aguets. Ni le décor fastueux de l'Age classique, ni la fatidique expansion de la mégapole moderne n'ont aboli pareilles traces.

Ainsi en est-il de la mémoire des pierres comme de la mémoire des hommes : l'une comme l'autre constituent la base inébranlable sur laquelle se fonde leur identité et s'édifie leur devenir.







Identité architecturale de la Cub

Michel Moga

En 1968, la ville centre de Bordeaux et 26 autres communes périphériques se regroupent en une communauté urbaine, une agglomération dont une partie des missions et des compétences concerne : l'urbanisme, l'habitat, l'environnement, l'eau et l'assainissement, le transport urbain et la voirie. Il s'agit alors essentiellement d'une mise en commun des espaces réservés aux fluides : circulations des véhicules et tuyaux divers. Pour autant, cet assemblage d'une ville-centre et de bourgs périphériques ne compose pas spontanément une agglomération, quand bien même de manière prémonitoire, le premier nom de la Communauté urbaine de Bordeaux (Cub), fut Bordeaux Métropole.

L'identité Architecturale de la Cub, ce que l'on en perçoit aujourd'hui, de diverses manières suivant les espaces considérés, est tributaire des zones et des activités qui ont favorisé le bâti actuel.

Ce sont aussi les interventions plus récentes et futures qui changent l'image de la ville pour l'ouvrir sur l'extérieur et la faire évoluer vers une métropole.

L'état des lieux ; l'espace traditionnel

Des ensembles urbains et péri-urbains qui découpent des territoires bâtis et des espaces naturels :

- un territoire plat, traversé par un fleuve, limité à l'est par des coteaux, et à l'ouest par la forêt,
- une lumière des bords de l'Atlantique,
- Bordeaux la ville centre, coupée en deux par la Garonne,
- la Rive droite,

Michel Moga, Président CROA AQUITAINE



- la ceinture proche, qui s'inscrit en continuité de la ville centre, les faubourgs,
- des territoires plus lâches en limite d'agglomération.

Des activités économiques diversifiées qui génèrent un bâti très différent :

- dans la Ville Centre, Bordeaux : le pouvoir, l'église, l'administration, la vitrine commerciale, le négoce, les chais, le port...,
- dans les périphéries industrielles : l'armement, l'aéronautique, le port, les infrastructures, la grande distribution commerciale,
- des espaces de cultures maraîchères, viticoles ou forestières,
- des ensembles d'habitat collectif très urbanisés, ou d'habitat individuel plus éclatés.

L'identité, le lien et la cohérence de ces espaces, s'exprime à travers plusieurs éléments qui sont naturellement plus affirmés dans Bordeaux, la ville-centre :

- la pierre,
- une échelle basse,
- un tissu urbain lâche, des espaces généreux,
- une ville minérale avec des espaces verts privatifs,
- la typologie de l'habitat, représenté notamment par l'échoppe,
- la typologie des parcelles en lanières, tant pour les chais sur la rive gauche, que pour les activités industrielles de la rive droite.

La pierre

En premier lieu, l'unité et la cohérence de l'Architecture Bordelaise est portée par un matériau : la pierre de taille. Comme la brique à Toulouse, la pierre «est Bordeaux». Sa texture, sa modénature, ses appareillages participent à l'expression de notre patrimoine. La construction bordelaise est patrimoniale.

La pierre donne l'échelle, elle exige la maîtrise de sa technique, la recherche de la rigueur, de la modération et de l'élégance, elle exprime le caractère de Bordeaux. La façade des quais de Bordeaux présente un ensemble architectural unique en Europe.

Une échelle basse : l'horizontalité

Le velum du centre-ville, comme celui du quartier des échoppes reste homogène, les seules excroissances que l'on trouve correspondent à des monuments publics. Il y a peu de ruptures d'échelle contemporaines dans le tissu du centre. On relève une grande cohérence de la forme urbaine : des compositions d'ensemble, de rues, plutôt que des objets isolés. L'intention perceptible est de rester sur son quant à soi, de ne pas se mettre en avant, de favoriser l'équilibre et la modération. Lorsque des éléments sont en rupture d'échelle et de style, c'est qu'ils représentent une fonction d'intérêt public : stade Chaban-Delmas, tour du Gaz de Bordeaux, hangars des quais, caserne des pompiers, centres commerciaux, quartier du lac, quartier du grand parc, grands ensembles de la rive droite, quartier Mériadeck... Ils ne dérogent cependant pas tous à la règle de l'horizontalité.

Un tissu urbain lache et des espaces généreux

La ville-centre est très dense, toutefois elle dispose de grands espaces libres qui permettront la réalisation d'aménagements urbains offrant la possibilité d'envisager aisément l'accès à une taille de «ville millionnaire» : Bassins à flots/ Euratlantique/ Caserne Niel/Quai Dechamps/Ginko/GPV - projets des hauts de Garonne/Arena... Au-delà, le territoire de la Cub est riche d'importants espaces naturels, offrant un cadre de vie très recherché, sous réserve, toutefois, d'éviter le risque de l'étalement urbain.

Une ville minérale avec des espaces verts privatifs

Jusque dans la proche banlieue, la continuité urbaine du bâti laisse peu de place aux espaces verts publics. L'agglomération est minérale. Les espaces verts sont constitués principalement par les jardins privés.

La typologie de l'habitat/l'échoppe

A elle seule, l'échoppe est un résumé de l'identité de l'architecture de la Cub : la pierre/l'échelle/l'espace vert privatif/ une forte densité/des alignements rigoureux. Le Bordelais recherche « le chacun chez soi », plutôt que l'habitat collectif.

Le port, un esprit ouvert sur le monde

Par son histoire, Bordeaux est une ville ouverte sur le monde, modérée, tolérante et réceptive aux idées nouvelles. Par sa géographie et sa topographie, la rivière organise le territoire. Le vin est la vitrine de Bordeaux, c'est par ce produit que l'image de Bordeaux s'exporte et rayonne à l'étranger.


Le passé proche : 1930 - 2000

Entre les deux guerres, avec les acquis du Front Populaire, l'agglomération voit se construire de grands équipements à l'architecture « moderne » très composée, parfaitement intégrés dans le tissu urbain, réalisés à partir de structures et parements en béton, sans référence à la pierre, qui ouvre la voie aux grandes interventions contemporaines.

C'est l'époque des équipements emblématiques de la ville : stade du Parc de Lescure, abattoirs, piscines à Bordeaux et en banlieue, bourse du travail, le centre de tri postal de la gare, la régie municipale du gaz, théâtres, hangar des quais...

Cette architecture est Bordeaux.

La période de la guerre apporte la base sous-marine qui reste un repère au nord des bassins à flots.



L'aire Chaban-Delmas voit se réaliser des projets en proche périphérie : la Benauge, le Grand Parc, les Aubiers et le quartier du Lac, au-delà, les Hauts de Garonne et la construction de deux ponts.

Quelques points singuliers, introduisent de la verticalité dans le bâti : cité administrative, tour de la Cub.

L'agglomération étend ses limites, mais restructure son centre avec l'opération du quartier Mériadeck, très représentative d'un mode de penser des années 70, mais ce n'est pas Bordeaux.

Ce projet met fin à un quartier vétuste, mais d'un bon fonctionnement social, pour créer une ville à deux niveaux, en rupture avec les continuités spatiales et historiques de notre espace. La mixité des fonctions propose de l'habitat, des bureaux, et des commerces implantés sur une dalle suivant une logique formelle de plans en croix.

Même si les bâtiments sont largement occupés, par des activités diverses, ce type d'urbanisation est l'exemple à ne pas suivre.

L'agence d'architecture Flint, projette de relier le niveau de la dalle haute à celui de la rue, pour rétablir la continuité urbaine.

L'aménagement de la Rive Droite, en vis-à-vis de la façade 18^{ème}, a fait l'objet de nombreuses hésitations pour un résultat décevant par rapport à l'esprit et le potentiel du lieu.

Si le plan Bofill proposait un dessin trop formaliste en miroir de la rive opposée, le plan Perrault, avec un tracé de lanières, perpendiculaires à la Garonne, et une réglementation trop timorée, a produit un ensemble hétéroclite sans âme. L'identité de la ville ne s'y retrouve pas.

L'échantillonnage des réalisations proposées est en rupture avec la continuité et l'harmonie urbaine de la rive opposée, sans avoir trouvé la force et l'échelle d'une réponse à la question «comment construit-on Bordeaux - Eurométropole aujourd'hui» ?

Le projet urbain en cours : 2000 - 2010 - Bordeaux 2030

C'est avec l'arrivée du Tram, que le concept de «communauté» a pris toute sa dimension, car jusque-là, il a peu pesé sur le bâti. Le tram a complètement changé l'image et rendu concret la notion d'agglomération en générant le long de son parcours un traitement des espaces et des éléments constructifs unitaires, reconnus et acceptés par tous : l'aménagement des Quais, le Hangar 14, la galerie des Chartrons, le centre techniques du bois, les parkings relais, des logements qui recréent des quartiers... Ces lieux générateurs de formes et d'activités nouvelles le long du parcours : parkings silos, habitat, équipements de qualité et d'expression contemporaine, développe la nouvelle image de la Cub.

Parallèlement, sont mis en œuvre des travaux d'embellissement de la ville centre : les quais, les places, les réhabilitations et les ravalements, ainsi que diverses interventions sur les centre-bourgs ou espaces délaissés des autres communes. Des projets contemporains de qualité savent s'insérer dans l'échelle existante et rester dans volumétrie du lieu, l'îlot Bonnac en est un bon exemple.

Le bouclage des boulevards avec leur continuité sur la rive droite par les ponts Bacalan-Bastide, et Jean-Jacques Bosc, appuyé sur le projet d'aménagement des Bassins à Flots, au nord et celui d'Euratlantique, côté Bordeaux Sud, Bègles et Floirac, va définir un nouveau territoire urbain, sur lequel va se construire la nouvelle image de la Métropole durant les 15 ans à venir. Ce sera, à l'occasion de ces projets, que s'affirmera l'image de Bordeaux, agglomération ouverte sur le monde, décomplexée, poussée par l'économie créative, exemplaire tant au niveau social qu'en développement durable, d'où émergera une Eurométropole, l'espace pour les grands projets qui changeront la ville est en place.

Quelques règles

La prise en compte de l'histoire et du contexte bâti et végétal, la recherche de la qualité des espaces publics et des aménagements extérieurs et l'application du PLU qui propose des alignements et des gabarits mieux tenus, maintiennent un ordre urbain, une élégance et une cohérence qui restent l'identité de l'Architecture de la Cub.

Aujourd'hui, pour des raisons d'économie, la pierre n'est plus la référence de matériaux, toutefois l'échelle reste dans l'esprit de celui de la ville centre.

Enfin, les composants de l'identité architecturale de la Cub seraient constitués :

- par la situation géographique : le fleuve, les coteaux, les lisières, la forêt,
- par les marques de l'historique : la Pierre, l'Elégance, l'Echelle, les Espaces Verts privatifs,
- par les équipements des périodes Marquet et Chaban-Delmas,
- par des éléments qui construisent aujourd'hui la nouvelle Métropole : Le tram qui relie et valorise les territoires, les ponts qui resserrent les deux rives de la ville, les nouveaux quartiers : bassins à flots, Euratlantique, projet Darwin, quai Deschamps, Ginko, GPV rive droite, Centre du Vin, ainsi que tous les projets urbains de chaque commune de la Cub, qui développe sa propre image et sa modernité.

Ces ensembles d'interventions et de réalisations, se développant durant les deux décennies à venir changeront l'échelle de la Cub, d'une belle ville de province elle deviendra, en gardant le génie du lieu, une eurométropole millionnaire ! L'histoire forte de l'agglomération, son patrimoine, ne seront pas un obstacle à l'innovation et à la conquête de l'ouverture vers l'Europe, mais le point de départ d'un projet nouveau dans lequel la ville se fabriquera son imaginaire.





Identités et quêtes de sens

Guy Di Méo

L'identité est une construction permanente et collective, largement inconsciente bien que de nature politique et idéologique (sujette à des manipulations multiples), bien qu'empreinte aussi de réflexivité. Elle s'exprime par des individus qui la formulent et la diffusent. Cette disposition à repérer le même et le différent, dans l'espace et dans le temps, est indispensable à la reconnaissance de soi et des autres.

Elle est également essentielle à l'établissement de la conviction de chaque individu d'appartenir à un, voire à plusieurs ensembles sociaux et territoriaux cohérents. Elle se caractérise par une communauté plus ou moins solide de valeurs et de traits culturels, d'objectifs et d'enjeux sociaux, par celle d'une même langue référentielle et d'une même histoire (plus ou moins longue ?), souvent, mais pas de manière obligatoire, par l'appropriation (au moins affective) d'un territoire commun : quartier, ville, agglomération en milieu urbain... L'idée est répandue qu'une identité sociale engendre des comportements assez voisins, bien que nullement automatiques ni forcément stéréotypés, chez les personnes la partageant.

L'intérêt scientifique nouveau, suscité depuis deux ou trois décennies par la problématique de l'identité ou, plutôt, par celle de l'identification, c'est-à-dire des processus sociaux de production d'un tel sentiment, tient sans aucun doute à son profond renouvellement. Ce dernier est imputable à un passage essentiel : celui d'une identité conçue dans une continuité temporelle inébranlable, vision quelque peu substantialiste et objectale dominant naguère, à une acception



désormais plus actualiste et plus mouvante, plus dynamique de ce phénomène. Cette dernière acception fait de l'identité l'œuvre contemporaine et transformable d'acteurs sociaux compétents, dotés de réflexivité et de la capacité de produire du sens dans un environnement aux références changeantes. Le succès contemporain de l'identité marquerait donc le primat théorique du sujet en sciences sociales, au détriment

des structures (point de vue holiste) et des traditions qui, pourtant, contribuent à le déterminer.

L'identité marquerait donc le primat théorique du sujet

Il est vrai qu'un fait majeur pousse, de nos jours, à l'effacement apparent du rôle des structures et des héritages dans la production de la vie sociale comme en matière d'identification. Il s'agit de la multiplication, pour chaque individu, des appartenances objectives (à des groupes, institutions, lieux, territoires, etc.) et, par conséquent, des identités qui les accompagnent. Désormais, l'identification globale de soi à laquelle procède chacun, la reconnaissance en somme et peut-être la production même de sa personnalité, s'accomplit par une sorte de hiérarchisation ou d'interférence subtile de ces appartenances. Ce choix, même s'il n'évite pas un minimum de contraintes sociales et spatiales, confère au sujet qui le fait un sentiment de liberté. Il devient donc facteur d'autonomie. Mais l'un des avatars de cette posture n'est-il pas de tomber dans un nouvel «essentialisme situationniste» ? En effet, si l'on admet le principe d'une «société liquide» (Z. Bauman, 2000, 2005) du «tout est mobile et fluctuant (...), affaire individuelle», l'idée d'une identité fondée sur un minimum de cristallisation sociale, construite dans une certaine temporalité, ancrée dans une spatialité durable, et plus particulièrement dans un territoire, n'est-elle pas discréditée ?

En réalité, la moindre investigation sur le thème de l'identité nous écarte vite d'une position aussi extrême et conduit à mettre l'accent sur l'importance majeure des contextes de la production identitaire. Ce constat souligne combien, à certains égards, la séparation conceptuelle entre identités individuelle et collective est artificielle et vaine.

Même s'il convient de prendre en compte une dimension individuelle incontournable de l'identité, il n'est pas imaginable de l'abstraire de sa consistance sociale, pas plus d'ailleurs qu'il ne saurait être question de l'exonérer de son épaisseur temporelle et spatiale, historique et géographique.

À ce dernier point de vue, on notera que, quelle que soit la mobilité accrue des êtres humains à la surface de la planète, leur corps, en tant que base et forme matérielle de leur identité, n'est en aucun cas distinct de l'espace. Les humains restent étroitement soumis à leur condition géographique d'être terrestre, en rapport permanent avec l'espace de la terre, ses lieux (ou non-lieux) et ses territoires. Les organisations sociales auxquelles il appartient s'inscrivent toujours dans un minimum d'aires ou de formes géographiques d'échelles différentes : localité, ville, territoire régional ou national, etc.


Il convient donc de proposer, en matière d'identité, comme en toute chose touchant au social et à ses déclinaisons spatiales, une théorie intermédiaire et équilibrée. Cette théorie jette un pont entre l'univers des structures par lesquelles se transmettraient à l'aveugle des héritages agissant à l'insu des sujets et un monde d'individus qui ne se construirait que dans les interactions spontanées et improvisées du présent. Ces différents constats m'amènent à poser deux hypothèses autour desquelles s'articuleront les deux volets de cette contribution. En fonction de la première, j'avance que la multiplication contemporaine des référentiels identitaires, loin de déraciner l'individu ou le groupe en quête de sens, l'invitent et même le contraignent à rechercher



une cohérence sociale et spatiale autour de son histoire et de la construction de sa propre territorialité. En fragilisant son identité personnelle et dans une certaine mesure sa liberté, la confrontation inévitable aux sociétés de masse, celles des contextes urbains ou urbanisés de sa vie, pousse d'ailleurs l'individu dans cette direction. En référence à la deuxième hypothèse, je prétends que les identités individuelles et collectives, fruits d'élaborations sociales et culturelles, s'avèrent d'autant plus solides qu'elles transitent par le langage matériel de l'espace, de ses lieux et de ses territoires, y compris dans leurs formes virtuelles. Dans les deux cas, je serai attentif à observer en quoi les situations urbaines, les appartenances citadines et métropolitaines sont susceptibles d'accentuer l'intensité de la relation observée entre identité (tant personnelle que collective) et rapport territorial.

I - Pluralité et cohérence des identités

Il faut partir du principe que l'identité est, d'abord, «une représentation de soi-même (...), le fait d'un individu et de sa subjectivité» (J.-F. Staszak, 2004). Pour Pierre Tap, c'est «l'ensemble des représentations et des sentiments qu'une personne développe à propos d'elle-même» (P. Tap, 1986). L'identité personnelle, c'est ce qui permet, à travers le temps et l'espace, de rester le même, de se vivre dans l'action en tant que soi, dans une société et dans une culture données, en relation avec les autres. L'identité résulte d'un effort constant et volontaire du sujet pour gérer sa propre continuité, sa cohérence dans une figure de changement perpétuel. L'identité est donc une tension permanente. Claude Dubar estime fort justement qu'elle fait l'objet d'une construction toujours inachevée dans la mesure où elle «n'est autre que le résultat à la fois stable et provisoire, individuel et collectif, subjectif et objectif, biographique



et structurel, des divers processus de socialisation qui, conjointement, construisent les individus et définissent les institutions» (C. Dubar, 1991).

S'identifier, et ce n'est là qu'un paradoxe apparent, revient à se différencier des autres tout en affirmant son appartenance à des catégories, des groupes, mais aussi des espaces. C'est une action qui procède par un jeu combiné de différenciation et d'assimilation de tout sujet en regard d'autres entités individuelles ou collectives. L'identification est donc une construction sociale dont les fondements se situent dans les premières années de la vie ; une construction qui mobilise les capacités cognitives, communicationnelles et réflexives de l'être humain. L'identité se décline selon un continuum qui se déroule du sujet jusqu'aux groupes, jusqu'aux collectivités, les plus divers. Si l'identité n'a pas de substrat spatial obligatoire, elle entre tout de même dans un contexte inévitable de spatialités, sans omettre que les lieux et les territoires lui fournissent souvent un ciment efficace, à la fois matériel et symbolique.

1 - Identités individuelle et collective : un continuum fluide

Quand il parle de «personnification du groupe», comme on pourrait parler aussi de personnification du lieu ou du territoire, Edmond Marc Lipiansky évoque un processus identitaire collectif calqué sur les modalités de production de l'identité personnelle. En fait si celle-ci repose sur l'intériorisation de son contexte (social, territorial et culturel) de vie par l'individu ; réciproquement, l'identité collective (partagée par un groupe localisé ou territorialisé) s'élabore par une sorte de projection des attributs généraux de l'individu sur le groupe et sur les lieux auxquels il s'identifie. Ce transfert identitaire du singulier au pluriel, s'accompagne

souvent de la fabrication d'un mythe qui peut éventuellement constituer un puissant outil politique de mobilisation au service du pouvoir qui contribue à le forger. A Bordeaux, les traces de Montaigne, de Montesquieu et de Mauriac, l'empreinte architecturale et urbanistique du XVIII^e siècle, les Intendants, le succès des bourgeoisies de la mer et de la vigne, l'esprit libéral et autonome des Girondins participent de ce mythe. Notons que la territorialisation d'une telle identité collective et du mythe qui la fonde contribue à son inscription dans les représentations sociales. L'assise territoriale, campée sur un réseau de lieux et d'objets géographiques (la rue Esprit des Lois, les lycées Montesquieu et Montaigne, les monuments phares du XVIII^e siècle, le monument des Girondins et les Quais rénovés à Bordeaux), constitués en éléments patrimoniaux visibles, renforce l'image identitaire de la collectivité qui s'y rattache.

Elle lui dresse une scène et la pourvoit d'un contexte discursif de justification particulièrement efficace en ville où des lieux très denses, soigneusement et anciennement dénommés, s'inscrivent dans une totalité territoriale représentée, à la fois symbolique et fonctionnelle.

La territorialisation de l'identité favorise aussi le contrôle politique de l'espace social en offrant aux pouvoirs à l'œuvre un champ concret, clairement repéré et balisé, de légitimité et d'action. Bref, lieux et territoires créent un «régime de lisibilité» très efficace des identités sociales de tous ordres.

**L'identité collective
n'imprime aucune
empreinte indélébile
et définitive sur
les groupes sociaux
et sur leurs espaces**

Si la société ne se perçoit guère derrière les individus qui la composent, les lieux comme le territoire se matérialisent, se cartographient et, par conséquent, se voient.

Pourtant, l'identité collective n'imprime aucune empreinte indélébile et définitive sur les groupes sociaux et sur leurs espaces, même si ses promoteurs, politiciens ou idéologues, prétendent fréquemment le contraire. Construction sociale, instrument et enjeu, dynamique et tension, elle se transforme constamment ; l'actualité la remet toujours en question. Dès lors, pour l'installer dans la durée, il faut une volonté, la manifestation et l'action de pouvoirs comme d'idéologies tenaces. Il faut aussi des conditions (géographiques en particulier) durables, se traduisant par une construction de longue haleine. On peut dès lors penser que la ville et son rayonnement territorial, tant idéal que matériel, du fait de son élaboration fréquente dans le temps long, se prête bien à la consolidation d'identités sociales durables.

2 - De l'individu aux groupes, un monde d'identités multiples

Entre l'individu et ses collectivités d'appartenance, l'identité n'est donc jamais unique, définitive ou statique. Aujourd'hui, très clairement, nous n'appartenons plus à un seul groupe social, pas plus qu'à un seul territoire. De fait, notre mobilité accrue élargit le champ de nos expériences sociales et spatiales. Aujourd'hui comme hier, en fonction des occurrences, des moments, de nos intérêts, nous affirmons et privilégions l'une ou l'autre de nos appartenances.

La multiplicité des appartenances identitaires, la possibilité offerte à chacun de faire son choix parmi elles, tendent à atténuer la tyrannie absolue de l'une d'entre elles qui, privée de toute concurrence, pourrait devenir un instrument d'oppression et même d'exclusion des autres. À l'échelle

de l'individu, ces arbitrages identitaires ne relèvent pas d'un strict combat interne, de nature psychologique. La genèse de l'identité personnelle ne se démarque jamais d'une relation aux autres que conditionne le contexte géographique.

À l'échelle du groupe, les mêmes faits s'observent. L'idée qui prévalait jusqu'au milieu des années 1970 était que la forme d'identité collective la plus parfaite était celle de l'ethnie. Celle-ci avait la réputation de reposer sur quelques caractères simples, à peu près invariants : un nom collectif, une langue, un territoire, des valeurs et des traditions propres (culture), une origine commune et des sentiments solidaires... Dans la pratique, ce sont toujours de fortes interdépendances et interférences, aussi bien concrètes que symboliques, qui s'observent entre groupes voisins. Où que l'on se trouve, on ne saurait tôt ou tard échapper à l'acculturation et au métissage. Loin de reposer sur un socle culturel immuable, l'ethnicité est faite de constructions opportunistes, d'armes et de ressources mobilisées dans un dessein économique, politique ou idéologique. C'est ainsi que de nouvelles formes sociales territorialisées (néo-ethniques ?) se reconstruisent rapidement dans les villes africaines, en liaison avec les importants brassages de populations et la variété des opportunités de situations spatialisées qu'elles enregistrent. L'École de Chicago avait déjà montré combien le creuset urbain et ses interstices tant sociaux que spatiaux favorisent la constitution permanente de nouvelles identités groupales.

Sur un tout autre registre, remarquons aussi que placées sur un même vecteur de sens, identités individuelle et collective se conjuguent et se façonnent en interaction. Leur pluralité contemporaine, pour un même sujet humain, ne détruit en rien l'unité de celui-ci comme du groupe auquel il appartient.

Le sujet non pathologique rétablit toujours son intégrité organique et symbolique. S'identifier revient à établir un bilan quasi permanent de ses liens sociaux et spatiaux, de ses appartenances ; c'est une quête constante de la cohérence de soi. Ce bilan identitaire pousse l'individu à se recentrer ; du coup, il le conduit à constater qu'il possède une part d'identité dont il est créateur et maître, part étrangère à son héritage. Or, nous faisons ici l'hypothèse que la ville fournit un potentiel privilégié d'outils de recentrage pour toute identité individuelle. Par sa variété intrinsèque et par les innombrables repères sensibles et vécus qu'elle étale, la ville propose une trame dont ses habitants se servent pour tisser et inventer leur propre identité.

Nous retiendrons donc que l'enracinement territorial s'effectuant dans la ville et, a fortiori, dans ses déclinaisons métropolitaines conforte les différentes formes d'identités : de l'individu au groupe. Nous allons maintenant envisager, de façon plus concrète et parfois hors des strictes frontières urbaines, les diverses composantes géographiques de toute identité individuelle comme de nombre d'identités collectives.


II - Quelles dimensions géographiques des identités ?

Si l'identification des groupes sociaux de toutes sortes à des lieux et à des territoires est un phénomène bien étudié et bien repéré, nous allons constater qu'il ne revêt pourtant aucun caractère automatique. En revanche, la position souvent privilégiée des déterminants ou, plus simplement, des référents spatiaux au cœur de toute identité engageant l'individu est une réalité moins connue. De manière générale, les spatialités de l'identité contribuent à la renforcer en lui conférant une assise qui associe assiette matérielle et construction idéale. Cette dernière rattache le sentiment identitaire aux univers symboliques des individus et des groupes qui le formulent et l'expriment. Là encore, le cadre urbain/métropolitain semble élargir les chances de ces processus.

1 - Spatialités et corporalités des identités individuelles

L'individu, même mobile, fait corps avec l'espace terrestre, la spatialité le constitue. Les études de géographie sociale ont montré l'importance des notions d'espace de vie (les cheminements et déplacements réguliers de chacun), d'espace vécu (espaces des pratiques et des imaginaires) et de territorialité (toutes les dimensions du vécu territorial d'un individu) pour la formation de soi, mais aussi des rapports sociaux et spatiaux de l'être humain.

Le corps campe la base, le support nécessaire de toute identité. Or, ce qui est frappant, c'est que cette assise corporelle ne se conçoit pas en dehors d'un double contexte d'interactions sociales et spatiales. D'ailleurs, le corps est espace. Il se définit toujours en situations et en positions spatialisées. De plus, le corps n'échappe jamais à un contexte spatial qui incite l'individu à telle ou telle posture corporelle. La ville, là encore, offre au corps une gamme particulièrement vaste et créative d'opportunités comportementales. Cette spatialité qui le ceint contribue à ses sensations de bien-être ou de mal-être ; elle le stimule ou elle l'inhibe... Ainsi, corporalités et spatialités se conjuguent en référence à des règles, à un ordre social de l'urbanité, de la citoyenneté. Imposés ou sélectionnés et choisis, ces contextes spatiaux (espaces de vie, des pratiques, du quotidien) sont incorporés par l'individu, ils deviennent des extensions de son propre corps et s'inscrivent dès lors dans son système identitaire. Or, cet espace incorporé n'est jamais neutre. Il est toujours socialement signifié, symboliquement qualifié par les rapports de genres, les positions et les enjeux sociaux. Il s'imprègne de mémoire collective. Ainsi, lors de ses expériences spatiales, le corps, le «je», le «soi» auquel il donne prise se matérialise et se socialise. Il incorpore en quelque sorte les codes sociaux et leurs traductions spatiales. Il le fait de manière tellement



évidente que l'individu concerné tend à naturaliser ces codes et leurs contextes, à les considérer comme allant de soi, en même temps qu'il s'identifie à eux.

Pour Elsa Ramos (2006), une «fidélité à soi» (identitaire) se construit «entre dépendance et autonomie, attachement et détachement». Cet auteur estime que le matériau constitutif de l'identité personnelle peut être traqué dans des éléments qui font sens pour l'individu, que ce soit des lieux, des objets, des odeurs : «éléments puisés dans l'existant, dans l'histoire familiale, dans les lieux de vie, expériences communes et individuelles». D'après les enquêtes qu'elle a réalisées, il n'existe pas d'individu qui ne fasse référence à une multitude de lieux quand on les interroge à propos de leur identité. Certains lieux identitaires pour l'individu peuvent être des lieux du présent, coupés de ses racines. Ce qui compte pour lui, ce sont les relations tissées entre ces lieux, le sens qu'ils prennent à ses yeux, les uns par rapport aux autres. Pour nombre de personnes, les attaches identitaires se font et se défont au gré de leurs parcours de vie. E. Ramos dit aussi que les origines et les lieux qu'elles associent «apparaissent comme des inventions (...), une somme de négociations réalisées par l'individu entre la dimension normative et réglée de l'héritage et ce qui fait sens pour lui, au quotidien».

De plus, l'héritage n'est jamais définitif et fermé, c'est un ensemble de ressources dans lequel chaque membre du groupe puise ce qu'il estime significatif. Pour l'individu, l'identité est moins un «d'où je viens ?» qu'un «ce que je suis». En conséquence, les lieux ne revêtent pas de sens en eux-mêmes, ils sont avant tout dépositaires de vécus et de souvenirs personnels. Au total les lieux et les territoires de l'identité comptent sans doute moins pour leur cohérence géographique (leur continuité spatiale n'est pas de mise) que pour la contribution qu'ils apportent à la constitution du «fil continu qui tisse le canevas de l'histoire» personnelle

(E. Ramos, 2006). Comme l'observe Jean-Claude Kaufmann (2005), ces ancrages spatiaux servent à «bricoler les liens entre séquences d'identification pour assurer une continuité dans la durée biographique».

À ce titre, il ne faut pas oublier que l'identité a pour objet de fabriquer une continuité temporelle du sujet. Celle-ci ne saurait ignorer les contraintes spatiales. L'individu, en s'identifiant, doit s'inscrire également dans une cohérence de sa territorialité : donner du sens à ce qui l'entoure, à la continuité comme aux discontinuités géographiques, celles qui le séparent, par exemple, des êtres chers. Dans ce dernier cas, les ancrages soutiennent la cohérence identitaire de l'individu en lui fournissant une continuité. Leur réseau gomme les séparations qui l'affectent. Par conséquent, lorsqu'il parvient à créer une liaison sémantique solide entre des espaces fonctionnant pour lui comme des référents symboliques (c'est sa territorialité), il conforte incontestablement sa propre identité. Si ce jeu d'ancrages consolide la cohérence identitaire, n'est-ce pas parce qu'il introduit un principe de stabilisation dans les changements (mobilités en particulier) qui accompagnent désormais le cours de toute vie ?

Cet ancrage identitaire dans l'espace géographique n'est peut-être pas aussi universel qu'il n'y paraît. D'une culture à l'autre, le rapport identitaire à l'espace change, même si la modernité affirme l'universalité de la pureté ontologique, libre de toute chaîne spatiale, du cogito cartésien ; même si, a contrario, l'existentialisme heideggérien et son concept d'habiter la terre récusent, dans une perspective tout aussi universelle, la moindre distance entre lieu et sujet. Quoiqu'il en soit, cette question des ancrages identitaires du sujet participe bien d'un double mouvement, à la fois individuel et social. Par ailleurs, si l'on admet que l'identité personnelle ne s'arrête

pas aux frontières de l'individu, mais s'inscrit dans le dialogue qu'il instaure avec les êtres et les objets de son environnement, on ouvre grande la porte qui relie les identités individuelle aux identités collectives.

2 - Spatialités des identités collectives

Si l'identité, en tant que processus social, concerne l'individu comme le groupe, elle qualifie aussi l'espace géographique et ses territoires du fait des interactions très puissantes que l'homme entretient avec les cadres matériels et symboliques de sa propre vie. Parfois, comme pour les Eskimos étudiés par Marcel Mauss au début du XX^e siècle, les noms des groupes se confondent avec les noms des lieux qu'ils désignent et qui les accueillent. Cette identification scrupuleuse des groupes à leurs territoires se retrouve dans nombre de sociétés vernaculaires.

A l'opposé de ces cas de quasi fusion identitaire entre société et espace géographique territorialisé, il existe des identités sociales dépourvues de territoire. De la même façon, pour un individu ou pour un groupe social donné, toutes les figures de l'altérité identifiées ne jouissent pas forcément d'une assise spatiale stable. Il en est ainsi, dans nos régions, des Tziganes. Mais s'agit-il, véritablement, d'identités déterritorialisées ? Pas sûr !

Loin de ces situations extrêmes, les nations modernes figurent parmi les formes sociales dont l'identité fait le plus appel, dans sa conception même, à une argumentation territoriale maîtrisée par le discours idéologique et politique. Nicos Poulantzas ne notait-il pas que la construction d'un État-nation et d'une identité nationale requiert «l'historicité d'un territoire et la territorialisation d'une histoire» ? De fait, y compris de nos jours, partout ou




à peu près dans le monde, l'attachement identitaire national associé au territoire reste fort.

Conclusion

Grâce à leurs ancrages spatiaux, grâce aux liens qu'ils tissent avec l'espace géographique, ses lieux et ses territoires, les individus et leurs groupes trouvent des ressources providentielles pour maintenir leur propre cohérence identitaire et fabriquer de la continuité par-delà les séparations spatio-temporelles que leur impose le déroulement de la vie sociale et ses mobilités. Dans un monde contemporain où la plupart des acteurs sont à la fois mobiles et installés, le concept de territorialité s'avère un outil fort utile pour comprendre de quelle façon les sujets régulent leurs identités et leurs spatialités multiples. Le lien entre identité (individuelle et sociale) et espace (surtout urbain) se révèle d'une étonnante force. Il nous est apparu qu'il n'existait guère d'identité personnelle dépourvue de dimension spatiale. Moins exclusive lorsqu'il s'agit d'une identité plus groupale, cette relation reste néanmoins vivace. Dans ce domaine, les identités intégrant l'espace, ses lieux et ses territoires, s'avèrent d'une incontestable solidité. Elles affichent, en général, une belle longévité ; c'est le cas des grandes familles de structures identitaires territorialisées, qu'elles soient locales, régionales, nationales et même internationales.

Ces formes territoriales des identités s'inscrivent conjointement dans une lente construction historique et participent d'une actualité incontournable qui est celle des interactions sociales du présent et de leurs enjeux, ainsi que des quêtes de sens qui les accompagnent : cette «réalité quotidienne» qui s'organise «autour du ici de mon corps et du maintenant de mon présent» (P. Berger et T. Luckmann, 1986). En ce sens, les identités territoriales ne diffèrent guère des identités sociales en général. L'espace géographique,



les spatialités (matérielles et idéelles) qu'il secrète s'inscrivent fréquemment, plus qu'on ne l'imagine a priori, dans le contenu sémantique (marqueurs) des représentations identitaires, tant individuelles que collectives (nous avons vu qu'entre les deux, la frontière est poreuse). Le paysage, conçu comme une forme, à la fois subjective, phénoménale et sociale de la sensibilité humaine et de son rapport environnemental, joue un rôle fondamental de lien, de relais symbolique entre l'espace géographique et les identités sociales, tant individuelles que collectives.

La construction identitaire, surtout d'essence politique, investit l'espace géographique d'un sens collectif très puissant qui lui confère une grande intensité sociale. Elle en fait une collection de lieux (symboliques, patrimoniaux, de mémoire, vécus), agencés en réseaux, qui génèrent des territoires.

Une telle construction concrétise souvent des rapports de force. Elle entre dans des processus de domination et d'hégémonie.

Devant la montée en puissance d'identités territoriales belliqueuses et conflictuelles, les sciences humaines et sociales doivent contribuer à relativiser de telles identités, à montrer leur caractère opportuniste, artificiel et situationniste.

Dans les villes en particulier, le travail scientifique doit mettre l'accent sur les métissages, sur les hybridations permanentes qui président à la plupart des productions identitaires, que celles-ci intègrent ou non des référents spatiaux.

La recherche doit prendre en considération l'hypothèse selon laquelle les identités

fonctionnant en isolat géographique et politique n'aboutissent

qu'à l'appauvrissement et qu'à l'asservissement, qu'à l'exploitation des êtres humains, qu'à la formation de ghettos (urbains en particulier).

**les identités ouvertes
sont porteuses
d'innovation
et de progrès social**

A contrario, l'hypothèse que les identités ouvertes sont porteuses d'innovation et de progrès social, de démocratie, en un mot de durabilité sociale, mérite d'être vérifiée de près. Sans l'idéaliser à outrance, on peut relever que plusieurs travaux (cas de la Californie en particulier) en prouvent déjà la fécondité. Les questions identitaires interrogent aujourd'hui l'ensemble des chercheurs en sciences sociales, particulièrement ceux qui s'intéressent au devenir des villes et à la cidadinité, à l'aménagement des territoires et à leur développement durable. Il ressort aussi de notre propos que les contextes territoriaux des villes offrent des prises efficaces et solides qui contribuent à renforcer, à centrer et à polariser les identités individuelles et collectives.

Références bibliographiques

- Bauman Z. (2005), *Liquid life*, Cambridge, Polity Press.
- Berger P., Luckmann T. (1986), *La construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens Klincksieck.
- Dubar C. (1991), *La socialisation : construction des identités sociales et professionnelles*, Paris, Armand Colin.
- Kaufmann J.-C. (2005), *L'invention de soi : une théorie de l'identité*, Paris, Hachette.
- Lipiansky E.-M. (1992), *Identité et communication*, Paris, PUF.
- Ramos E. (2006), *L'invention des origines. Sociologie des ancrages identitaires*, Paris, Armand Colin.
- Staszak J.-F. (2004), « Les singulières identités géographiques de Gauguin », *Annales de Géographie*, n° 638-639, p. 363-384.
- Tap P. (ed.) (1986), *Identités collectives et changements sociaux*, Colloque international de septembre 1979, Toulouse, Privat.



Les territoires multiples de la métropole

Jean-Marc Offner

L'unité entre territoire et représentation politique structure notre vision du monde. La réflexion sur l'identité territoriale - d'une ville, d'une région, d'un pays - se fonde donc logiquement sur la quête de frontières. L'appartenance à un territoire implique une partition : être dedans ou dehors. Et pourtant... Ce schéma apparemment raisonnable occulte deux difficultés : l'impossibilité de définir des territoires « pertinents » ; la nécessité de penser les dynamiques spatiales contemporaines par les relations entre territoires.

La vaine recherche de territoires pertinents

Les réformes répétées de la géographie des territoires politico-administratifs s'alimentent sans cesse d'arguments renouvelés. Il est le plus souvent question d'adapter les circonscriptions politiques aux « réalités » : aux espaces de gestion des problèmes publics, aux espaces vécus par les habitants, les uns comme les autres n'ayant aucun motif particulier pour s'arrêter aux limites communales ou départementales. Qu'il s'agisse d'organiser la mobilité, de favoriser le développement économique ou de lutter contre les logements précaires, les découpages inventés aux siècles passés s'avèrent peu adaptés. Cette obsolescence des mailles institutionnelles héritées est soulignée par les défenseurs d'une prise en compte juridique du fait urbain. Malgré les renforcements de l'intercommunalité, le pouvoir d'agglomération reste en effet le parent pauvre du paysage politique.

Partons donc arpenter la métropole en tous sens pour y dénicher le « bon » découpage ! Les spécialistes parlent d'optimum dimensionnel. Mais on comprend vite que les critères sont légion. Si l'on regarde du côté des services publics, le réseau

Jean-Marc Offner - Directeur de l'Agence d'urbanisme de Bordeaux métropole a'urba



d'assainissement n'a aucun motif de s'organiser par le même agencement spatial que l'opéra, le service de transport urbain, les crèches ou la fourniture du gaz. A chacun sa taille spécifique. Les bassins de vie seraient-ils alors susceptibles de déterminer un territoire pertinent ? Ils sont également diversifiés et ce de plus en plus : espaces de la vie quotidienne souvent structurés par la carte scolaire pour les familles, zones de chalandise des équipements commerciaux à fréquentation hebdomadaire, bassins d'emplois à plus grande échelle. Le «zapping territorial», qui rend les pratiques urbaines de plus en plus changeantes, à la mesure de l'individuation des modes et des rythmes de vie, ne facilite pas la tâche de reconstitution des territoires vécus. Et les aires urbaines, fondées sur les déplacements domicile-travail, ont le mauvais goût de se modifier régulièrement, au rythme de l'allongement des trajets permis par l'accroissement des vitesses de transport. La pertinence territoriale implique donc la multiplication des gouvernements locaux, comme aux États-Unis où la gestion locale s'opère par l'intermédiaire d'une multiplicité de syndicats intercommunaux à vocation unique.

L'introuvable compromis du design institutionnel

Une trop grande diversité des découpages fonctionnels ne convient pas à l'instauration d'un pouvoir institutionnel fort, à vocation généraliste. D'où cet appel récurrent à la simplification du paysage politico-administratif, afin de rendre lisible pour le citoyen le partage des responsabilités. Il faut bien alors se rendre à l'évidence. La recherche concomitante de territoires pertinents et de maillages simplifiés - autrement dit le double respect des ambitions d'optimum dimensionnel et de cohérence spatiale - apparaît infondée.

Certains travaux sur le Grand Paris ont fourni la preuve par l'absurde de l'inanité de l'exercice, en transformant en frontière ce qui est une rocade, qui est une division administrative



préexistante, qui une discontinuité du tissu urbain. La créativité institutionnelle compliquait pour simplifier.

L'heureuse stabilité des institutions locales

Les sphères de l'existence civile apparaissent donc inaptes à produire de la légitimité institutionnelle ; parce qu'elles sont spécialisées, certes, mais aussi parce qu'elles sont par trop changeantes. Or, dans un univers social et économique de plus en plus mouvant, chacun a besoin de repères, de points fixes. Les institutions jouent ce rôle. Leur stabilité et leur pérennité sont des gages de confiance dans l'avenir. Elles permettent les anticipations.

Il n'est donc pas anormal que le principe d'agrégation qui préside à la constitution des collectivités locales soit l'être, et non le faire. C'est même par son écart à la réalité du faire (la production, la consommation) que le politique peut exister, par un travail d'abstraction et de choix identitaire. Comme le dit le sociologue Alain Bourdin, l'intérêt actuel du design institutionnel est moins d'établir des systèmes clairs avec des hiérarchies stables que de faciliter l'émergence d'une diversité de territoires. Mais, pour faire jouer ensemble cette diversité de territoires instables, il faut des éléments de stabilité.

Les collectivités territoriales sont ces points fixes. Mais elles n'apparaissent plus en mesure d'unifier les différents espaces politiques : ceux de la représentation citoyenne ; ceux de l'action, qui délivrent prestations et programmes publics ; enfin ceux de la délibération, l'«espace public» producteur de sens. Il ne s'agit pas de condamner les institutions à l'impuissance ni de mettre en œuvre des politiques publiques dans l'ignorance des compétences



institutionnelles. Il s'agit de créer des combinaisons inédites entre efficacité et légitimité, avec des espaces politiques désormais multipliés.

Une nécessaire interterritorialité

Le millefeuille institutionnel, si critiqué, a donc ses raisons d'être : l'accroissement des mobilités, l'organisation en réseau des espaces métropolitains, créent des multi-appartenances territoriales. Ainsi, les liens entre les territoires deviennent plus importants que les territoires eux-mêmes : interdépendances, flux, connexions, interfaces... C'est avec ces notions que la ville contemporaine se construit. Les régulations stratégiques ne sont donc plus celles à effectuer au sein des territoires mais entre les territoires et entre les échelles géographiques. Ce que Martin Vanier appelle l'interterritorialité. S'accorder avec ses voisins de palier, mais aussi avec ceux d'en-bas et d'en-haut. Certains lieux se prêtent particulièrement à cette régulation entre échelles : les nœuds de communication, les frontières. Le contrat, plus que la norme, est susceptible de formaliser ces ententes.

Jeux d'écart

Il reste à comprendre pourquoi tant de responsables s'ingénient à tenter d'inventer des territoires pertinents qui n'existent pas. Sans doute

parce que la
petite
fabrique des
territoires
présente
d'autres
vertus.
Elle crée
des tensions créatrices.

**la petite fabrique
des territoires présente
d'autres vertus. Elle crée
des tensions créatrices.**

Il est bon de se rappeler qu'il est plus facile de ne rien faire que d'agir. Les spécialistes des sciences politiques expliquent que l'action publique se produit à la rencontre de quatre «courants» : des problèmes, des solutions, des participants, des occasions de choix. Or, le jeu territorial - découpages, regroupements, déplacements des limites, nouvelles entités... - a la qualité rare de fournir ces quatre ingrédients. Faisant évoluer les rôles, il met régulièrement en scène de nouveaux décideurs et modifie les ressources des acteurs en place. Par les déstabilisations même qu'il engendre, il offre des opportunités de décision. Par les formatages politiques qu'il établit, il transforme les manières de poser les problèmes et accroît le stock des solutions disponibles. Ainsi l'utopie de la cohérence permet, paradoxalement, de créer les instabilités, les désynchronisations, les tensions, aptes à favoriser l'action publique locale.

Vos papiers !

Vivre, c'est passer d'un espace à un autre en essayant de ne pas trop se cogner, dit en substance Georges Pérec. Dans ces conditions, qui se trouvent être plus que jamais celles de la métropole contemporaine, «décliner son identité» revient à exprimer une trajectoire, dans le temps et dans l'espace. Et faire de sa citoyenneté le «plébiscite de tous les jours» d'héritages multiples et de projets partagés.

Ce texte s'inspire de l'article publié par l'auteur dans la Revue française de science politique, vol.56, n° 1, février 2006, p. 27-47, «Les territoires de l'action publique locale. Fausses pertinences et jeux d'écart».



Didier Lapeyronnie

Sociologie de Bordeaux

Didier Lapeyronnie

En 2007 l'école de sociologie de Bordeaux, au travers du collectif Emile Victoire, s'essayait à une «Sociologie de Bordeaux». Cet écrit présente quelques conclusions saillantes, en particulier sur les traits caractéristiques de l'agglomération bordelaise et propose sur cette toile des pistes sur la question de l'identité de l'agglomération.

Bordeaux ne possède ni unité, ni identité particulière, contrairement à d'autres grandes villes françaises.

Et d'ailleurs par l'emploi de Bordeaux, c'est en réalité à l'agglomération bordelaise qu'il est fait référence, puisque, rappelons-le, Bordeaux (intra-muros) est une ville de taille moyenne (à l'échelle de la France), qui regroupe moins d'un tiers des habitants de l'agglomération.

Trois particularités bordelaises peuvent être notées : la prépondérance des classes moyennes (employés et professions intermédiaires), occupant principalement le centre, la stabilité des ségrégations sociales et raciales, et ce malgré l'étalement urbain en cours et enfin, l'existence d'une certaine interconnaissance, limitée cependant à une petite partie des habitants.

Globalement, on assiste à une «translation vers le haut» des catégories sociales particulièrement marquée : le développement des emplois en zone périurbaine est plus fort qu'ailleurs, la proportion d'ouvriers est très faible (entre 10 et 20 %), celle des cadres et des professions intermédiaires relativement importante (respectivement 1/6^{ème} et 1/4 de la population active).

Ce texte est une retranscription de l'entretien de Didier Lapeyronnie avec le groupe de travail du C2D. Didier Lapeyronnie est sociologue, professeur à Paris Sorbonne

Ce constat posé, trois traits majeurs se dégagent :

1 - Bordeaux, ville américaine

Tandis que les catégories moyennes et populaires ont conservé leurs zones d'implantation dans la première couronne (les écarts de revenus y sont importants), le périurbain est marqué par une forte homogénéité sociale (35 % de ces habitants sont cadres). S'y rassemblent couples d'actifs, disposant d'un pavillon, de deux voitures et d'un revenu médian confortable (le plus fort des trois zones de l'agglomération), ce qui favorise l'installation dans ces zones de centres commerciaux et d'activités de loisir. On retrouve ici une logique sociologique classique : plus le revenu médian est élevé, plus l'entre-soi se renforce.

Le centre, quant à lui, est caractérisé par de très fortes inégalités : d'une part, il présente le plus de ménages modestes et aidés (proportion de RMIstes trois fois supérieure à celle du reste de l'agglomération), et d'autre part, existe un quartier «huppé» privilégiant un sérieux entre-soi.

2 - Bordeaux, ville du Sud

Deux constats sous-tendent ce propos : l'absence de culture ouvrière et la prédominance des employés de la fonction publique dont le poids politique n'est pas négligeable. Le syndicat Force Ouvrière occupe notamment, une place politique importante dans l'agglomération.

3 - Les trois zones de Bordeaux :

L'agglomération bordelaise se structure autour de trois espaces :

- Le périurbain : espace qui permet une construction nette de l'entre-soi social et ethnique, un lien social faible, une indépendance par rapport au centre.



- La banlieue : surreprésentation des couches populaires et migrants, niveau de revenus relativement élevé (comparé à d'autres ZUS) et sentiment de coupure par rapport au centre peu marqué.
- Le centre : il présente quatre caractéristiques majeures :
 - le poids de la population étudiante (circulation sur un axe victoire-campus-gare)
 - l'importance de la vie «underground» (culture rock,...)
 - le phénomène de gentrification dans le centre, plus particulièrement dans les quartiers Saint-Pierre et, plus récemment, Saint-Michel.
 - l'existence de quartiers riches, habités par une bourgeoisie «traditionnelle» dotée d'une réelle «conscience de classe» : malgré un lien social faible
 - un fort sentiment de vivre le même style de vie, de ne pas «s'être laissé aller», subsiste.

En conclusion, Bordeaux se définit moins comme une ville unitaire que comme une juxtaposition de différents modes de vie de populations peu liées les unes avec les autres. L'extraordinaire évolution du monde périurbain empêche une analyse classique d'un centre en opposition à la périphérie, et la dispersion géographique de l'agglomération, ainsi que l'importance de la mise à distance implique une perte de toute forme d'identité particulière et commune. En résumé, l'identité bordelaise peut-être perçue comme un demi-mensonge auquel même les habitants ne croient pas.

Sur cette trame avancée dans «Sociologie de Bordeaux», quelle lecture peut-être proposée de la question de l'identité de l'agglomération ?

Si l'existence d'une référence bordelaise peut être admise, l'identification de l'ensemble de la population à cette référence est loin d'être assurée, elle peut même être remise en cause.



Bordeaux regroupe un ensemble de vies urbaines qui se juxtaposent sans se mêler :

- les ouvriers n'ont jamais réellement trouvé leur place à Bordeaux, tandis que les fonctionnaires en constituent l'une des forces vives.
- les habitants du périurbain ne sont que peu attirés par le centre ville, préférant effectuer leurs activités en périphérie.
- les étudiants constituent certes une catégorie urbaine (et non sociale) importante quantitativement mais qui ne dépose qu'une empreinte limitée sur la vie urbaine.

Même si un modèle n'est pas partagé, le sentiment d'attachement des habitants à leur ville peut être mis en avant comme fondation d'une identité collective. En réalité, ce sentiment d'attachement semble peu marqué, exception faite des quartiers «huppés» du centre-ville. Les populations périurbaines sont par exemple plus attirées par l'extérieur de l'agglomération (mer, campagne et montagne) que par le centre-ville.

Globalement, les formes d'identification sont moins notables que dans d'autres villes.

Certes, certains éléments symboliques peuvent redonner aux gens le sentiment d'appartenir à un même ensemble (l'accession des Girondins au titre de champions de France par exemple), mais globalement, le thème de la «localité» ne fait plus sens. Les formes d'identification sont faibles, même en périphérie.

On peut, en revanche, noter une caractéristique bordelaise : l'identification est relativement marquée dans les quartiers populaires. En effet, les habitants des banlieues de Bordeaux se sentent moins exclus que d'autres populations de banlieues françaises. Plusieurs facteurs fournissent des pistes d'explication : les revenus y sont moins faibles, les politiques

locales en faveur des quartiers ont été plutôt ambitieuses, l'éloignement géographique n'est pas excessif et l'accès plutôt simple (grâce au tram principalement).

Toutefois, l'attractivité du centre se concentre autour des structures administratives et des hôpitaux, ainsi que du stade, des Quinconces et des quais rénovés...

Les périurbains, catégories moyennes, ne se déplacent que très rarement en centre-ville, d'autant plus qu'ils ont désormais beaucoup de services et équipements dans leurs communes (cinémas, centres commerciaux,...).

Seuls les habitants des quartiers modestes manifestent encore un certain intérêt pour les activités proposées en centre-ville.

Vers une agglomération-archipel

Dès lors, il convient de souligner l'existence d'un «refus de vivre ensemble» manifesté par les habitants et redouter une évolution sur le modèle américain : la disparition complète de la solidarité entre riches et pauvres et le futur refus des «riches périurbains» de «payer» pour les «pauvres du centre-ville et de la banlieue défavorisée».



les récits

Portraits de citoyens de l'agglomération bordelaise

*Ces portraits ont été rédigés par
Carine Arribeux - Martine Crespin
Jean-Luc Eluard - Laëtitia Solery*



Bordeaux : **Ville cosmopolite échelle nature**

Jean-Charles de Munain

Son charme est de donner à croire que chacun peut en partir quand il le veut...

L'idée de la galerie de portraits d'habitants d'«ici» est de proposer une image impressionniste. Elle présente des vies d'hommes et de femmes de tous âges qui ont évolué dans l'agglomération bordelaise.

Les personnes interviewées ont été proposées individuellement par les membres du groupe de travail et les portraits ont été réalisés par plusieurs journalistes.

Sur la base de la «matière première» qu'offre cette galerie, nous nous sommes proposés de tenter d'éclairer quelques éléments de la construction d'un sentiment d'appartenance à l'agglomération bordelaise. Ce sentiment à la base de l'appropriation, fonde du côté de l'habitant une image de l'identité de la ville qui doit interroger les gestionnaires des lieux.

Des origines

Nous avons plusieurs familles de portraits : notamment des gens d'ici et d'autres venus d'ailleurs.

Les gens d'ici sont représentés par trois portraits très différents : Denis Dupuch (originaire depuis toujours d'un village de l'agglomération), Guy Suire (identité de quartiers), Emmanuel Lajus (identité urbaine) et le cas particulier de François Garcia. Les gens qui viennent d'ailleurs sont représentés par des portraits qui évoquent plusieurs événements fondateurs à leur venue. L'immigration pour Marie-Louise Limoan (Togo), Alvaro Pimenta (Portugal) ou Emmanuel Dorronsoro (Espagne). L'exode rural comme Julien Verger (Charente).



L'exode universitaire pour Anaïs Rouyer (Charente Maritime), Michel Salagoity (Pyrénées Atlantiques), Mar Fall (Sénégal), Serge Simon (Nice), Erika Hess (Libourne) et Francis Fontes (Guadeloupe).

Les mutations des fonctionnaires français pour Richard Zeboulon (Indochine, fils de militaire), Monique Lachaux (Dordogne - Tunisie, fille d'enseignants).

L'exode footballistique pour Pierre Labat (Landes).

Opportunité professionnelle pour Frédéric Guy (Paris).

Notion d'appartenance : «se sentir Bordelais»

«Se sentir d'un endroit» se confond souvent avec la notion de «se sentir originaire» de ce lieu. Cette approche est insuffisante.

Guy Suire de parents bordelais se sent «un Bordelais pur porc» et se définit comme «une moule accrochée à son rocher».

Denis Dupuch s'identifie à l'agglomération, plus précisément habitant de Gradignan et plus exactement du village de Canteloup.

Emmanuel Lajus se sent bordelais par défaut, il préfère se sentir aquitain en incluant ses lieux de villégiatures.

Le Français François Garcia vivant à Bordeaux depuis toujours (enfant d'un ancêtre venu d'Aragon en Espagne il y a un siècle et demi) se sentait bordelais. Son environnement relevant l'origine de son nom l'a poussé à se «reiberniser».

La notion d'espace référent

Un espace référent est un espace apprivoisé dès l'enfance.

C'est à la fois une cartographie maîtrisée et une communauté relativement stable dans la durée. Avec les années, l'individu s'incarne dans un territoire et devient un membre du panthéon du lieu. L'espace référent est son microcosme.

A part durant son service militaire, Denis Dupuch a toujours vécu dans ce quartier de Gradignan. Il a développé toute sa vie son action sur ce territoire qu'il connaît parfaitement et d'où il tire sa légitimité qu'il définit comme «un village presque une famille». Son espace de régénération est l'avenir et le passé,

les moments partagés avec sa famille. Son terrain est le présent, il n'y a pas de retraite pour ce commerçant qui cherche à aider ses enfants. Son commerce qui a été fondé il y a un siècle et demi est l'œuvre familiale, qu'il a maintenue, le patrimoine fragile et toujours menacé qu'il transmet. Avec l'âge et la fatigue parfois il se laisse aller à quelques nostalgies d'un espace social passé d'une ville agricole de 4 000 habitants (aujourd'hui 25 000) qu'il a bien connue et qui a été le théâtre de sa vie.

L'âge auquel s'effectue l'établissement est important.

Marie-Louise Limoan (25 ans) n'a aucun souvenir de son Togo natal, vivant ici depuis l'âge de deux ans, elle se sent bordelaise, de fait, elle a intégré son lieu de vie principalement Lormont semble-t-il en tant qu'espace référent puisqu'elle n'envisage de revenir au Togo qu'au conditionnel et comme touriste.

C'est certainement cet enracinement désiré que n'a pas pu vivre Emmanuel Lajus croyant qu'il aurait été possible s'il avait vécu son enfance dans le centre de Bordeaux : la place Gambetta.

Or, le centre-ville de Bordeaux est d'une grande échelle pour un enfant où la mutation perpétuelle des commerces et du paysage humain crée une instabilité des relations humaines qui favorise l'anonymat.

L'espace référent au cœur du sentiment d'identité

Pour les gens venus d'ailleurs le nouveau lieu d'établissement génère sa part d'acculturation et de menaces. L'espace référent d'origine devient leur étendard, leur identité, la justification de leur différence particulièrement au début de leur établissement. Il est une richesse et une alternative qui nourrit l'individu autant que la ville.

La notion d'espace référent qui structure la vie est particulièrement claire dans les portraits d'expatriés ou d'ex-régionaux arrivés à Bordeaux après l'adolescence. Par exemple, en arrivant à Bordeaux, Michel Salagoïty rejoint une communauté basque étudiante qui lui permet de se resocialiser dans des moments de détente par le partage d'activités culturelles référentes comme

le chant basque. Alvaro Pimenta crée ici une maison du Portugal et devient conseiller de la communauté portugaise.

Nombreux sont ceux qui ont entretenu un lien vivant avec leur territoire d'origine. Ce lien les fonde, les identifie et les régénère. C'est en partant de Bordeaux que les gens d'ailleurs prennent conscience qu'ils y habitent et sont bordelais aux yeux des autres. *La dualité s'installe, «au Sénégal, je dis que je suis bordelais, à Bordeaux je dis que suis sénégalais» reconnaît Mar Fall. Ce sentiment d'appartenance est précisé dans les propos de Francis Fontes, «quand je suis à Bordeaux, je dis que je suis de Guadeloupe, mais quand je suis à Paris (soit en dehors de Bordeaux), je dis que je suis bordelais».*

Partir et revenir permet de mieux évaluer ce que l'on a et ce que l'on peut perdre.

Michel Salagoïty en partant de son Pays Basque natal a réussi une mutation exemplaire. Depuis Bordeaux, il explora le vaste monde professionnellement et le montra à ses enfants.

Ses rencontres, ses voyages lui ont permis de comprendre la richesse universelle de sa propre culture. Il a décidé de mieux la connaître et la faire partager de la manière la plus ouverte possible en prenant la présidence de la Maison des Basques de Bordeaux.

La ville s'appivoise

Puisque selon le proverbe fétiche de Serge Simon «l'homme n'a pas de racine, il a des pieds», peu à peu, une nouvelle cartographie mentale se dessine plus étendue pour les gens d'ici, bipolaire pour les gens d'ailleurs.

Il faut s'investir dans la ville «Bordeaux est une ville qui ne se donne pas ; il faut la conquérir» affirme, Richard Zeboulon, fils de légionnaire.

Cet investissement peut se faire pendant les études, dans le cadre de son activité professionnelle ou dans les lieux d'action et de sociabilité.

Les communautés de vie fonctionnent sur un partage de difficultés et une solidarité mais aussi sur le partage de référents d'ailleurs, rêvés ou d'une activité comme le Jazz ou le Rock, de mythes...

«Nous allions chercher notre Espagne rêvée au fond des bars...» nous dit François Garcia.

Dans d'autres bars comme le mythique Jimmy, on y trouvait la musique des lieux d'expressions culturels vivants, non institutionnels...

Eric Roux, Guillaume Gouardes, Philippe Serra et Bernard Tavitian ont pris possession de la ville en faisant connaître la musique amplifiée (dont le rock) et sont fiers du travail accompli et de l'existence d'une identité Rock spécifique à Bordeaux. La question parfois complexe de leurs origines se perd dans l'appropriation de la ville par le travail réalisé.

C'est un peu cela qu'exprime Francis Fontes. Arrivé à 18 ans à Bordeaux, pianiste dans un groupe de jazz amateur, il parcourt la Cub, la région, des festivals internationaux ou joue au Grand Théâtre de Bordeaux... Ce groupe d'habitants de la Cub a des origines diverses.

Ce terrain de partage est source d'identification.

Cette implication dans la vie locale se retrouve dans d'autres portraits d'expatriés comme celui d'Alvaro Pimenta ; des portraits de provinciaux comme celui de Pierre Labat, Landais qui a dédié sa vie au Girondins de Bordeaux... Serge Simon (médecin et rugbyman) ou Mar Fall qui explore la ville et interroge sa différence...

Toutes les différences ne se partagent pas, même si sa singularité est ce que chacun peut offrir de mieux.

«La ville apprivoisée» est appropriée : elle devient un espace référent

Même si, pour nombre de citadins bordelais qui en ont la possibilité financière, la maison urbaine trouve une extension dans les maisons de villégiatures, dans les provinces

de Bordeaux (liées à des activités type pêche et (ou) baignade sur le Bassin ou l'océan et ski dans les Pyrénées) où (souvent) ils retrouvent un groupe plus restreint (voir choisi) d'habitants du bordelais hors contexte.

Nombreux sont les habitants qui habitent l'agglomération de manière quasi permanente. Pour eux la ville doit donner le cadre de vie nécessaire à leur existence.

L'agglomération offre un paysage urbain varié avec ses zones de densités urbaines, ses zones plus naturelles, son fleuve, son bassin à flot, ses quartiers très différents, ses parcs, ses lacs, ses monuments, ses lieux de promenades, ses forêts, ses zones de maraîchages, la proximité immédiate de paysages naturels de qualité comme l'estuaire ou l'océan... Tous ces lieux susceptibles d'être le théâtre des humeurs de l'âme. *«J'aime le dynamisme des vies de quartier et le contraste entre ces quartiers...» nous dit Julien Verger.*

Un des états d'âme qui trahit clairement l'attachement à sa ville est la nostalgie. Cette nostalgie propre aux habitants qui se sont approprié les lieux de leur ville.

Lors des requalifications urbaines, ils les voient changer ou évoluer et ils ont le sentiment qu'on leur arrache leur ville, qu'on les dépossède. En fait, ce sont des repères que l'on supprime ou des fragments de leur espace référent. La rénovation urbaine modifie «la ville appropriée», «la ville mentale» pouvant faire naître un sentiment d'exclusion.

C'est ce qu'exprime Richard Zeboulon en parlant des travaux récents qui ont été unanimement plébiscités : «Je l'aime (La ville de Bordeaux) de moins en moins depuis quelques années ... Il y a eu des ruptures assez radicales dans les changements. Bordeaux n'est plus la ville respectueuse et élégante qu'elle était...»

D'autres, même s'ils récusent agir par nostalgie, s'efforcent de garder une mémoire de cette ville appropriée, qui est une partie d'eux-mêmes et qui disparaît.

Guy Suire devient alors lexicographe amateur, il recueille les derniers signes identitaires locaux et en fait des pièces comme «Les chroniques bordelaises» écrites en grande partie en «bordeluche».

La ville appropriée cosmopolite et multiculturelle

Lorsque les gens d'ailleurs s'approprient la ville, ils commencent à se sentir une double appartenance car mentalement les distances physiques et culturelles se réduisent. *«Je crois aux identités multiples, personne n'est fait d'un seul bloc et je revendique mes ambiguïtés, mes contradictions. Je peux observer des rituels très africains, comme les incantations que je fais automatiquement quand je quitte mon domicile, qui me viennent de mon oncle et de mon grand-père, et me passionner pour un mouvement artistique ou culturel avant-gardiste» affirme Mar Fall.*

Le señor Alvaro Pimenta (portugais d'origine) se sent «autant girondin qu'européen...» car lorsque l'intégration est réussie, les gens d'ailleurs deviennent pluriculturels.

Mais l'homme multiculturel gagne aussi de cette mutation le sentiment d'être une plante cultivée hors sol ou un nomade des temps modernes.

«...chaque année, il s'octroie une parenthèse de repos, dans sa maison, en pleine campagne, au Portugal et prend un réel plaisir à retrouver ses «vieux potes» d'autrefois. Mais, rapidement, au bout d'une ou deux semaines, Léognan lui manque et il n'a plus qu'une envie : retrouver, le plus rapidement possible, l'endroit où, depuis des décennies, il construit l'avenir de ses petits-enfants».
A. Pimenta.

Emanuel Dorronsoro espère pour ses enfants qu'ils partiront. «Je trouve, énonce-t-il, que pour s'épanouir, on a besoin d'aller à la rencontre des autres. Je ne suis pas attaché aux choses. On a beau lire et étudier, rien ne remplace l'Autre». Pour lui l'Autre se trouve ailleurs.

La ville appropriée partagée est un creuset dont les fruits s'exportent

La ville appropriée partagée est un espace référent aux racines profondes et cosmopolites à la fois. Ses singularités sont filtrées et nourries par chacun selon sa différence de culture et de nature.

Ce travail d'importation, filtrage et d'exportation se retrouve dans l'action théâtrale de cet enfant du pays : Guy Suire.

C'est grâce aux terrains (valeurs, lieux et activités) de partage que des synergies peuvent se créer et que les habitants deviennent acteurs pour leur ville. La ville devient le lieu où l'alchimie doit se réaliser. Les singularités doivent pouvoir s'y construire, s'y exprimer, les différences s'y rencontrer et le mystère du syncrétisme culturel doit pouvoir s'y réaliser dans sa diversité. Ainsi, la ville devient un creuset d'activité et de production singulière et plurielle, enracinée et cosmopolite. Chaque Bordelais (quelle que soit son origine) devient, de fait, un porte-drapeau portant les couleurs de Bordeaux quand il s'en éloigne. Son aura tout comme sa production portent le cachet «made in Bordeaux». C'est une image majeure que l'agglomération de Bordeaux donne d'elle-même à l'extérieur.

C'est ce que fait F. Fontes avec ses amis musiciens aux origines diverses en se revendiquant un «groupe bordelais». Pour Eric Roux, «Bordeaux est depuis très longtemps une ville qui compte dans la musique...» citant les Standards, Strychnine et les Noir Désir. C'est l'ambition sans cesse renouvelée de Pierre Labat et Serge Simon, pour les équipes de football et de rugby bordelaises...

La Cub, une synergie à construire

Pour matérialiser une image à venir plus précise de la Cub, quelques idées y sont exprimées.

Il serait nécessaire d'avoir plus de cohérence dans le fonctionnement du territoire, de veiller à maintenir et développer la vitalité de la ville pour devenir une ville européenne sans perdre l'âme diversifiée des quartiers et d'éviter de tomber dans la facilité, de créer une «ville spectacle» adressée aux seuls touristes ; elle se créerait au détriment de la «ville appropriée».

Le prix des équipements varie d'une commune à l'autre (F. Fontes), aller à un spectacle à Blanquefort ou à Saint-Médard-en-Jalles est impossible car les trams ne suivent pas les animations (Anaïs Rouyer). Pour Julien Verger, il faut créer un officiel des spectacles de l'agglo.

Pour Emmanuel Lajus «C'est pour contribuer à développer une représentation de l'espace d'agglo que nous avons adopté un traitement unitaire notamment dans le mobilier urbain...». La vitalité est au coeur du plaisir de faire et de celui de se développer.

«Il y a ici des lieux, des disquaires, des labels, des émissions de radio...Aujourd'hui, quand tu es un groupe (de Rock) à Bordeaux, tu sais que tu vas trouver assez facilement».

G. Gouardes. Pour Anaïs Rouyer : «Ce n'est pas parce qu'on est patrimoine mondial de l'Unesco et qu'on a beaucoup de touristes qu'il faut dénaturer les quartiers pour en faire des espaces trop lisses. J'ai peur, pour résumer, que Saint-Michel devienne Saint-Pierre. Et ce serait dommage parce que je n'aurais plus les moyens d'y habiter !». Nous l'avons vu, Julien Verger milite pour une diversité de lieux avec des identités différentes.


Laura Innocenti et Erika Hess, multiculturelles toutes deux, voient la Cub de demain comme une métropole européenne qui, sans cesse, doit construire une synergie donnant du sens et de la solidarité à la diversité. Elles expriment avec saveur la dimension artisanale et complexe du mystère qui permet d'y parvenir en parlant de «bricolage multiculturel».

Bordeaux : l'image d'une ville port

Dans ces portraits apparaît une image positive de Bordeaux : une ville belle, douce, réservée, même si aucune image forte n'est vraiment exprimée, sa diversité de lieux lui permet de garder des composantes nécessaires à l'attachement, des lieux matrices «d'espaces référents» peut-être plus dans les quartiers que dans le centre, des espaces de partages d'activités (sports, musiques,...), des espaces de paroles (bars, maisons associatives,...), sûrement aussi les espaces naturels environnants et de villégiature... On n'y parle pas d'exclusion, autre que par le travail. Les activités extraprofessionnelles y permettent une certaine mixité sociale propre aux villages. Elle offre les services d'une capitale régionale et accueille ces diversités. Ici, pas d'étendard, pas de concentration excessive, la ville s'étale, préserve une distance, une intimité entre les gens. Cette caractéristique permet une douceur de vivre dans la différence.

Ainsi, Bordeaux accueille les microcosmes portés par ses habitants. Si nombreux sont les Bordelais qui ont «des compagnes de vie» ailleurs selon l'expression de F. Garcia (parlant de l'Espagne), Bordeaux est leur cadre de vie et d'action, leur «paysage quotidien» ou leur «port d'attache». Le Bordelais est une région accueillante et il suffit d'avoir à y rester pour se rendre compte qu'on se l'approprie, peu à peu, facilement. Cette ville appropriée veut garder sa part de désordre nécessaire à la vie, elle veut conserver sa simplicité, sa diversité et sa vitalité et se protéger de la ville de lumière propre destinée aux seuls touristes.

Ces singularités sont immémoriales. Historiquement, Bordeaux (capitale de région) n'a pas l'aura d'une capitale culturelle avec son agora centrale, elle est multi centres, les plages sont très proches, son environnement culturel est hétérogène, à la limite de la langue d'Oc et d'Oïl, l'énigme de son Pays Basque. Géographiquement, elle est proche de l'Espagne.



De son histoire, elle a gardé des liens avec les pays francophones d'Afrique et les départements des petites Antilles. Bordeaux trouve sa raison d'être dans l'échelle de son paysage, un lieu de franchissement historique, de frontières naturelles, une ville port (fluviale en amont de l'immense bassin versant et maritime en aval vers le mythique Océan Atlantique). Dès l'origine, c'est un «lieu d'attente d'ailleurs» où les personnes en transit venant de tous horizons culturels font étape, où il y a «ceux qui partent» et «ceux qui restent» en attendant le retour...

Comment s'étonner que cette ville cosmopolite et atlantique exprime une nostalgie d'ailleurs, les grandes liesses collectives y sont rares, ici, il y a quelque chose d'un «festival off» et si c'était cela sa force pour l'avenir.

Les Bordelais viennent de trouver une agora à leur image : le port historique de Bordeaux requalifié. Ce lieu de départ est devenu un lieu de rassemblement à la bordelaise : immense, ouvert, naturel, cosmopolite. Le port traverse la ville dont le charme est de donner à croire que chacun peut en partir quand il le veut...

Résonances intimes et désir d'ancrage

Monique Lachaux

Je suis née à Périgueux en 1951.

Quand j'étais adolescente, mes parents, enseignants, sont partis travailler en Tunisie et j'ai terminé ma scolarité secondaire et passé mon bac au Lycée français de Tunis.

Au retour de Tunisie, mes parents ont été nommés à Saint-Médard-en-Jalles et j'ai fait l'Ecole d'Infirmières de la Croix-Rouge, Allées de Chartres à Bordeaux.

J'ai commencé ensuite à travailler à l'hôpital Saint-André, bâtiment splendide, à l'architecture presque identique à celle du Lycée Carnot de Tunis.

Ma vie professionnelle a démarré la nuit – cardio /réa, et, j'explorais le coeur de la ville dans la journée, les rythmes du quartier espagnol, du marché aux fleurs au petit matin, le Tupac Amaru et ses groupes latinos, Jimmy, escale au Pey-Berland chez «Maman» : les jeux d'échecs, les machines à écrire où on tapait thèses et mémoires...la sciure par terre...pas de musique, pas de flipper, juste un gros poêle à bois...

Quand j'avais un coup de blues, j'allais chercher des épices d'Afrique du Nord (dont je ne connaissais le nom qu'en arabe...!!!) en bas du Cours Victor Hugo.

Bordeaux et encore les épices...

et la librairie Mollat...

J'explorais le corps de cette ville, ses artères, sa respiration et ses battements.

Je suis partie : Paris, Ile de France, Bourgogne. Trop grand, trop petit...

Je revenais ici : les commerces, les lieux avaient changé, je recherchais les permanences : le chocolat du Pey-Berland, petit tour chez Mollat et puis s'en va...l'accent, la lumière, le climat, la température du soir, les parfums de la nature.

Comme on revient en famille autour d'un feu de cheminée.
Et, je repartais visiter le monde.

Un jour, j'ai compris que Bordeaux avait la bonne taille pour moi, ni trop grande, ni trop petite...que j'avais besoin de sentir l'océan tout près, que j'aimais le parfum de la forêt de pins, Lacanau, Maubuisson...les genêts, le soleil sur la résine...

La lumière à travers la brume du petit matin, l'odeur de l'iode et ce littoral si bien préservé...

Il m'est arrivé de vivre dans un lieu trop touristique et c'est pour moi plus difficile.

A Bordeaux, l'équilibre est satisfaisant, les visiteurs sont peu visibles, peu intrusifs et le territoire est vaste, on n'est pas dépossédé du lieu, même si c'est un espace public.

Je me sens en harmonie avec cette ville et j'ai eu besoin d'y inscrire mes traces et d'en soigner les gens.

Je connais leurs langues, leurs lieux, leurs modes de vie, leurs musiques, leurs drôles de mélanges aquitano-autres choses, comme les miens...

Dans les années 80, je soignais des personnes âgées qui avaient fait 200 km vers la grande ville pour travailler, et en ressortant dans la lumière de la rue, après mes soins, je croisais d'autres adoptés qui venaient sans doute de 10 ou 100 fois plus loin et pour les mêmes raisons.

Migrations diverses, nous sommes tous un peu nomades, restent à trouver nos rythmes, nos respirations, nos solitudes possibles, nos adéquations internes avec une ville, puis nos réseaux affectifs, culturels, professionnels.

Aujourd'hui, je vis à Eysines, je continue à soigner - à domicile : un enfant malien, la grand-mère d'une vieille famille bordelaise, une rapatriée d'Algérie, un monsieur d'origine espagnole réfugié de 36, un adolescent de couple franco-marocain, une dame qui habitait le Pays Basque et qui est venue ici pour se rapprocher de ses enfants...

Je suis plus ancrée, plus âgée aussi et mes lieux sont plus précis, je vais chercher le pain ici, les légumes là, les macarons au café au Bouscat et les brioches aux agrumes à Bruges...

Je vais au cinéma à Eysines (tout confort : pas de problème de parking, pas de pub...) ou à l'Utopia à Bordeaux.

Je vais voir de la danse ou écouter de la musique à Mérignac ou au Haillan, du théâtre à Eysines, à Saint-Médard-en-Jalles ou à Gradignan.

Je vais voir des expos à Eysines et à Bordeaux.

Les petites balades en ville, qui découragent la voiture, je les fais maintenant en bus...

Et toujours la Librairie Mollat...

Les échappées respiratoires...

Journées à Maubuisson, dans le Médoc, avec ce bel estuaire de la Gironde qui ressemble au Mékong.

Week-ends au Pays Basque, Dordogne, Ile d'Oléron.

Chemins rayonnants de ma vie bordelaise.



«Je ne suis pas attaché aux choses»

Emmanuel Dorronsoro

Né à Tulle en Corrèze en 1951, Emmanuel Dorronsoro a grandi à Saint-Loubès, avant de travailler à Bordeaux, de faire construire sa maison à Castres-sur-Gironde, puis d'habiter Cadaujac, Caudéran, et Eysines, où il vit à présent... Ponctué de parenthèses professionnelles à Paris, Versailles

ou Poitiers, l'implantation dans la région bordelaise de ce fils de Républicains espagnols tient moins à un attachement aux lieux qu'à l'importance qu'il accorde aux liens sociaux et amicaux. «On s'aperçoit qu'on est attaché à sa région quand on la quitte, analyse le retraité. Je suis attaché à l'océan et au Pays Basque. J'ai besoin de cette proximité. Je suis attaché à Bordeaux parce que


On s'aperçoit qu'on est attaché à sa région quand on la quitte.

j'y ai mes amis, mon petit réseau de connaissances. Bordeaux m'évoque ma vie d'homme, ce qui m'a aidé à me construire, là où je me suis épanoui, et quand même ce n'est pas rien... Mais c'est quand même une ville relativement fermée, une ville qui s'était endormie. On a des transports en commun naissants avec un tram très beau mais insuffisant... et on veut changer le stade Lescure ! Je trouve la ville très belle. Je ne la connais pas assez et j'en culpabilise un peu. J'aime vivre là où je suis...» Quand on le fait parler de lui, Emmanuel Dorronsoro remonte bien avant sa naissance. L'Espagne des années 30 et peut être même, avant ça, celle «absolutiste et intolérante» de 1492 participent à expliquer comment il est venu au monde en France il y a 59 ans. Sur le plan le plus personnel, l'image fondatrice est sûrement celle de ses parents passant les Pyrénées le 16 février 1939 en marchant dans la neige



et portant les deux aînés (âgés d'un et deux ans) d'une fratrie qui, plus tard, compterait neuf enfants. Son histoire familiale, à la fois exceptionnelle au sens littéral du terme et commune à de très nombreux réfugiés espagnols, est partie intégrante de son identité. Les valeurs républicaines espagnoles et son affection pour la France sont d'évidence les deux socles sur lesquels il s'est construit. «J'ai commencé à être scolarisé en CP, raconte-t-il. J'ai passé toute mon enfance à Saint-Loubès jusqu'à 20 ans. A la maison, il y avait trois langues. Mes parents nous parlaient toujours espagnol, mais parlaient basque entre eux. Nous répondions toujours en français. Je n'ai pas souffert de racisme mais de cette petite discrimination qui consistait à ne pas m'appeler Emmanuel ou Manu, mais «le petit Espagnol» même si c'était affectueux. J'avais une carte de séjour et une carte de travail. J'allais pointer régulièrement. A la majorité, j'ai opté pour la nationalité française devant le juge de paix. (...) La République espagnole s'est inspirée de la Révolution française et de l'esprit des Lumières. Les Républicains espagnols sont chargés de toutes ces valeurs. Elles m'ont rendu plus français. Ces valeurs, le respect de l'autre et toutes mes lectures m'ont conforté dans cette idée, m'ont construit dans le sens de la tolérance».

Fier d'avoir traversé sa vie – et sa carrière dans la police – sans jamais faire de concessions qui soient contraires à ses idées, Emmanuel Dorronsoro se définit comme internationaliste. «Je pense global et j'agis local, explique-t-il. On peut être un citoyen de la planète et très intéressé aux choses de sa commune ou de son quartier.» Retraité actif, selon la formule consacrée, il préside l'Association Ay Carmela qui défend la mémoire et les valeurs républicaines espagnoles, siège au conseil d'administration des médaillés de la Jeunesse et des Sports qui débusque et récompense les bénévoles souvent anonymes qui se consacrent aux autres, est conseiller technique pour la section gymnastique et musculation du Club Athlétique Municipal de Bordeaux, fait partie de l'association



des amis du Monde Diplomatique et pratique le cyclotourisme au Cyclo-Club de Saint Loubès. Passionné d'histoire espagnole, il continue de l'explorer. « Cette culture espagnole m'a suivi toute ma vie, dit-il. C'est mon latin. Le fait est que je « viens de là-bas. »

Désormais titulaire de la double nationalité franco-espagnole, Emmanuel Dorronsoro a le sentiment d'avoir un peu récupéré ce qu'on lui avait volé. « Le fait de naître quelque part n'a pas une grande importance, résume-t-il. Je suis forcément une graine d'Espagne. Même si je suis français, de cœur et de culture. » Il n'envisage pas, du reste, de quitter une Gironde qu'il a un peu faite sienne. Il ne partira pas trop loin d'un lac de Port-Bielh dans le massif de Néouvielle qu'il dit aimer par dessus tout et où ses trois enfants âgés de 20 à 33 ans savent qu'ils iront disperser ses cendres.

Le dernier finit pour le moment ses études à Bordeaux.

Emmanuel Dorronsoro espère pour eux qu'ils partiront.

« Je trouve, énonce-t-il, que pour s'épanouir, on a besoin d'aller à la rencontre des autres. Je ne suis pas attaché aux choses.

On a beau lire et étudier, rien ne remplace l'Autre ».

La dynastie de l'épicerie

Denis Dupuch

C'est un reste de vie de quartier là où le Gradignan agricole a laissé place à un habitat pavillonnaire. A l'angle de la route de Léognan et de la rue de Canteloup, on trouve encore un boucher, un boulanger, un magasin de semences et... une épicerie. Pas n'importe quelle épicerie. L'épicerie Dupuch était déjà là lorsque Denis Dupuch est né, en 1930 : «Marie Gay, mon arrière grand-mère, possédait une épicerie en 1856» à quelques dizaines de mètres de là, à l'emplacement de la maison dont elle avait hérité de ses parents. «C'est mon grand-père qui l'a installée là où elle est, en 1905. Mes parents l'ont reprise en 1924 et je leur ai succédé en 1960». Et après lui, ses enfants ont pris la tête d'une entreprise de belle taille où l'épicerie est le canal historique, l'ancrage qui fait référence. Et dont la petite-fille, Laurie, est la comptable depuis 2003. En attendant, qu'éventuellement, un jour, un des cinq arrière-petits-enfants déjà nés intègre la lignée professionnelle. «Je suis heureux que ça continue. On a fait des sacrifices pour ça». Mais, à près de 80 ans, Denis Dupuch n'a pas jeté l'éponge. C'est lui qui continue de faire tourner la petite jardinerie qu'il a ajoutée à l'éventail des activités au début des années 90. Six jours sur sept. Un progrès par rapport à ses parents qui tenaient boutique sans jour de repos, de 8 heures à 21 heures. «On part parfois en vacances quinze jours, ou même trois semaines. Mais il vaut mieux ne pas prendre sa retraite que de tomber malade». Lorsqu'il a pris sa retraite officielle, en 1995, il a respecté cet adage en devenant conseiller municipal, chargé de la commission sport. Mais là aussi, pas question de faire les choses à moitié : pendant les six ans de son mandat, il s'est fait un point d'honneur à suivre toutes les assemblées générales

de la centaine d'associations de la commune. Une ville qu'il a vu grandir pour passer de 4 000 habitants après la guerre à près de 25 000 aujourd'hui. Et qu'il n'a quittée que pour faire son service militaire en 1951, dans l'aviation, à Nanterre puis Saint Cyr l'École avant que d'être muté à Mérignac. Car c'est là que l'on a besoin de mécaniciens en aéronautique et, au sortir de la guerre, c'est vers ce métier que Denis Dupuch s'est orienté. «J'ai été tenté un moment. Quand j'étais à l'armée, l'école supérieure d'aéronautique de Toulouse cherchait des pilotes pour les avions à réaction». Avec une formation finale aux Etats-Unis pour apprendre à maîtriser les premiers supersoniques. Certains de ses camarades y sont partis et sont devenus pilotes de chasse. Certains y ont laissé la vie. Denis Dupuch rentre à Gradignan pour aider à l'épicerie familiale : «J'ai été tenté mais mes parents n'avaient que moi...». Déjà, pendant sa scolarité, il ajoutait un coup de main au commerce familial à ses journées de classe et ses huit kilomètres «en sabots» pour aller et revenir de l'école. En 1958, il se marie et, tout logiquement, son épouse intègre l'épicerie. Aujourd'hui encore, elle est à la caisse, tutoyant les clients qu'elle connaît depuis des lustres, ce qui n'est pas sans étonner le client de passage qui a parfois l'impression, le dimanche, de se retrouver dans une réunion amicale plutôt que dans un commerce. Et la même année, son sens des affaires fait ses premières preuves : il lance une activité de céréales en gros. Gradignan est encore agricole et les petites exploitations s'approvisionnent chez lui. Elles disparaîtront devant la poussée urbaines et les contraintes sanitaires mais lui saura mener sa barque et trouver d'autres débouchés. Le sens des affaires, certes, mais «mes concurrents n'étaient pas mes adversaires. On ne faisait pas des affaires pour tout casser. Ma vie professionnelle est basée sur le travail et l'amitié». L'esprit d'une l'époque. Et celui d'un exemple fameux qu'il cite encore aujourd'hui : le docteur Lestage, qui l'a fait naître et que ses parents n'ont jamais payé,



si ce n'est en colis d'huile d'olive : «Il faisait payer ceux qui avaient les moyens et les autres, il les soignait gratuitement. Sa voiture était toujours ouverte et quand il la reprenait, il y trouvait toujours des poulets, des fruits, des légumes». Gradignan était un village, presque une famille. La sienne est restée fidèle : sur ses quatre enfants, trois ont intégré l'entreprise Dupuch. Et à l'angle de la route de Léognan et de la rue de Canteloup, il reste une vie de quartier. Celui de Marie Gay et de 154 ans d'épicerie.

Notre société à la loupe

Mar Fall

Sa haute silhouette est familière à tous ceux qui fréquentent le quartier Saint-Michel. C'est là que Mar Fall, enseignant et chercheur en sociologie, aime boire un verre, retrouver ses amis de toujours. Au programme, il n'est jamais interdit d'interdire ni de refaire le monde...

Curieux parcours que celui qui a mené cet élégant sénégalais, né à Dakar au sein d'une famille modeste «mais pas pauvre», aîné d'une fratrie de huit enfants, à son échoppe de la rive droite. Il a posé ses valises et installé sa famille à La Bastide où il prend plaisir à cultiver son jardin, faire pousser ses légumes et peindre.

Le bac en poche, Mar s'inscrit à la Faculté de Droit de Dakar, mais en est viré au bout de trois mois, pour faits de grève. Direction Paris, à 19 ans, puis Bordeaux, où il intègre les bancs des sections Sciences Economiques et Sociologie. Des études qui le mènent à un doctorat en sociologie et qu'il poursuit tout en accumulant les petits boulots, comme beaucoup d'étudiants. Plongeur dans les restos, contrôleur au Concorde, un cinéma de centre ville aujourd'hui disparu, et l'été, avec d'autres Sénégalais de Bordeaux, à Montalivet «pas chez les naturistes, mais dans les résidences Tourisme et Travail». Là aussi, son militantisme et son engagement à l'extrême gauche ne lui réussissent pas : viré ! Désormais engagé dans le mouvement associatif (SOS Racisme, Boulevard des Potes, l'Union des Travailleurs Sénégalais), il refuse d'être encarté à un parti politique.

Marié à une Bordelaise, père de deux filles de 24 et 9 ans, il enseigne à Bordeaux II, place de la Victoire.

Un lieu qu'il rallie soit à vélo, soit en tram, selon la météo.

Et presque quotidiennement, il prend la direction de la place

Saint-Michel et ses alentours : un resto espagnol cours de l'Yser en guise de cantine du midi, des terrasses de bistros où il connaît pratiquement tout le monde et des souvenirs de lieux qui ont bercé sa vie d'étudiant : le New-York, Les Arts, Le Gaulois, Le Pey-Berland et sa célèbre «maman» dont le chocolat chaud faisait fondre les trotskistes les plus radicaux !

Lorsqu'il regagne la rive droite, c'est soit pour se

Le new-york, les arts, le gaulois, le pey-berland et sa célèbre «maman».

consacrer à sa famille, soit pour peindre, soit pour faire du sport. Il n'est pas rare de le croiser, en fin de journée, faisant son jogging autour du nouveau Jardin Botanique ! Sans oublier un potager qui fait sa fierté : «j'ai les plus belles tomates de Bordeaux». Plus tard, au cœur de la nuit, on le rencontre volontiers au Wato-Sita, à deux pas de la Comédie, un bar où il se sent comme chez lui, depuis longtemps...

Il revient régulièrement au Sénégal, seul ou avec sa famille : «quand j'y suis, je me sens bordelais, quand je suis à Bordeaux, je me sens sénégalais. Je crois aux identités multiples, personne n'est fait d'un seul bloc, et je revendique mes ambiguïtés, mes contradictions. Je peux observer des rituels très africains, comme les incantations que je fais automatiquement quand je quitte mon domicile, qui me viennent de mon oncle et de mon grand-père, et me passionner pour un mouvement artistique ou culturel avant-gardiste». Ni fêtard, ni mondain, Mar se moque des lieux à la mode. Il aime organiser des dîners mensuels chez lui, où il rassemble une petite dizaine d'hôtes, pas forcément des amis, autour d'un thème pré-établi. Par exemple : la place des noirs ou encore la culture à Bordeaux. Acteurs de ces problématiques ou simples citoyens confrontent leurs points de vue lors de soirées qui peuvent



devenir assez «chaudes» pour cause d'avis divergents. Il aime Bordeaux, juge positives des actions comme la mise en service des lignes de tram ou la valorisation du patrimoine architectural de la ville. En revanche, il déplore le maillage en quartiers hermétiques les uns aux autres, imperméables aux influences novatrices et met en cause une notion de centralité qui lui semble contestable. Pour un Sénégalais qui joue à la pelote basque, dont le plat-vedette est le couscous et qui vante les vertus de la tolérance et de l'égalité dans le moindre de ses actes quotidiens, c'est bien le moins !

Ses projets ? Deux expos de ses peintures dans des galeries bordelaises et, au cours du second semestre, la publication d'un ouvrage aux éditions L'Harmattan, fruit de deux années de recherche et de rédaction. Le thème ? Histoire et mémoire des Africains de Bordeaux. Pas vraiment une surprise...



D'île en ville


Francis Fontes

Des paysages enchanteurs de son île natale, Marie-Galante, à l'agglomération bordelaise, l'itinéraire de Francis Fontes raconte un parcours presque classique. Celui d'un étudiant qui a choisi de vivre et travailler là où il a fréquenté les amphis de la Faculté de Médecine. Quelques décennies plus tard, l'ambiguïté de son sentiment d'appartenance demeure.

A la cinquantaine, l'âge des bilans et des questionnements, le docteur Francis Fontes hésite toujours : antillais ou bordelais ? Terriblement attaché à son petit bout de terre caraïbe, Marie-Galante, porteur de valeurs, de culture, d'une langue créoles qu'il défend avec passion, il n'oublie pas ce qu'il doit à la métropole. Il faut dire que pendant longtemps, les relations entre les Antilles et l'académie de Bordeaux étaient étroites et ceux qui désiraient poursuivre des études supérieures atterrissaient tout naturellement dans les universités bordelaises. La ville ? Il la connaît un peu pour y avoir effectué deux séjours prolongés durant son enfance. Aussi, une fois le bac en poche, après avoir hésité entre les grandes écoles ou la médecine, il opte pour la seconde option.

Certains de ses frères et sœurs sont déjà étudiants à Bordeaux, il les rejoint et va faire un parcours sans faute. Très studieux, Francis Fontes ne s'écarte de ses photocopiés que pour la musique, l'autre grande affaire de sa vie. Excellent pianiste, comme son frère aîné, Eric, bien connu du milieu musical local, il consacre tout son temps libre à travailler son piano. En parallèle, il se spécialise en radiologie, rencontre Véronique, aujourd'hui dermatologue à Eysines, et sa vie d'adulte démarre vraiment...

D'un côté, le travail, l'exercice libéral et ses plannings



surchargés. De l'autre, sa famille, ses trois grands fils et la musique. Une passion qui n'a rien d'un simple loisir : «c'est une de mes raisons de vivre, elle m'est aussi indispensable que l'air que je respire». Il crée, avec quelques copains, il y a une vingtaine d'années, un groupe, l'«Affinity Quartet», dont le répertoire va du jazz vocal, instrumental à la chanson française. Radiologue le jour, pianiste le soir, dans le cadre de soirées privées ou de festivals cotés, comme ceux de Marciac, Saint-Sébastien ou Vienne.

S'il reconnaît n'avoir jamais eu «la fibre associative», n'avoir jamais fréquenté les lieux spécifiquement animés par ou pour les Antillais, il regrette que les liens «naturels» entre les académies de Pointe-à-Pitre et Bordeaux se soient distendus. A la fin des années 90, avec une amie antillaise, ils ont eu le projet de monter une structure destinée à favoriser l'accueil des jeunes guadeloupéens venus pour leurs études. Cela ne s'est pas fait : «ce besoin n'avait peut-être pas une légitimité suffisante».

Lors de ses séjours réguliers à Marie-Galante, où il a encore sa famille, il replonge avec délice dans la culture et la langue créoles. Sa femme y a acquis une maîtrise parfaite des fondamentaux de la cuisine antillaise et ses enfants s'y sont fait les plus beaux souvenirs du monde... «Et pourtant, eux, ils sont totalement bordelais. Contrairement à moi qui, même si j'ai vécu bien plus longtemps à Bordeaux qu'aux Antilles, conserve un attachement de tous les instants à la Caraïbe». Résidant dans le quartier de Mondésir depuis 1983, il en apprécie la qualité de vie : il se déplace actuellement sans voiture, utilise les transports en commun et s'en accomode fort bien. Son épouse et lui ont choisi cet endroit car à la fois très proche de Bordeaux, mais pas dans l'hyper-centre, dont ils redoutaient les nuisances. Ce qu'il regrette ? Que l'esprit d'agglomération ne soit pas assez sensible d'une commune

de la Cub à l'autre. Par exemple, la différence de tarifs entre les piscines que ses fils fréquentent. Une vie de quartier ? Pas le temps ! La musique et sa famille lui prennent tout son temps libre. Dans l'exercice de son métier, il rencontre toutes sortes de patients, issus de milieux très différents et il apprécie vivement ce métissage permanent.

Quant aux rencontres générées par les concerts et les festivals où il se produit avec son groupe, elles lui ouvrent de formidables fenêtres sur le monde. Un grand vent de liberté, thème qu'il retrouve dans sa chère littérature antillaise comme dans les partitions des grands compositeurs de jazz.

Alors, ti-punch ou grand cru du bordelais ? Entre les deux, son cœur n'a pas fini de balancer...

L'aficion selon François Garcia

François Garcia

Il y a Docteur Garcia et mystère François. Un homme dont l'existence se joue entre plusieurs univers, plusieurs passions. L'écriture, la médecine et les taureaux. Sans ordre de préférence, mais selon des affinités électives bien enracinées.


Issu d'une famille venue de l'Aragon au milieu du 19^{ème} siècle, le jeune François Garcia grandit dans deux mondes qui se côtoient sans se voir : au-delà de la place de la Victoire, le petit peuple espagnol des Capucins, où règne le commerce paternel et, du côté de Saint-Seurin, une famille maternelle plus mauricienne. Enfance heureuse dans une famille cultivée, où le fait de chanter Garcia Lorca n'empêche pas la lecture quotidienne du Monde. Au rythme de la vie du magasin d'alimentation, seuls comptent pour ses parents «le travail et l'honorabilité». Des valeurs auxquelles on ne doit déroger sous aucun prétexte. L'adolescent qui découvre avec bonheur les Beatles et les Stones au Lycée Montaigne, y fait également l'apprentissage d'une société qui le traite «d'Espagnol». Pour lui, qui se sent tellement bordelais, tellement français, une raison de se «réibériser» selon son expression. Le père et l'oncle de François Garcia fréquentent les arènes du Bouscat et ne se doutent pas que son destin va prendre un virage radical.

Le père et l'oncle de François Garcia fréquentent les arènes du bouscat.

Seul, face au sable ocre des arènes et au plus près du souffle des taureaux il décide de jouer sa vie en toréant. Une première passion qui ne le quittera plus.

Il n'y a plus de vérité qu'au-delà des Pyrénées et, ainsi

qu'il l'évoque avec talent dans son dernier ouvrage «Bleu ciel et or, cravate noire», il se lance fiévreusement dans la grande aventure de la taumachie. Une maîtresse exigeante, qui lui laisse quand même le temps de faire ses études de médecine à Bordeaux, son internat à La Rochelle, de pratiquer à Madrid... mais à 27 ans, Bordeaux lui manque et il revient là où tout a commencé pour lui : dans le joyeux fatras du quartier des Capucins, ces halles de Bordeaux aux figures pittoresques, berceau de la communauté espagnole dont il va devenir le «bon docteur». Vingt ans d'une vraie médecine de famille, au milieu de patients qu'il connaît depuis toujours et pour lesquels il se dépense sans compter. Peu à peu, cependant, l'atmosphère change, imperceptiblement, et les anciens ne sont plus là pour faire écho aux souvenirs d'enfance de François. Il ne reconnaît plus ce petit monde si bien décrit dans son premier roman, publié en 2005, largement autobiographique, «Jours de marché», témoignage précieux d'une communauté espagnole aujourd'hui dispersée. Changement de cap, à la fois géographique et professionnel : une spécialisation en homéopathie, qu'il enseignera par la suite et une installation au cœur de la ville. Face aux vitrines de Mollat et à ses milliers de livres qui l'accompagnent au quotidien depuis son enfance, le médecin pose sa plaque de cuivre et... continue à écrire. Après le succès de «Jours de marché» (25 000 exemplaires et une réédition en collection de poche), le médecin bordelais revient sur ses apprentissages amoureux, étudiants, taumachiques. Cela donne un second roman truculent et doux-amer rédigé discrètement, à l'ombre de ses chers bistrots. Car la géographie personnelle de François Garcia, qui a toujours vécu dans le centre de Bordeaux, d'abord dans le quartier des Chartrons, et depuis une dizaine d'années vers le Jardin Public, «plus pratique pour les études de nos trois enfants» est toute imprégnée de la ville, de ses odeurs, de ses lumières, de ses bruits. «J'ai connu




une vraie vie de village dans un maison qui venait de ma belle-famille, proche de Bacalan, l'un des derniers endroits de Bordeaux où régnait encore une culture ouvrière. Rien à voir avec mon quartier actuel, que je considère comme résidentiel essentiellement.». Difficile d'oublier les bistrot de la place de la Victoire, quand il accompagnait les livreurs de l'épicerie familiale, les bars où se retrouvaient les étudiants landais, charentais ou basques, les cafés espagnols du cours de l'Yser, tous ces lieux de vie où il a refait le monde en général, celui de la tauromachie ou de la littérature en particulier avec ses vieux copains ! «Nous allions chercher notre Espagne rêvée au fond des bars...» avoue l'un d'eux, journaliste à Sud-Ouest. L'envie de toréer ne l'a jamais quitté, mais une dernière expérience, à 50 ans, lui dicte la voie de la sagesse : se rangeant à l'avis de sa famille et de ses amis, il décide d'assouvir désormais sa passion en spectateur. Entre les quartiers des Capucins et Saint-Seurin comme pays d'enfance, l'Espagne comme compagne d'une vie, le centre de Bordeaux comme paysage quotidien et le ciel tranquille d'Hossegor, au-dessus des pins, où il passe ses vacances, François Garcia refuse de choisir.

Un rêve d'esthétisme

Frédéric Guy

Il y a comme ça des destinées qui ne s'expliquent qu'en creusant ses souvenirs. Avant d'arriver à Bordeaux en 2007, Frédéric Guy n'avait jamais mis les pieds dans la capitale aquitaine. Certes, il en avait entendu parler, on lui avait dit que la ville était «sympa, jolie, bien située», mais il n'en savait que ce que l'on en voit sur les images. Et il ne connaissait personne ici, n'avait jamais vraiment envisagé d'y venir. Quoi que... en creusant bien : «Quand j'étais petit, je collectionnais les vignettes Panini et j'adorais le club de Bordeaux. Puis une fois ado, je voulais être prof de sport et si j'avais fait le CREPS, je voulais le faire à Bordeaux». Sauf qu'il n'a pas fait d'études de sport. Il s'est inscrit en fac à Tours, destination logique pour un natif de la région Centre, en AES. Avant de poursuivre sur cette voie logique : le diplôme en poche, destination Paris. Imparable. Ce qui l'est moins, c'est sa bougeotte. Certes, il reste 14 ans à Paris. Mais jamais plus de trois ans dans la même entreprise. Du commercial, de la communication, de l'hôtellerie, il touche à tout mais rien ne le retient. Sauf le domaine culturel «qui [l']anime» même si «rien dans mon parcours n'avait de rapport avec l'artistique». Il prend alors le temps de s'arrêter pour faire un bilan de compétences et c'est là qu'il découvre qu'avec son expérience, il peut aborder la culture par ses marges financières : ses qualités peuvent être utiles dans la recherche de partenariats, dans le mécénat culturel. Et comme, avec son épouse, ils sont saturés de Paris, ils décident de partir... pour Nantes. Son épouse est bretonne, la ville n'est qu'à deux heures de Paris. Fin 2006, ils s'y installent : son épouse est à Nantes, lui dans le Finistère, dans une maison d'édition. À trois heures de route. Il ne passe que le week-end à Nantes. Il y trouve une place de stagiaire



pour la recherche de partenariats au Musée des Beaux-Arts. Et creuse ce sillon par une formation. C'est à ce moment-là que Bordeaux se manifeste. Son épouse se voit offrir un CDI à Rungis ou à Bordeaux : «On n'a pas hésité. Bordeaux, c'est quand même mieux». Sa formation était achevée et il songeait à créer sa propre agence de conseil en mécénat : «C'est pour ça que j'ai contacté les principales structures culturelles à Bordeaux. Au même moment, la mairie de Bordeaux a autorisé le CAPC à recruter quelqu'un pour développer le mécénat». Il n'hésite pas : «Je suis convaincu que les opportunités arrivent mais qu'il faut y croire». Une variante de «la chance sourit aux audacieux» qu'il exploite à fond, relançant la direction du musée pour obtenir ce poste qu'il obtient. Le 16 février 2009, il débarque dans la ville que les figurines Panini avaient esquissée dans son enfance. Le choix d'un lieu de vie est évident : «On voulait être dans le centre pour prendre le pouls de la ville. A Nantes, on était en banlieue pour avoir de l'espace mais on s'y ennuyait, on allait très souvent dans le centre». Pas pour faire les magasins mais pour profiter du cadre, de l'animation des rues. «J'ai été conquis par la ville. On aimait beaucoup Nantes mais la différence est incroyable. Bordeaux a une architecture magnifique, un vrai centre ville. C'est vraiment un petit Paris : on a vraiment cette impression quand on se promène. Et Bordeaux est plus dynamique, même dans la vie de tous les jours. Quand on se balade entre midi et deux, Bordeaux grouille de gens, c'est toujours animé». Le couple et ses deux enfants pose ses valises du côté de la barrière Saint-Médard, un quartier qui leur a été recommandé et dont la situation permet à Frédéric Guy de se rendre à vélo à son travail alors que son épouse a 20 minutes de route pour rejoindre le sien à Mérignac. Qui leur permet aussi de découvrir la ville en se promenant au hasard des rues : «On se laisse guider, on n'a pas de plan. On se promenait aussi la nuit au début». Ils sont arrivés trop

récemment pour se créer des habitudes même s'il avoue une petite préférence «pour le Jardin Public. «C'est une déformation parisienne de chercher un poumon vert. Peut-être aussi parce qu'on a des enfants». Mais en un an, le couple a pris ses marques : promenades dans le centre ville ou excursions touristiques dans la région. L'agglomération, ils la découvrent lors des rendez-vous professionnels ou pour aller chez des amis mais la périphérie les laisse froid. Car ils sont «tombés en admiration devant l'architecture de la ville», devant les sensations esthétiques d'une ville dont ils louent tout à la fois le calme et le dynamisme. Au point d'avoir parfois la sensation «d'être arrivés, même si l'on en veut toujours plus. On est toujours entre le rêve et la réalité mais ici, j'ai l'impression de me rapprocher davantage de ce dont je rêvais». Et là, les figurines Panini n'y sont pour rien.

La vie, puissance foot

Pierre Labat

Il vit foot, il pense foot, il respire foot : Pierre Labat, «Pierrot» pour tous les connaisseurs de la planète foot, est un cas. Une existence entièrement dédiée au ballon rond et aux joueurs qu'il a formés. Petits ou grands, célèbres ou anonymes, il leur a transmis beaucoup de la passion qu'un stupide accident lui a interdit de vivre en direct.

Retour sur le match : dans sa traditionnelle tenue noire, de la casquette aux baskets, l'homme a ses coquetteries et ne veut pas dire son âge. Juste sa date de naissance : 1936 ! Alors que d'autres alignent les grilles de mots croisés et les feuillets à la télé, à longueur de journée de retraités, lui est présent sur le terrain, au Haillan. Ce Landais, originaire de Brocas-les-Forges, près de Mont-de-Marsan, passionné de foot tout jeune, rêvait d'intégrer le club des Girondins de Bordeaux. En 1952, cela devient une réalité. Plus d'un demi-siècle après, il est toujours là, avec son inséparable petite chienne blanche Nouchka, cadeau des joueurs après la mort de son précédent compagnon à quatre pattes. Durant notre entretien, dans le prestigieux cadre du «château», impossible de rester cinq minutes sans que quelqu'un du club, figure connue ou anonyme, homme ou femme, jeune ou senior ne s'arrête pour le saluer, l'embrasser.

Et pourtant, en 1957, lorsqu'il est victime d'une grave blessure à un genou, la messe est dite : son rêve de jouer au football au plus haut niveau se transforme en cauchemar. Malgré les soins intensifs et le soutien prodigué par le service médical du club, jamais il ne retrouvera la totalité de ses moyens physiques. S'en suivent de longues années loin des terrains, où il tente de s'absorber dans une vie professionnelle qui ne lui fait pas oublier sa passion pour le ballon rond. Il faudra attendre le début des années 80 pour que deux anciens joueurs

des Girondins, Jacques Debelleix et Didier Couécou n'aient l'idée de le solliciter pour devenir éducateur d'une équipe de jeunes. Son destin est scellé : il sera celui qui «prépare pour transmettre» selon ses termes. Un «passeur» dont le souci permanent sera désormais la formation technique et l'accompagnement psychologique des joueurs. Ses fondamentaux, c'est à un entraîneur d'exception qu'il les doit : le yougoslave Ante Mladinic. «Il m'a appris à apprendre» avoue Pierrot. Ses voyages de par le monde, c'est au foot qu'il les doit, ainsi que ses plus belles rencontres, avec des hommes hors norme, des champions d'exception : Lizarazu, Dugarry, Zidane, Deschamps... L'intelligence du jeu, appuyée sur la technique et le mental. A ce niveau-là, que du bonheur : «certains joueurs m'ont fait pleurer comme un gosse...». Son pays a la forme d'un ballon rond, et, bien souvent, sa famille a dû se contenter de moments volés à cette foot-mania.

Résidant depuis une quarantaine d'années en plein cœur de l'élégant Triangle bordelais, il avoue ne pas prendre le temps de profiter de la ville et de ses atouts. Certes, il consent à ouvrir une bonne bouteille de Bordeaux le dimanche, avec sa femme, ses enfants, à se préoccuper de son environnement domestique et du sens civique qui manque parfois à son voisinage – «ah, ce problème des poubelles et l'incivilité de nos contemporains...»–, mais sa vie est ailleurs. Ce qui lui reste de ses racines landaises ? Un certain nombre de valeurs liées à la vie rurale, et une propriété où il se rend de temps à autre. Sa géographie intérieure passe évidemment par Bordeaux, mais en marine et blanc. Pas de rituels bordelais, pas d'habitudes au quotidien, pour cet homme qui ne se pose pas la question, chaque matin, de savoir ce qu'il va faire de sa journée.

Même si officiellement l'heure de la retraite a sonné il y a cinq ans, sa Fiat 500 doit automatiquement prendre la direction du Haillan. Ses interventions «ponctuelles», c'est-à-dire tous les jours, sa présence sur les terrains, auprès



des équipes de jeunes sont sûrement son élixir de Jouvence.

Il les

accompagne, tout

en prenant

le temps

de rédiger

un ouvrage,

de sortir trois

DVD et un CD qui alternent séries d'exercices et témoignages.

Dire qu'il fait partie des meubles du club des Girondins

de Bordeaux est un euphémisme : il en est un peu l'histoire

et l'âme...

«Tout ce que je sais sur les valeurs de la vie et ses obligations, je le dois non seulement au football, mais aussi à Pierrot Labat car il m'a permis de devenir ce que je suis». Un hommage qui en dit plus que de longs discours. Surtout quand il est signé Bixente Lizarazu.


**sa Fiat 500 doit
automatiquement prendre
la direction du Haillan.**



Bordeaux en point de ralliement

Emmanuel Lajus

Dans ses bureaux du G2, Emmanuel Lajus semble ne pas se lasser de la vue plongeante qu'il a sur les bassins à flots. L'architecte a été le premier à s'installer en 2000 dans l'espace de no man's land portuaire qu'il avait réhabilité. Quand on lui demande s'il est bordelais, il marque un court temps d'hésitation avant de concéder à cette « appellation ». Né à Paris « par hasard », de parents Bordelais, en 1957, il est « revenu » à Bordeaux à l'âge de 3 ou 4 ans. Il s'est installé rue Vantrasson, dans l'une des trois échoppes qu'avait fait construire son grand-père, directeur commercial de Marie Brizard. Ancienne zone de marécages, ce quartier d'échoppes n'était pas du tout, à l'époque, perçu comme bourgeois. Il s'y souvient du laitier qui passait avec sa charrette à cheval et de l'herbe qui poussait dans les rues entre les pavés. Il a déménagé à 17 ans pour habiter dans la jolie maison que son père, architecte, avait fait construire à Mérignac en limite du parc Féau. La transition de la ville à la campagne pour l'adolescent qu'il était a été subie durement. « Il y avait un côté vie dans la nature accentué par le fait que la maison était en bois, mais je me suis trouvé excentré, en mobylette. Je ne me sentais pas du tout mérignacais ! A l'époque, le centre de Bordeaux, c'était Gambetta. J'ai découvert la Victoire, Saint-Pierre et Saint-Michel quand j'ai été étudiant en archi à Talence. Je me partageais entre Mérignac et Bordeaux, chez les copains ». Venu habiter Saint-Pierre dans les années 80, il a des souvenirs festifs de ses premières années de travail. A la naissance de sa première fille, en 1988, il a migré à la Victoire tout en restant lié aux lieux du quartier Saint-Pierre. Il est désormais depuis peu dans un quartier du Jardin Public dont il découvre l'étonnant « côté Amélie Poulain ». A-t-il jamais envisagé de vivre ailleurs qu'à Bordeaux ?



«En fin d'étude, j'ai passé six mois à Paris. J'ai eu des opportunités professionnelles. La vie parisienne me paraissait assez intéressante, j'ai hésité. Mais aujourd'hui, pour rien au monde, je n'irais m'installer là-bas. Je me trouve très bien ici et ça ne m'empêche pas d'aller travailler à Paris. Il y a ici une pression de la ville bien moindre, surtout quand on doit se déplacer». Il cite le climat, la taille de la ville et la proximité de la nature comme autant de clés de son attachement. Mais cela passe aussi par «une vie qui s'est construite là entre pêche sur le bassin, ski et montagne». «Mon Bordeaux à moi, analyse-t-il, a l'image d'un vaste ensemble qui va du Bassin d'Arcachon aux vignes». Quant à savoir ce qu'est l'agglomération, «c'est une question qu'on s'est posée quand on a commencé à travailler sur le tram.

Les deux choses qui nous semblaient l'identifier dans la conscience commune étaient la Garonne et les transports. C'est pour contribuer à développer une représentation de l'espace d'agglomération que nous avons adopté un traitement unitaire notamment dans le mobilier urbain...».

Ce qu'il attend de sa ville est surtout qu'elle soit vivante. «On dit qu'elle s'est réveillée, c'est peut-être vrai, mais il y a encore du boulot ! commente-t-il. De nouveaux modes de vie urbains

sont apparus, mais ce n'est pas encore foisonnant. Si on mettait à disposition les mêmes espaces publics

C'est pour contribuer à développer une représentation de l'espace d'agglomération que nous avons adopté un traitement unitaire notamment dans le mobilier urbain...

en Espagne, ce serait différent. Des parcs, des quais, des guinguettes qui soient vraiment investis... Les lieux de vie, c'est ce qui manque !».

Quant à la retraite, l'idée, dit-il, ne lui est pas étrangère.

«Je souhaiterais en garder une part à Bordeaux. Me partager entre les Pyrénées et le Bassin. Je prendrai Bordeaux comme point de ralliement à condition de pouvoir en sortir souvent. Je me sens fondamentalement d'une culture non pas bordelaise mais du Sud-Ouest. Ça a un côté épicurien, assez lié à la nature et à tout ce qu'elle offre. Ça passe aussi, bien sûr par la gastronomie. Ça ne ressemble en aucun cas à un mode de vie aux aspirations exclusivement urbaines».

Les embûches de la formation

Marie-Louise Limoan

Sourire généreux et allure décidée, Marie-Louise Limoan n'a rien du cliché de la jeune femme issue de l'immigration, résidant en périphérie de Bordeaux, tel que certains medias le véhiculent. Organisée et volontaire malgré les embûches, elle se donne les moyens de parvenir à un horizon professionnel mûrement réfléchi.

Pas le plus petit souvenir d'Afrique, de ce Togo qu'elle a quitté à l'âge de deux ans, en compagnie de son père. Sa mère et ses frères suivront un peu plus tard, direction Bordeaux dans un premier temps, puis Lormont, où la famille s'installe et vit toujours. Pour Marie-Louise, la scolarité se déroule sans problème, mais une fois son Bac littéraire en poche, elle n'a pas vraiment d'idée précise quant à son avenir. Jusqu'alors, son quotidien ressemblait à celui de la plupart des ados : «cours à Lormont et, les mercredis et samedis, le bus nous amenait au centre ville et

nous faisons du lèche-vitrines dans la rue Sainte-Catherine, le comble du luxe à nos yeux».

Malgré l'avis de ses parents qui auraient préféré lui voir entreprendre

un B.T.S., elle choisit ce qui lui semble le plus généraliste et susceptible d'ouvrir des débouchés variés, le Droit. Certes

**Elle choisit
ce qui lui semble
le plus généraliste et
susceptible d'ouvrir
des débouchés variés,
le Droit.**

l'étudiante est studieuse, mais elle doit cumuler les petits boulots à côté de la Fac, vendeuse, agent d'entretien, baby-sitter... Difficile de passer une partie de ses nuits à faire le ménage dans un grand hôtel bordelais et d'embrayer le matin, sur les cours. Au bout de cinq ans, après une maîtrise de Droit Public, elle renonce à poursuivre son cursus universitaire sous cette forme et reconsidère son avenir, donc une autre formation. Les vacances, le plus souvent consacrées à des jobs rémunérateurs dont elle a besoin, vont cependant lui offrir l'occasion de faire son premier grand voyage. En 2009, à l'initiative de la Mission Locale de Lormont, elle intègre un groupe d'une douzaine de jeunes en partance pour un mois au Québec, dans un parc naturel. «C'était la première fois que je prenais l'avion ! J'ai adoré cette expérience et il s'y est créé de vraies amitiés qui perdurent». Au retour, sa conseillère lui suggère, compte tenu de son profil et de ses aspirations, d'intégrer «Equinoxe», une formation qui prépare aux métiers de la fonction publique territoriale en alternant cours théoriques et périodes de stages. A 25 ans, Marie-Louise aimerait beaucoup intégrer une institution telle que le Conseil Général ou la Cub. En attendant, elle continue à faire la navette entre l'appartement familial, à Lormont, les lieux de cours et de stages, et ceux où elle continue ses petits boulots.

Des racines de ses parents, elle ignore pratiquement tout ; «je me sens bordelaise ou lormontaise, cela dépend des circonstances. Vivant dans un grand ensemble, je peux voir la fameuse mixité sociale de près et le regard des jeunes que l'on croise, quand nous sortons le samedi soir du côté de Paludate, n'est pas toujours bienveillant». Le Togo, pour l'instant, seules la cuisine de sa maman et les recettes traditionnelles l'évoquent. Ses parents y séjournent, de temps à autre. Si elle y va un jour, plus tard, elle avoue que ce sera probablement «en touriste».



La solidarité en action

Alvaro Pimenta

Le sourire bienveillant et la poignée de main franche : Alvaro Pimenta, 69 ans, n'est pas avare de confidences. Et si sa vie n'a rien d'un conte de fées, elle rassemble ce qui a construit, durant la seconde moitié du siècle dernier, le destin de tous ceux qui ont fui la dictature portugaise de Salazar. Et se sont rebâti une existence conforme à leurs aspirations.

Né au nord du Portugal, entre Porto et Braga, l'adolescent ne s'attarde guère sur les bancs de l'école et se retrouve, à 13 ans, arpète dans l'industrie textile. L'église, le club de foot local et un régime politique difficilement supportable : le tiercé infernal qui bride les rêves et hypothèque les projets de toute une jeunesse. L'avenir qui se dessine n'a pas les couleurs de l'arc-en-ciel et, malgré les avis de sa famille, Alvaro Pimenta décide, à 25 ans, de quitter son pays natal et de tenter le grand «salto», le passage clandestin vers la France, vers un avenir présumé meilleur. Destination Bordeaux, où quelques lointains parents sont déjà installés. Seize jours d'un voyage difficile pour atteindre, en 1965, une ville dont il ignore tout et où il va poser ses valises. Bien au-delà de ce qu'il envisageait alors.

Salarié d'une entreprise de travaux publics durant des années, il se rapproche du secteur de la maçonnerie, acquiert une bonne réputation professionnelle et en 1979, s'installe à son compte. Sa fiancée portugaise, Maria-Rosa, restée un temps au pays, l'a rejoint et l'un de leurs deux enfants naîtra sur le sol français. «Dans les années 70, notre communauté était mal vue car nous étions arrivés avec un niveau de culture assez bas, sans parler le français, ce qui a renforcé un phénomène de ghettoïsation qui a duré longtemps. Nous étions retranchés, avec les espagnols, du côté de la rue Lafontaine et du quartier Saint-Michel, avec nos traditions, nos bars, notre cuisine, notre folklore».



Les événements de mai 1968 perturbent ce père de famille qui souhaite offrir aux siens un cadre de vie plus tranquille que le centre de l'agglomération bordelaise : le hasard fait

que ce sera
Léognan, où
peu à peu,
son envie de
participer à la

Le hasard fait que ce sera Léognan.

vie de la commune et son goût pour la politique vont s'affirmer. Première étape, la création d'une association franco-portugaise, destinée à mieux intégrer la communauté à son environnement, qui va se développer jusqu'à la naissance d'une Maison du Portugal, dont il assurera la présidence durant quelques années. Entre-temps, élu au conseil municipal de Léognan, il devient très officiellement Conseiller de la Communauté Portugaise, une mission importante au sein de la région consulaire de Bordeaux.

«J'ai toujours aimé me battre : d'abord pour quitter mon pays, puis pour reconstruire quelque chose ici, offrir de bonnes conditions de vie à ma famille, faire reconnaître mes amis portugais au sein de l'agglomération bordelaise et militer selon mes convictions» reconnaît celui qui est devenu un homme public. «Officiellement naturalisé depuis 1988, je me sens autant girondin qu'européen, et je suis fier de dire que je suis français. Certes, Léognan, ma ville depuis 44 ans, tient une place particulière dans mon cœur et je participe autant que je peux à la vie de la cité». Au service des autres : telle pourrait être sa devise.

Car le statut de retraité ne signifie pas, pour Alvaro Pimenta, un abonnement à de très longues vacances : promoteur de trois jumelages de communes girondines avec des petites villes portugaises, il se déplace volontiers en France et à l'étranger dans le cadre de sa mission de Conseiller et se dévoue facilement pour autrui, qu'il s'agisse d'amis portugais ou de Léognanais ! Il suffit de le voir, dans les locaux



bordelais du consulat portugais : il connaît tout le monde et tout le monde semble l'apprécier. La vie lui a appris que l'on pouvait se sentir bien partout où l'on a conscience d'accomplir son devoir et de vivre en harmonie avec ses valeurs. Pas de limites géographiques à l'attachement qu'il porte à ses souvenirs : car ce presque septuagénaire est tout, sauf un homme du passé. Pour preuve, chaque année, il s'octroie une parenthèse de repos, dans sa maison, en pleine campagne, au Portugal et prend un réel plaisir à retrouver ses «vieux potes» d'autrefois. Mais, rapidement, au bout d'une ou deux semaines, Léognan lui manque et il n'a plus qu'une envie : retrouver, le plus rapidement possible l'endroit où, depuis des décennies, il construit l'avenir de ses petits-enfants.



«C'est la culture qui me fait bouger»

Anaïs Rouyer

«Mon conseiller Pôle Emploi me dit que j'ai la foi. Oui j'ai la foi. Heureusement !» Anaïs Rouyer a 24 ans. Diplômée d'anthropologie depuis 2009 - elle a obtenu son master en septembre -, elle vient de terminer un contrat pour un centre de loisirs à Pessac, a fait du soutien scolaire à Bacalan, et travaille pour quelques mois à Cap Sciences. Bref, un profil bac+ 5 qui galère. Sauf qu'en parallèle, et l'on comprend alors mieux le commentaire de son conseiller Pôle Emploi, Anaïs prépare le concours d'attaché de conservation du patrimoine. Là plus qu'ailleurs, les places sont chères, de l'ordre de la quinzaine d'admis pour un millier de candidats.

Du Garage moderne au BT 59

Dynamique et touche-à-tout, Anaïs est aussi friande de spectacles, de concerts, d'expositions. «C'est la culture qui me fait bouger, d'où l'intérêt d'habiter dans le centre-ville [à Saint-Michel, ndlr] qui est un carrefour vers les lieux culturels». Et ses goûts la mènent aussi bien au Krakatoa qu'à la Galerie Tatry, au TNBA qu'au Garage moderne, au BT59 qu'au Jean-Eustache ou à l'Utopia. Dans Bordeaux et sa première couronne finalement.

Quand on lui parle du Carré des Jalles (Saint-Médard) ou des Colonnes (Blanquefort), une moue songeuse précède sa réponse. Pas liée à la programmation de ces deux sites. «Je n'y vais pas souvent. En fait je n'ai pas de voiture, et autant il est très simple de s'y rendre, autant le retour après le spectacle est compliqué. Les horaires des bus inter-Cub sont callés sur les horaires de travail. Alors si vraiment je ne veux pas manquer un spectacle, j'essaie de trouver une solution covoiturage avec mes connaissances».



Ambiance de quartier

Installée à Bordeaux depuis cinq ans, Anaïs avoue n'être pas trop sortie de son quartier pendant les deux premières années : «J'allais à la fac à la Victoire et j'habitais à Saint-Michel. J'aime beaucoup la vie de ce quartier, les relations de proximité, les commerces, le marché, la brocante, et finalement je restais dans un tout petit périmètre. J'ai découvert plus tard qu'il y avait une vie à l'extérieur des boulevards. Et je dois reconnaître que ce sont des raisons professionnelles qui m'ont parfois incitée à aller voir plus loin».

Quid de la rive droite ?

«Aux beaux jours, j'adore aller pique-niquer sur les bords de Garonne, me promener au jardin botanique, et la piscine Galin est ma préférée avec son

petit côté rétro et ses paniers en plastique pour ranger les vêtements». Et d'ajouter que le fleuve joue beaucoup dans la qualité de vie à Bordeaux : «c'est un fil conducteur dans la ville, qui la fait respirer. Je vais souvent sur les quais prendre des photos, lire, ou ne rien faire, tout simplement. Bientôt je récupérerai mon vélo et l'itinéraire pour aller à Cap science est vraiment sympa».

Ce sont des raisons professionnelles qui m'ont parfois incitée à aller voir plus loin.

«Bordeaux me surprend encore»

Anaïs aime le mouvement. Ce qui la guide ? «La curiosité. Bordeaux me surprend encore. L'an dernier, j'ai découvert Bacalan en allant faire de l'aide aux devoirs dans le quartier. Sa configuration, ses entrepôts, le travail de rénovation qui y est mené m'ont vraiment intéressée. J'apprécie Bordeaux pour sa taille humaine, mais il y a toujours des choses à découvrir». Reste que si Anaïs décroche son concours, un concours



national, elle sera sans doute amenée à quitter la région. «C'est en réalisant que j'allais probablement avoir à partir que je me suis aperçue de mon attachement aux gens, mais aussi à la ville. J'ai eu un pincement. Ici, on sent vraiment qu'on est au Sud, plus qu'en Charente-Maritime d'où je viens [Anaïs est née à Rochefort, et elle a commencé ses études à Poitiers, ndlr]. Au premier rayon de soleil, les Bordelais filent sur le Bassin, le mode de vie est différent, la gastronomie aussi».

La région Poitou-Charentes n'a qu'à bien se

tenir ! Petite nuance cependant : Anaïs n'est pas pour autant une inconditionnelle de tous les choix en matière d'urbanisme : «Ce n'est pas parce qu'on est patrimoine mondial de l'Unesco et qu'on a beaucoup de touristes qu'il faut dénaturer les quartiers pour en faire des espaces trop lisses. J'ai peur, pour résumer, que Saint-Michel devienne Saint-Pierre. Et ce serait dommage parce que je n'aurais plus les moyens d'y habiter !» Cela étant, Anaïs reconnaît son attrait pour Bordeaux et avoue qu'avec les années, elle se sent vraiment appartenir à son territoire d'adoption. «Si j'ai mon concours, j'aimerais revenir vivre dans la région, ponctue-t-elle. Il y a plein d'écomusées après tout».

Ici, on sent vraiment qu'on est au Sud, plus qu'en Charente-Maritime d'où je viens.



«Un peu plus basque que la moyenne...»

Michel Salagoity

Un patronyme qui fleure bon le Pays Basque.
Une immatriculation automobile en 64. Un accent inimitable
et l'envie de faire partager un peu de sa foi en une culture
et des traditions... Ce qui n'empêche pas Michel Salagoity,
président de la Maison Basque de Bordeaux, de voir beaucoup
plus loin que l'horizon des Pyrénées.

Né à Bayonne d'un père et d'une mère basques, enfance
à Mouguerre, collègue à Hasparren puis cycle secondaire
dans le privé, à Villa Pia : le parcours du jeune Michel Salagoity
ne s'éloigne guère des provinces basques. Il lui faudra attendre
le bac et l'entrée à l'université de Bordeaux I pour découvrir
les joies de la vie estudiantine dans les années 70.
Tout en poursuivant des études qui le mènent à un doctorat
en physique, il mène la vie joyeuse de ses congénères d'alors.
Avec ses copains, il se retrouve, tous les jeudis soirs, place
de la Victoire dans un bar tenu par un Biscayen, Le Bar
des Girondins. Soirées mémorables où l'on chante, où l'on
célèbre les troisièmes mi-temps de matches de rugby joués
contre d'autres équipes universitaires. Où l'on reproduit un peu
de l'ambiance des dimanches «à la maison». La messe du matin
en moins ! Car, chaque week-end, le jeune homme rentabilise
son abonnement SNCF et retrouve ses racines, ses copains
de village et une convivialité des plus chaleureuses. C'est
à cette époque qu'il découvre la Maison Basque de Bordeaux
et ses différentes activités d'alors : le chant bien sûr - «tous
les Basques chantent, plus ou moins bien, mais ils chantent» -,
les soirées de «mus» (sorte de «poker» basque), les parties
de pelote au trinquet Maïtena de Bègles et, surtout, des cours
de langue basque. Il réalise que ce qu'il entendait parler chez

lui, avec ses parents, est une langue subtile, avec des déclinaisons et des particularités dont il ignorait tout. «Ce fut pour moi l'éveil de ma foi basque» avoue-t-il, bien des années plus tard.

Sa carrière chez IBM, puis en tant que directeur technique pour l'Europe chez Solectron le font voyager de par le vaste monde, mais il a désormais fixé sa famille dans le Sud-Ouest, d'abord à Talence, où il va vivre une vingtaine d'années, puis à Pessac. Marié à une médocaine rencontrée au cours de ses études et père de deux grands enfants, il a cependant consacré la plupart de ses vacances à de grands voyages, sous toutes les latitudes, de la Thaïlande au Pérou, en passant par le Mexique, l'Afrique du Sud ou les Etats-Unis. Souvent éloigné des siens en cours d'année, pour des raisons professionnelles, il profitait de ses congés pour resserrer les liens familiaux, tout en découvrant le monde.

Ses priorités d'alors l'éloignent non pas du Pays Basque, où il se rend très régulièrement, mais de la Maison Basque de Bordeaux où il ne remet les pieds que bien des années plus tard, à l'occasion d'un mariage familial pour lequel il veut réviser ses notions de «mutxikoak», danse traditionnelle.

En 2008, il en devient président, avec la volonté d'ouvrir cette structure non pas seulement aux Basques, mais à tous ceux qui s'intéressent à cette culture et ses traditions.

Sa contribution au développement de l'Eskual Etchea passe par une ouverture d'esprit qui s'accommode mal des visions folkloriques un peu datées de l'imagerie basque d'hier...

Si Michel Salagoity se sent bien évidemment basque avant tout, il vit et profite de l'agglomération bordelaise avec sérénité. Pas de vie de quartier, d'habitudes quotidiennes dans le joli coin résidentiel de Pessac où il habite, malgré «d'excellentes relations de voisinage» : sa famille, son métier, le sport (il adore la voile et le VTT), sa chorale, la responsabilité de la Maison Basque l'occupent à plein temps.

Transmettre des valeurs, pour cet homme qui se reconnaît «non-conformiste», peu enclin à suivre les rituels sociaux trop



répandus, est une priorité. Sa culture basque, il la revendique avec la même passion dans l'étude de la langue, le chant, le Txistu, que dans l'une des dernières sections créées à la Maison Basque, à savoir des cours de «pintxos», ces tapas qui font le bonheur des apéros gourmands. Une initiation ouverte à tous, comme tout ce qui se passe là car, «j'ai beaucoup plus d'admiration pour un non-basque animé d'une vraie curiosité que pour un néo-basque obtus qui ne fait rien pour transmettre ses valeurs». Qu'on se le dise : Michel Salagoity n'a pas fini d'ouvrir à tous les volontaires les frontières d'un Pays Basque dont la tolérance est l'étendard.



«L'homme n'a pas de racines, il a des pieds»

Serge Simon

«J'aimerais être espion, chercheur d'or, ouvrir un resto design... je ne comprends pas les gens qui n'aiment faire qu'une seule chose». Serge Simon, ancien joueur de rugby à XV, est à présent consultant dans cette même discipline. Médecin de formation, il est à l'origine du Centre d'accompagnement et de prévention pour les sportifs (CAPS), une structure rattachée à l'hôpital Saint-André, qui a pour mission de développer la prise en charge des difficultés psychologiques liées à la pratique sportive. Animateur radio, il vient également de publier un roman, «ça, c'était quelqu'un», aux Editions Prolongations, et signe les scénarii de la BD «Le Rugby des barbares» qui en est à son quatrième tome. Toutefois, il soutient ne pas être hyperactif.

A côté de ces quelques activités, il réalise des documentaires. Depuis deux mois, et après quatre ans passés cours de l'Intendance, Serge Simon habite à côté de la Victoire - la proximité du tramway lui importait pour que ses enfants se rendent au collège Victor-Louis de Talence.


C'est son quatorzième déménagement depuis qu'il est arrivé à Bordeaux en 1987. «D'une manière générale, je bouge beaucoup.

Mes parents m'ont habitué à cela», précise celui qui aime à citer le proverbe «l'homme n'a pas de racines, il a des pieds».

A pied, justement, il aime à parcourir le centre-ville.

«Je suis souvent en déplacement, alors une fois chez moi, l'idée de prendre un véhicule ne me séduit pas forcément».

**A pied, justement,
il aime à parcourir
le centre-ville.**



Son périmètre va de Saint-Pierre à la proche place des Capucins dont il affectionne l'atmosphère de mixité, «une invitation au voyage» sourit-il. Avec une mention spéciale pour les maquis africains du cours de l'Yser, où il apprécie de manger un morceau ou prendre un verre.

Pour ce qui est du temps passé avec ses enfants, il n'a en revanche pas pris de repères dans son nouveau quartier : «Avant, nous habitions à deux pas des quais et nous y passions 80 % de notre temps. Alors qu'à présent les quinze minutes de marche par les petites rues me retiennent», poursuit-il «j'ai trouvé la promenade et les endroits sympas pour les moments où je suis seul. Avec les enfants, je cherche encore». Si Serge Simon se sent bel et bien de la région, il n'est pas du tout convaincu d'y demeurer quand ses quatre enfants seront grands. Bordeaux n'est pas en cause. C'est l'envie d'ailleurs qui l'attire, pour expérimenter des territoires qui ne soient pas la France... «Question de liberté, la liberté d'observer et de vivre ce que l'on ne voit plus chez soi faute de recul sur notre propre environnement». Et de citer l'exemple de la rive droite de Bordeaux, où l'on ne songe pas à s'installer - il s'inclut dans le nombre, il n'y a jamais vécu - comme si la ville était coupée en deux. Alors que c'est un réflexe que de ne pas y penser.


«A Paris, les ponts n'ont jamais empêché de traverser un fleuve. A Bordeaux si» !

Dans ce même ordre d'idée, ce qu'il attend prioritairement d'un territoire est qu'il soit «le théâtre d'une justice sociale». «Je ne veux pas participer, y compris passivement, d'une politique injuste, même si je suis du bon côté de la barrière», ponctue-t-il.

Eloge de la suite... dans les idées

Guy Suire

«Je ne suis pas l'oiseau sur la branche, plutôt la moule sur le rocher». Guy Suire aime les formules qui closent un long développement où il éparpille souvenirs, idées, emportements. L'homme aime les mots et ne dédaigne pas placer un imparfait du subjonctif à côté d'un mot de bordeluche. La langue «du parler ordinaire des gens de peu», il l'illustre toutes les semaines depuis 21 ans dans sa chronique de Sud-Ouest. Mais s'il ne la parle pas aussi spontanément que les marchandes des quatre-saisons qui en sont le conservatoire vivant mais en voie d'extinction, elle n'est pas pour lui une langue étrangère pour autant : «Je suis un Bordelais pur porc» ajoute-t-il pour filer la métaphore alimentaire. Car son rocher à lui, c'est bel et bien Bordeaux. Un père né à Bacalan, une mère rue Sainte-Catherine pour un enfant de la guerre qui a vu le jour dans le quartier de la rue de la Rousselle en 1943. Et qui se souvient de la droguerie de sa grand-mère à Quinsac où il allait en prenant «la gondole» qui partait de juste à côté du Pont de Pierre. «Mon paysage intérieur, c'est celui des vignes. Je suis Girondin mais Bordelais. Je vendangeais, j'ai vu mon père faire le vin». Scolarité bordelaise, où il s'imprègne de l'ambiance du quartier Mériadeck d'avant les immeubles, à l'époque où tout jeune bordelais perdait sa gourme rue Louis de Foix. Puis des petits boulots en tant que pointeau sur les quais pour payer ses études. C'est en surveillant le travail des dockers «que j'ai pu entrer dans ces milieux interlopes». Le genre d'expérience que l'on garde pour plus tard, pour la mâchonner afin d'en retrouver la saveur lorsque ce monde a disparu. Bordelais il était, Bordelais il est resté, même s'il vit à la campagne «depuis que j'ai un peu d'argent». Avec juste un intermède parisien qui ne pouvait pas se refuser pour



cet amoureux du théâtre. Trois ans, entre 62 et 64, à «l'université du théâtre des nations» où enseignaient des gens comme Jean Vilar ou Ionesco : «J'ai été heureux à Paris» confesse-t-il comme un péché véniel aisément pardonnable pour lui qui n'a plus quitté sa ville depuis.

C'est à son retour que tout ce qui devait devenir sa vie se fixe définitivement. En l'espace de deux ans, il entre à Radio-France, d'abord comme auteur de pièces, puis comme reporter avant de passer directeur de l'atelier de création, lieu exaltant où il mitonnait les programmes nationaux issus du grand Sud-Ouest. Et presque tout de suite, il crée «Le poisson-lune» dans un réduit du quartier des beaux-arts, à quelques encablures de ce qui est désormais le Théâtre National.

Le poisson deviendra l'Onyx, qui affiche désormais ses presque 45 ans d'existence, un record pour une salle de spectacle.

Un lieu alors défricheur de landes théâtrales où il expérimente le café-théâtre qui vient juste d'être créé à Paris par un autre Bordelais, Bernard Da Costa. Où il joue aussi des textes inconnus de gens comme Alfred Jarry ou monte des auteurs encore peu renommés. Et, fort de son début d'expérience comme auteur radiophonique, il écrit ses premières pièces.

Dont une, «Les chroniques bordelaises», écrite en grande partie en bordeluche, fera sa renommée et sera plagiée par toute une série d'auteurs qui viendront après lui. Une reconnaissance qu'il ne renie pas, à un bémol près : «Cette étiquette

ne me gêne pas mais elle me dérange car elle me colle à la peau». Pour ce passionné d'Euripide et de Corneille, cette image d'auteur local a comme un arrière-goût d'injustice.

Malgré tout, il enfonce le clou avec une certaine délectation avec sa chronique «Les mots d'ici». Récusant avec véhémence tout passéisme, il se veut «lexicographe amateur qui recueille le dernier signe identitaire local. Ce n'est pas du folklore, quoi qu'on en dise, ce langage traduit une manière de penser.

Une manière d'appréhender Bordeaux aussi. On se pâme devant les «Brèves de comptoir» de Gouriot, mais il ne faut jamais être

allé dans les bars des Capus pour ne pas savoir qu'il y a là le même verbe». Un «sabir urbain» qui, sur une base gasconne, a accueilli les argots de toutes les immigrations, de tous ces «rois de carton-pâte» que Guy Suire se réjouit de connaître mieux que les puissants. Sa salle de la rue Fernand Philippart, qu'il appelle volontiers «sa maîtresse» tant elle lui a coûté en énergie et en argent et sa chronique hebdomadaire dans «Le journal» sont désormais ses principales activités depuis qu'il a fait valoir ses droits à la retraite de l'audiovisuel public pour lequel il se flatte d'avoir toujours travaillé. Quarante deux annuités, autant pour l'Onyx, 21 pour Sud-Ouest. Et 64 ans sur 67 fidèle à Bordeaux. La moule, toujours la moule.



«**J'attends d'un territoire qu'il soit attentif à certaines zones délaissées**»

Julien Verger

**Vous êtes doctorant en lettres modernes à Bordeaux 3.
Quel est votre sujet de thèse ?**

Il s'agit d'une comparaison entre Rabelais et Folengo, un écrivain italien du XVI^e qui est une sorte d'équivalent de Rabelais. Tous deux ont abordé des thèmes similaires, inventé des personnages de géants à l'appétit immense. Il y a d'ailleurs des épisodes communs aux deux œuvres, comme celui des moutons de Panurge. On sait que Rabelais a lu Folengo, et des recherches ont déjà été menées sur ces deux auteurs. Disons que je réouvre le dossier pour l'enrichir, sans limiter mon champ de recherche aux questions d'antériorité, plutôt pour approfondir des approches artistiques très originales pour l'époque. Je suis aussi enseignant non titulaire en littérature comparée et je donne des cours d'Italien à Canéjan.

**Etes-vous venu à Bordeaux pour vos études supérieures
ou y êtes-vous né ?**

Je suis né à Angoulême, et je suis arrivé à Bordeaux en 1989, à l'école primaire. Pendant 18-20 ans, j'ai habité dans le quartier de la Médoquine, qui est un endroit très curieux de l'agglomération. Ce n'est pas le centre-ville, mais ce n'est pas la banlieue non plus, c'est entre Pessac et Bordeaux, entre Charles Perrens, le stade, la Médoquine. C'est toujours un entre deux, comme une zone en creux de l'agglomération, une zone que tout le monde ignore.

Depuis, vous avez déménagé ?

Oui, je vis depuis trois ans en centre-ville. J'ai d'abord habité



à Camille Julian, et je suis depuis trois mois rue de la Rousselle. J'aime le dynamisme des vies de quartier, et le contraste entre ces quartiers. Mon périmètre en centre-ville va, disons, de la rue Saint-Rémi à Nansouty. Parmi les lieux que je fréquente beaucoup, je citerai l'Utopia, qui est une sorte de QG non seulement pour ses choix en matière de programmation, mais aussi pour le réseau associatif qu'il draine. Sinon, je suis souvent à Saint-Michel que j'apprécie pour ses commerces, pour son panier de basket à côté de la flèche car je joue au basket, et pour son ambiance cosmopolite. Et ce dernier point n'est pas neutre.

C'est-à-dire ?

Je travaille sur la littérature étrangère, et ce n'est pas un hasard. Je suis aussi l'un des responsables de l'association Biblio⁽¹⁾, que des amis et moi avons fondée en 2003. Elle est tournée vers toutes les littératures étrangères, avec pour règle du jeu de s'intéresser à celles qui n'ont pas forcément de visibilité. Nous éditons une revue bimestrielle depuis sept ans, et nous organisons des événements qui peuvent aussi bien être des rencontres avec des auteurs que des lectures ou des animations sociales. La revue est en dépôt en différents points de l'agglomération et c'est entre autres ce qui m'a permis de découvrir des quartiers que je ne connaissais pas. Même chose pour les événements organisés par l'association autour de Bordeaux. Et aussi pour les cours d'Italien que je donne à Canéjan - qui est jumelée avec Poggio Mirteto, à côté de Rome.

Pour organiser les dépôts de la revue comme pour vos autres activités, comment vous déplacez-vous ?

Je n'ai pas de voiture. A la fois pour des raisons économiques et par choix. Donc je fonctionne par les transports en commun, à vélo et en covoiturage. C'est peut-être un peu compliqué, mais c'est une habitude personnelle. C'est plus difficile quand je sors

¹ <http://bibliobx.blogspot.com/>

de la Cub, pour aller à Canéjan, par exemple. Cela dit, j'ai entendu parler d'un bus qui partirait de Bordeaux ou du tram, mais qui ne passerait pas souvent. Je ne l'utilise pas, il faut que je me renseigne.

Allez-vous sur la rive droite ?

Oui, mais sorti de la place Stalingrad et de la zone proche de la Garonne, ce n'est que pour me rendre chez des amis. Je n'y vais pas spécialement pour une activité, mais parce que je connais des gens.

Sentez-vous une appartenance à Bordeaux ?

Oui, par exemple, si j'enseignais à Bayonne, j'essaierais dans la mesure du possible de résider à Bordeaux, si ma vie familiale le permettait bien sûr. Mais cela ne signifie pas que je veux rester ici coûte que coûte. Il se peut que je parte dans une autre région de France. Plus globalement, je me sens déjà à cheval entre la France et l'Italie. Et l'Allemagne aussi, puisque ma compagne est Allemande.

Qu'attendez-vous d'un territoire, que ce soit une ville ou une agglomération ?

Je compte tout d'abord sur son dynamisme culturel et associatif. Dans cet ordre d'idée, la création d'Evento a coïncidé avec la fermeture de nombreuses structures associatives et culturelles, et, cela crée un véritable déséquilibre. J'attends aussi d'un territoire qu'il soit attentif à certaines zones délaissées. Je pense au quartier de la Médoquine que j'évoquais tout à l'heure, mais aussi à la rive droite où il y a beaucoup à faire. Ce qui me manque serait une sorte d'«Officiel des spectacles» qui éviterait que l'on oublie d'aller à certains endroits. L'offre est complètement atomisée et cela nuit aux initiatives individuelles car les connexions ne se font pas. En fait, ce serait une manière de s'approprier la ville.

Bordeaux ville rock


*Guillaume Gouardes, Eric Roux, Philippe Serra,
Bernard Tavitian*

Ils sont nés à Bayonne, à Floirac, Caudéran («commune libre, à l'époque») ou Bordeaux. Ils sont retraité-écrivain, journaliste, directeur de La Rockscool Barbey, ou salarié de la même. Ils ont entre 38 et 67 ans. L'un s'honore d'avoir été le premier à porter les cheveux longs à Bordeaux, les autres ont organisé des concerts punk à Sauveterre de Guyenne, ont fait venir Iggy Pop ou Bob Marley à la salle des fêtes du Grand Parc, ont été activistes underground ou défenseurs, début 70's, de la culture alternative, ont animé les premières émissions de musique électrique sur France 3 Aquitaine Radio, ont œuvré à la reconnaissance des musiques aujourd'hui dites amplifiées et à leur subventionnement public. Ils ont été et, souvent, demeurent des acteurs de la culture rock bordelaise...

Eric Roux, Guillaume Gouardes, Philippe Serra et Bernard Tavitian fourmillent de souvenirs minuscules ou majeurs qui, mis bout à bout, côte à côte ou pêle-mêle, composent la preuve évidente d'une identité rock spécifique à Bordeaux.

Quant à savoir d'où elle vient, vaste question...

Ce sont sûrement les lieux qui ressortent en priorité de leur évocation commune. L'Alhambra et son Casino, l'Aiglon place Puy Paulin, le Couvent déménagé des Chartrons vers une cave rue Buhan, la salle des fêtes du Grand Parc, le Jimmy, et bien sûr aujourd'hui Barbey ou le Krakatoa se révèlent comme des phares. «Le cliché en vigueur ces temps-ci, relève Eric Roux, est qu'il n'y a plus de lieu où jouer à Bordeaux. Alors que, si on calcule, le nombre de sièges n'a jamais été aussi important». «On nous a toujours fait croire que la grande salle de Bordeaux était la patinoire, renchérit Bernard Tavitian, alors que c'est une m... !». «Ce qui manque à Bordeaux, ajoute Guillaume Gouardes, c'est une vraie grande salle de concert



qui ne sera en aucun cas l’Arena. La jauge qu’il faut est 2 000 à 4 000 places. Selon les responsables des labels bordelais, le manque se fait davantage ressentir sur de plus petites salles. Il y a des bars à foison mais pas d’équivalent des pubs anglais où existe une vraie scène».

Bordeaux tirerait-elle alors sa réputation rock de ses têtes d’affiche ? Pas franchement. «Si on regarde la carte d’identité des groupes qui ont émergé, on ne trouve pas beaucoup de «purs» Bordelais, indique Guillaume Gouardes». «Comme Paris est plein de provinciaux, Bordeaux est plein de provinciaux des provinces de Bordeaux !» commente Philippe Serra. Pour Eric Roux, cependant, «Bordeaux est depuis très longtemps une ville qui compte dans la musique, même si très peu de groupes sont sortis à part peut-être, à l’époque, les Standards, Strychnine et les Noir Désir». «Le fait est, malgré tout, précise Guillaume Gouardes, qu’il y a maintenant énormément de secteurs de niche et que beaucoup de Bordelais sont, sans être forcément connus du grand public, leaders dans leur domaine. Il y a ici des lieux, des disquaires, des labels, des émissions de radio... Aujourd’hui, quand tu es un groupe à Bordeaux, tu sais que tu vas trouver assez facilement».

C’est plutôt finalement, une conjonction de choses qui aurait donné à Bordeaux sa personnalité rock. «Cette histoire du rock à Bordeaux s’est faite par hasard, estime Eric Roux. Elle est liée à la fois à des individus et à des lieux. Aucunement, en tout cas à une volonté politique. Quand je suis arrivé à Bordeaux avec le projet d’organiser des concerts et de mettre en place quelque chose pour la formation artistique, je ne savais même pas que le théâtre Barbey appartenait à la ville. La première aide publique que nous avons obtenue venait du Conseil communal de prévention de la délinquance ! Le contexte national a vu aboutir les premières revendications d’obtenir des subventions. Les concerts de rock se faisaient dans des lieux qui n’étaient pas faits pour eux. L’Agence de rénovation des petits lieux

musicaux de Jack Lang, la Drac et le Feder m'ont permis de créer la Rockscool Barbey. L'institutionnalisation n'est pas venue naturellement. La racine du mot le dit bien : 'instituare' veut dire organiser, mettre en place. Il n'est pas question de fossilisation». Du passé jazz de la ville (Sidney Bechet, rappelle Philippe Serra, a débarqué en Europe du côté de Carcans pendant la première guerre mondiale...), de son ouverture sur l'Atlantique, de l'énergie étudiante d'un des premiers grands campus de France, et de la profusion des caves qui ont permis l'éclosion de tas d'équivalents des garage bands, on ne sait pas finalement ce qui a été déclenchant. Le fait est que le rock colle à l'image de Bordeaux plus qu'à Marseille, Toulouse ou Lyon. «C'est le réseau qui est très vif, analyse Eric Roux. Si on a autant de dispositifs aujourd'hui, c'est parce qu'on est tous dans un système concurrentiel qui nous a amenés à avoir des idées. S'il n'y avait pas eu un public croissant, on continuerait à se faire la gueule. Il y a une vision commune de l'histoire».



«Bordeaux en port d'attache»

Richard Zéboulon

Quand on lui demande d'où il est, Richard Zéboulon ne dit pas qu'il est de Bordeaux. Né au XX^e siècle (comme il consent à le préciser) à Cercy-la-Tour dans la Nièvre, le photographe renommé et co-auteur du best-seller «Bordeaux secret et insolite» a vécu depuis sa prime enfance dans l'agglomération bordelaise : à Villenave-d'Ornon, d'abord, puis à Bordeaux, ville à laquelle il a consacré plusieurs ouvrages. Impliqué dans la vie politique, il s'est présenté à la députation, il y a quelques années et préside toujours une association baptisée «Citoyens Vigilants» dont la vocation est de dénoncer les dysfonctionnements de la cité.

Malgré cela, apparemment, pas d'attachement viscéral. «Je suis, dit-il, de l'endroit où je pose mes pieds, dit-il». Souvent parti, il a beaucoup voyagé ; est allé vingt-cinq fois à Alexandrie, autant à Bangkok, a travaillé en ethnologie ; est retourné très fréquemment dans les mêmes pays pour approfondir sa connaissance. Bordeaux finalement lui a manqué : l'air qu'on y respire, ses façades, sa richesse décorative, la Bourse du Travail, monument Art Déco avec ses fresques magnifiques qu'il considère comme un chef d'œuvre... «Bordeaux est mon port d'attache, analyse-t-il. J'y ai passé ma jeunesse. J'y ai des amis. J'aime cette ville un peu grasse, un peu calme. Je l'aime de moins en moins depuis quelques années avec ses aménagements discutables, son chemin de fer qui passe en plein centre ville, le fiasco énorme des poubelles, du plan de circulation, des monstrueuses sorties de parking place Pey Berland... Il y a eu des ruptures assez radicales dans les changements. Bordeaux n'est plus la ville respectueuse et élégante qu'elle était. C'est un bordel organisé entre piétons, vélos, livreurs de pizza, skaters et emprise au sol colossale du tram. La ville n'est plus aussi



agréable à vivre. Restent quelques havres de paix : Caudéran ou le Parc Bordelais, mais le Jardin Public ne ressemble plus à rien». La seule chose qui vaille, selon lui, pour Bordeaux, ces dix dernières années, est l'aménagement du cours du Chapeau Rouge.

En dépit du sentiment un peu nostalgique qu'il exprime, le lien qui l'attache à Bordeaux demeure sensible et vivace. Fidèle à ses lieux de prédilection, il ne se lasse pas de ses visites répétées aux Archives municipales, à la librairie Laurencier, rue du Chais des Farines, à la Bourse du Travail et, un peu plus loin, à la ville d'hiver d'Arcachon. Il connaît de Bordeaux et de ses alentours mille petites histoires sur les gens et les lieux qu'il aime à partager.

«C'est une ville, explique-t-il, qui ne se donne pas. Il faut la conquérir. Elle est composée de strates que j'ai la chance de pouvoir parcourir. Je connais aussi bien le balayeur de mon quartier que des forains de la place des Quinconces et des musiciens de l'orchestre symphonique. Bordeaux, conclut-il, me nourrit intellectuellement et matériellement. J'en vis. Mais j'aime aussi en sortir».



Impressions partagées entre deux Européennes bordelaises. La projection vers l'Europe : une chance et un avenir pour la Cub ?

Laura Innocenti

Erika Hess

De nationalité italienne, née à Bruxelles, citoyenne bordelaise depuis 1998 pour l'une, des origines suédoises mélangées à une nationalité française, Bordelaise depuis 1997 pour l'autre, Bordeaux a été notre laboratoire de formation et d'expérience professionnelle.

À l'heure où la Cub ouvre et initie le débat sur le rayonnement et le positionnement de l'agglomération bordelaise parmi les métropoles européennes, notre sensibilité nous conduit à interroger la visibilité de l'Europe dans notre environnement quotidien.

Comment l'Europe se construit et se vit-elle dans un quotidien de ville métropole comme la nôtre ?

Quel est par exemple le poids fait à l'actualité européenne dans nos médias nationaux et régionaux ? Comment pouvons-nous percevoir les progrès amenés par celle-ci ? Comment renforcer l'aspect culturel, par exemple par une télévision et radio européennes, par des échanges et des coopérations...

L'Europe et ses voisins se dévoilent dans l'ordinaire de notre ville : un panel de traditions culinaires variées, des étudiants venant d'horizons divers, un tourisme diversifié et élargi, des manifestations artistiques et culturelles croisées sont quelques reflets de cette ouverture.

Si Bordeaux et la Cub accueillent des différences nationales et régionales, urbaines et agricoles, culinaires et culturelles, sociales et politiques, un melting pot culturel reste pourtant à construire. Il est à venir.

L'Europe unie, comme projet politique, entraîne inévitablement des débats sur la nature de cette entité, par essence plurielle. Comment pourrions-nous nous insérer dans un monde multiculturel et en tirer un maximum de profit, d'intérêt, de sens et de plaisir ?

C'est là sans doute le défi majeur à l'heure actuelle pour une métropole, qui cherche son inscription dans le projet européen. Chacun, en effet, tient légitimement à son identité propre.

Comment articuler des destins divergents et complexes pour fonder «une identité multiculturelle» ? Comment susciter l'identification de millions d'individus qui constituent l'Europe dans une Union qui se présente, comme l'expression d'une «**volonté de vivre ensemble**» ?

«Qui sommes-nous» ? «Que voulons-nous être ensemble» ? Comment se forme quotidiennement l'identité européenne chez le citoyen, au niveau de l'individu ? Comment imaginer ce qui manque : une résonance et une traduction efficace de l'Europe dans notre espace ? Comment le «**vivre ensemble**» peut-il graniter le respect des identités culturelles, l'égalité des droits et des chances, une consolidation des fondations de la démocratie ?

S'il faut unir les Européens, c'est non pas parce qu'ils se ressemblent mais surtout parce qu'ils sont profondément différents.

Réfléchir à une identité, c'est penser la façon de donner du sens et de la valeur à un ensemble de relations entre des hommes



et des femmes. C'est faire émerger une solidarité dans ce bricolage multiculturel...

Pour une agglomération comme la Cub, c'est donc de faire vivre une diversité européenne qui fasse sens et synergie entre nous, en proposant un projet qui respecte les valeurs culturelles et philosophiques issues des différents pays et des différents courants de pensée.

Jamais l'Europe ne s'est autant interrogée sur elle-même, tout comme elle nous questionne sur les rapports que nous entretenons avec elle. Au-delà d'une dimension uniquement économique, une construction intellectuelle et éthique de l'Europe s'impose à nous, à l'échelle du territoire de la Cub, d'une région, dans un mouvement ouvert vers le monde.





parcours



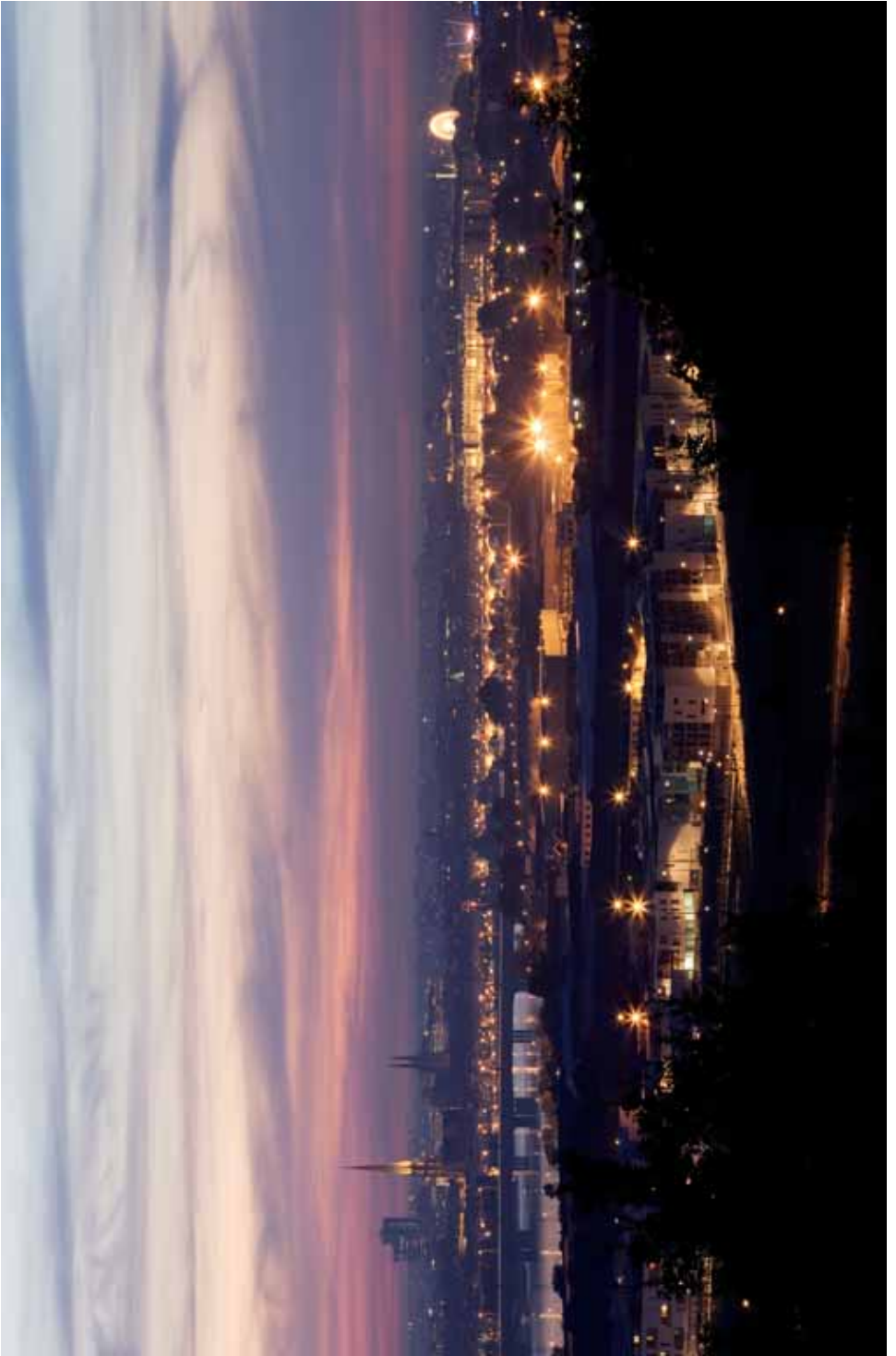
Quelques lieux de l'agglomération bordelaise glanés à la demande des membres du groupe de travail.

Ces photographies sont le travail de Pascal Calmettes, Maitexu Etcheverria et Arthur Péquin



Si j'ai choisi Floirac c'est parce que j'y suis né il y a quelques années de cela. D'autre part je pratique le vélo version sportif et ce chemin des plateaux a comme un petit air de col avec ces lacets et un dénivelé qui n'ont rien à envier à l'Alpe d'Huez. Une fois là-haut, on découvre un panorama splendide sur le futur site de l'Arena, sur le futur franchissement Jean-Jacques Bosc et sur l'ensemble de la rive gauche.

Eric Roux





«Barrière Saint-Genès. Le nom évoque, aujourd'hui encore, le rôle des octrois qui de 1865 à 1928 servirent à contrôler le flux des personnes et des marchandises qui entraient dans Bordeaux. Aujourd'hui lieu de passage entre la ville centre et les communes environnantes, l'octroi se fait discret. Une frontière ouverte ...?»

Elsa Glykos





Si on observe la ligne de crête des Hauts de Garonne, on s'aperçoit qu'elle est crénelée par des silhouettes d'arbres nobles : des cèdres du Liban, de l'Himalaya, des pins parasols, des séquoias... Tous ces arbres ont été plantés à la même période, à la fin du XIX^{ème} siècle, pour embellir et encadrer les demeures qui prenaient un aspect plus sophistiqué... En effet, l'été, l'air était plus frais sur les hauteurs, la bonne société bordelaise émigrerait et bon nombre de domaines agricoles ont été transformés en élégantes demeures par leur propriétaire qui prenait plaisir à s'y réfugier. Le Château Palmer, le Château Tranchère (Tranche-air ?), le Domaine de Viravent, de Malakoff... Ce territoire en est parsemé, les domaines ont souvent été démantelés sous la pression foncière et urbaine, lotissements, pavillons, ensemble de tours et de barres, terrains de sport..., certains restent intacts dans leur position escarpée en bordure de pente...comme la Chartreuse du Prince Noir.

Anouk Debarre





Ce morceau de ville à Pessac témoigne du caractère hétéroclite de l'agglomération : un campus des années soixantes avec une petite forêt de pins inattendue, les vignes célèbres du Château Haut-Brion que jouxte la voie ferrée, des grandes tours d'habitation, droites, fières, très blanches et entourées de verdure. L'identité de l'agglomération ne peut être que bricolée, arrangée tant se mêlent dans ce paysage urbain des éléments que rien ne saurait réellement assembler. Ce territoire existe par la force de ses ruptures : l'Université et les vins prestigieux de Pessac-Léognan, deux mondes qui ne se côtoient pas...

Fabienne Brugère









Le Belvédère du Bourgaillh

En frange d'une ancienne décharge et d'une haute colline, la Ville de Pessac a aménagé le Parc du Bourgaillh.

Ce site deviendra un parc animalier et végétal et jouera sur l'immersion du public. Il proposera des reconstitutions de milieux, en présentant des animaux dans de vastes zones comme la savane, la forêt équatoriale.

Ce parc est entouré d'un espace boisé de 65 hectares invitant à différentes randonnées ou à de simples balades en famille.

Le belvédère, ouvrage en bois de 18 mètres situé à l'entrée du parc, aura le double avantage : être visible de loin et permettre d'avoir une vue tant sur le parc du Bourgaillh que sur l'agglomération bordelaise.

De là-haut s'offrent au regard l'aéroport, le pont d'Aquitaine, la rive droite, l'Université, la voie ferrée, les Hôpitaux ainsi que le massif forestier qui entoure le parc dans sa partie ouest. Une immense vue panoramique, un vaste horizon qui permet d'embrasser et de prendre la mesure de l'agglomération. La vue de la ville d'un côté et le massif forestier de l'autre donnent à notre communauté urbaine une dimension d'équilibre et de développement durable.

Dans ce parc qui sera très visité en raison de son originalité, le belvédère deviendra ainsi un point de repère vers lequel viendra un nombreux public.

Jean-Baptiste Casenave



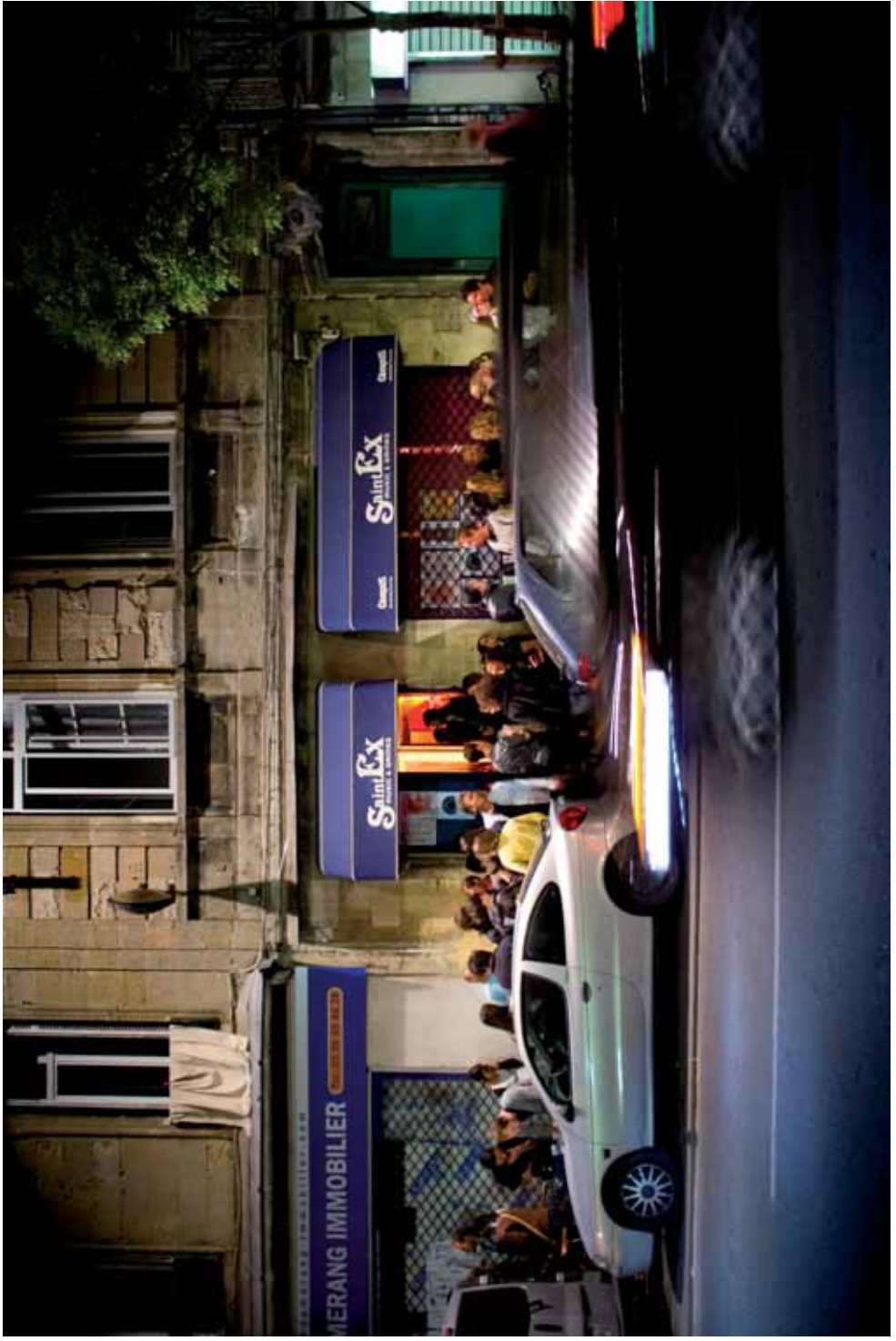


Bordeaux est une mosaïque de classes sociales qui ne se fréquentent guère. Un immuable rituel les lie néanmoins : la sortie du jeudi soir. Pour le «nouvel arrivant» que je suis, le choix du jeudi demeure un mystère. On me dit qu'on le doit à la large composante estudiantine de la population venue des départements environnants : le jeudi c'est fête, le vendredi on rentre dans son village, chez papa-maman. A moins qu'on le doive au traditionnel week-end passé «sur le Bassin» : les opinions divergent. Il y a quelque chose d'étonnant à voir toute la métropole s'agglutiner ce soir-là dans les bars et sur les terrasses du centre ville. Une fréquentation qui reproduit presque de manière caricaturale les stratifications sociales bordelaises. A chaque quartier, sa clientèle. Les chemises en popeline bleue et chaussures Sebago des habitués du Bassin dans le Triangle du côté du Grand Théâtre. Ambiance estudiantine et «troisième mi-temps» à la Victoire. Les bobos à Saint Pierre et aux Chartrons. En fait dans une même rue, les différenciations sont visibles d'un bar à l'autre. Reste néanmoins le sentiment d'un style de vie commun. Bordeaux vit au diapason le jeudi soir.

Charlotte Laubard



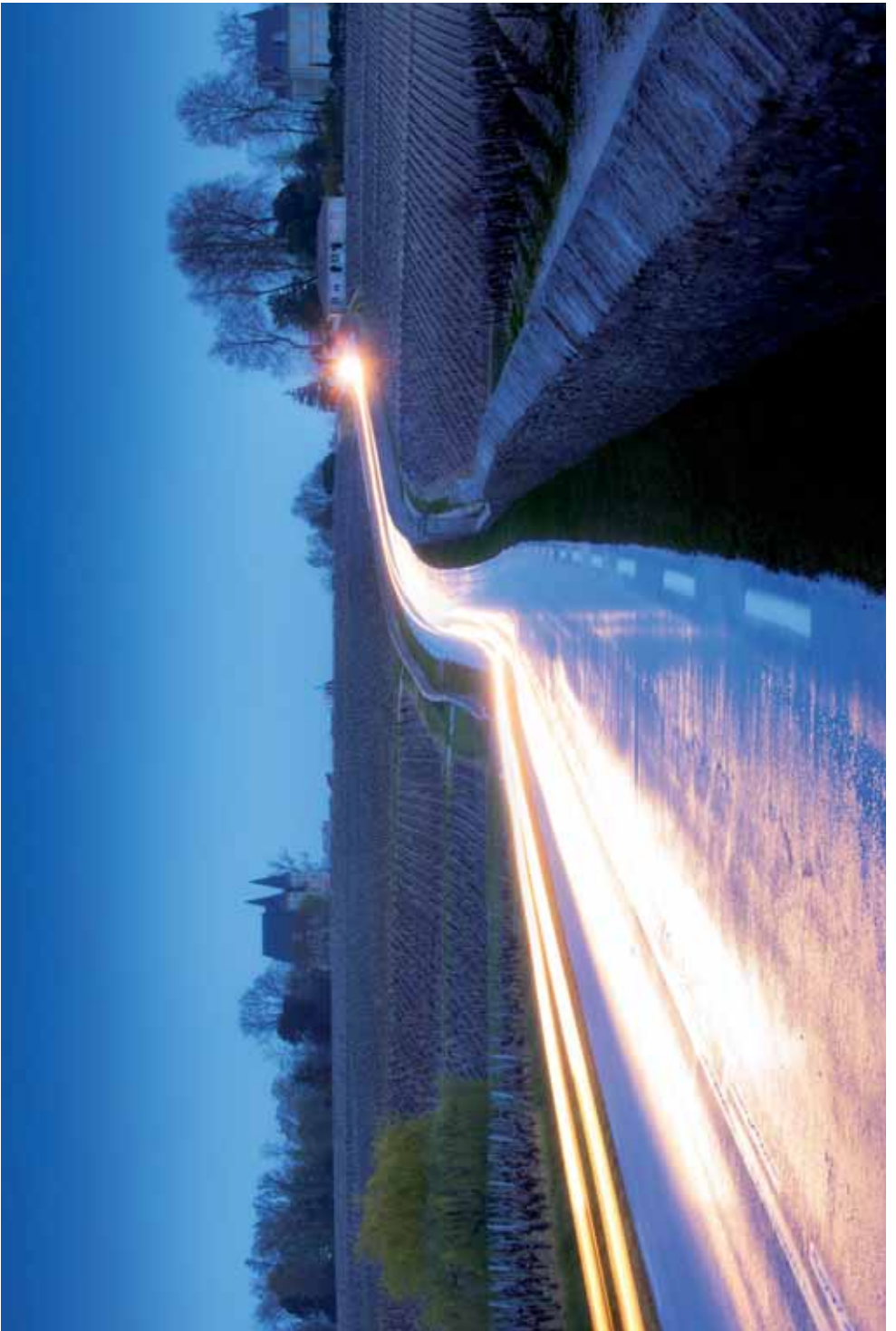






Un serpent lumineux éclaire le petit matin
médocain entre châteaux et vignobles, entre
marais et Garonne... La transhumance vers
Bordeaux, éternel recommencement, emporte
chaque jour des centaines d'automobilistes vers
un destin commun. Le soir venu, reflux après
le flux, le serpent se reformera en sens inverse,
d'une autre couleur, renvoyant ces laborieux
vers un repos mérité. Ainsi au gré des saisons,
ce mouvement perpétuel battra inexorablement
au rythme de la vie de la communauté.

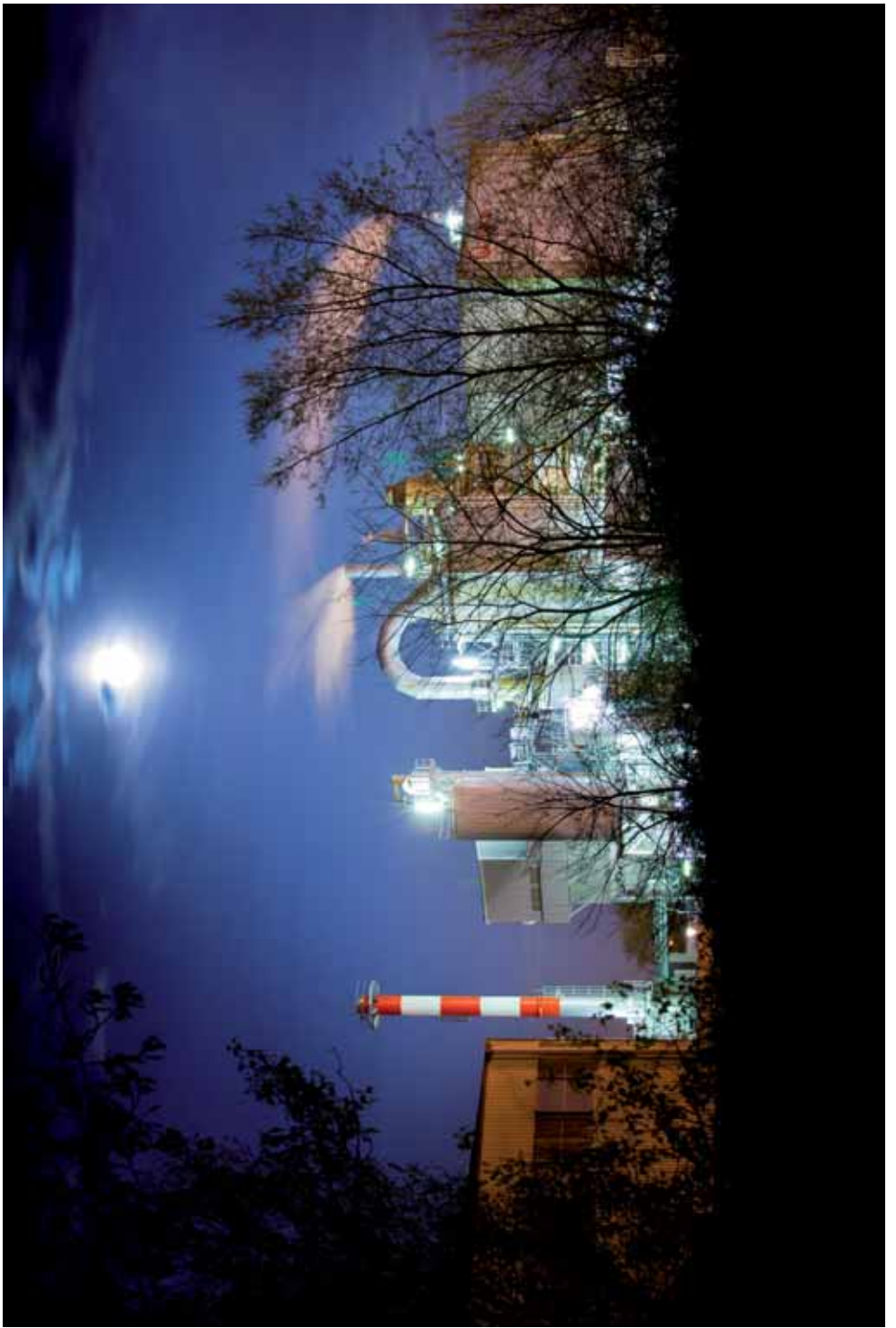
Pierre Pervieux

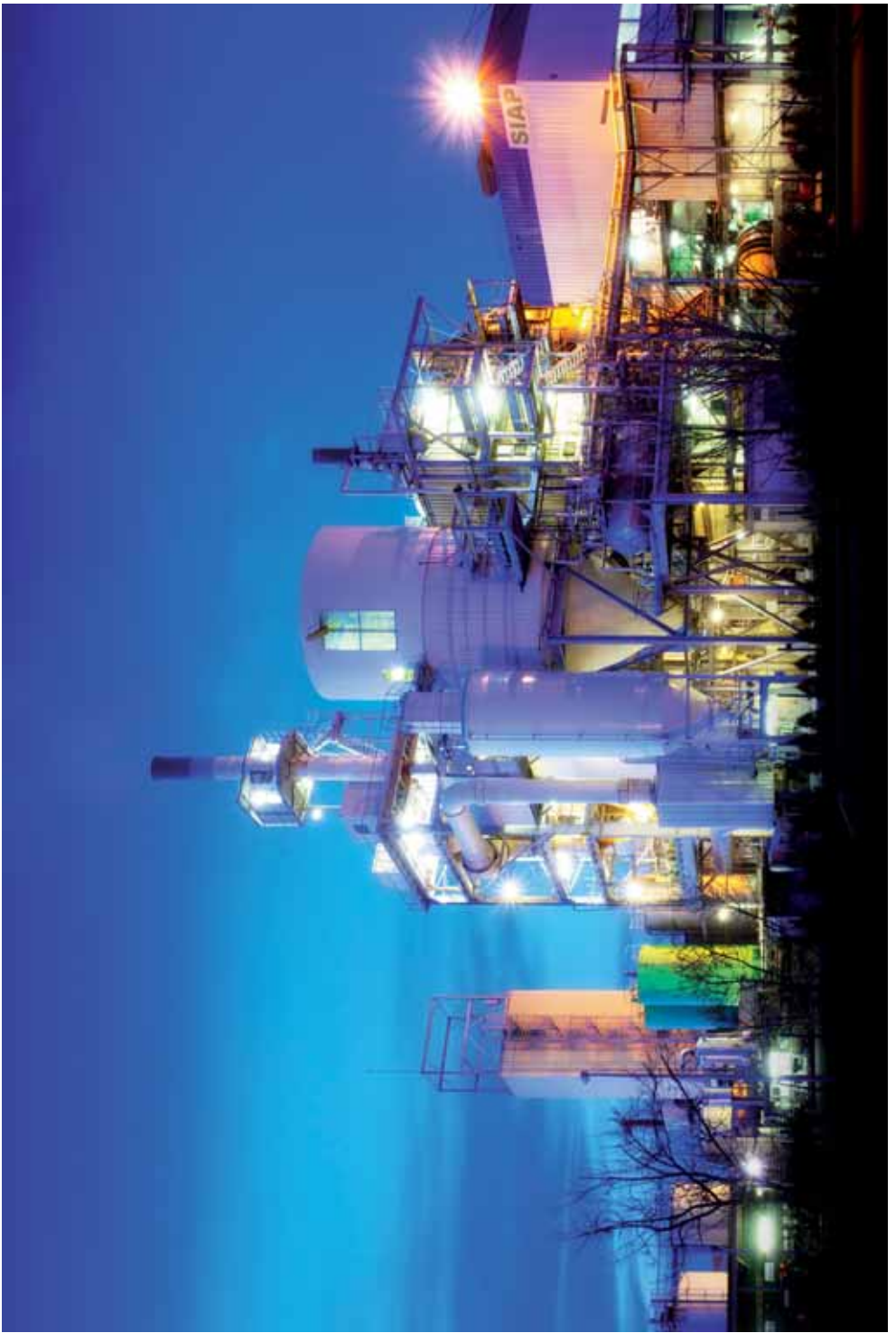




Quand on découvre la zone industrielle et portuaire de Bassens, on plonge dans un nouveau monde dont on pressent les règles propres entremêlées aux tuyaux, cheminées et fumées. La nuit, rendu à lui-même, ce monde est rempli de lumières et de couleurs, presque féérique. J'ai toujours aimé la présence industrielle dans les villes ; elle convoque des ailleurs tant ce que l'on y fait peut partir très loin, en Chine ou en Australie...

Fabienne Brugère



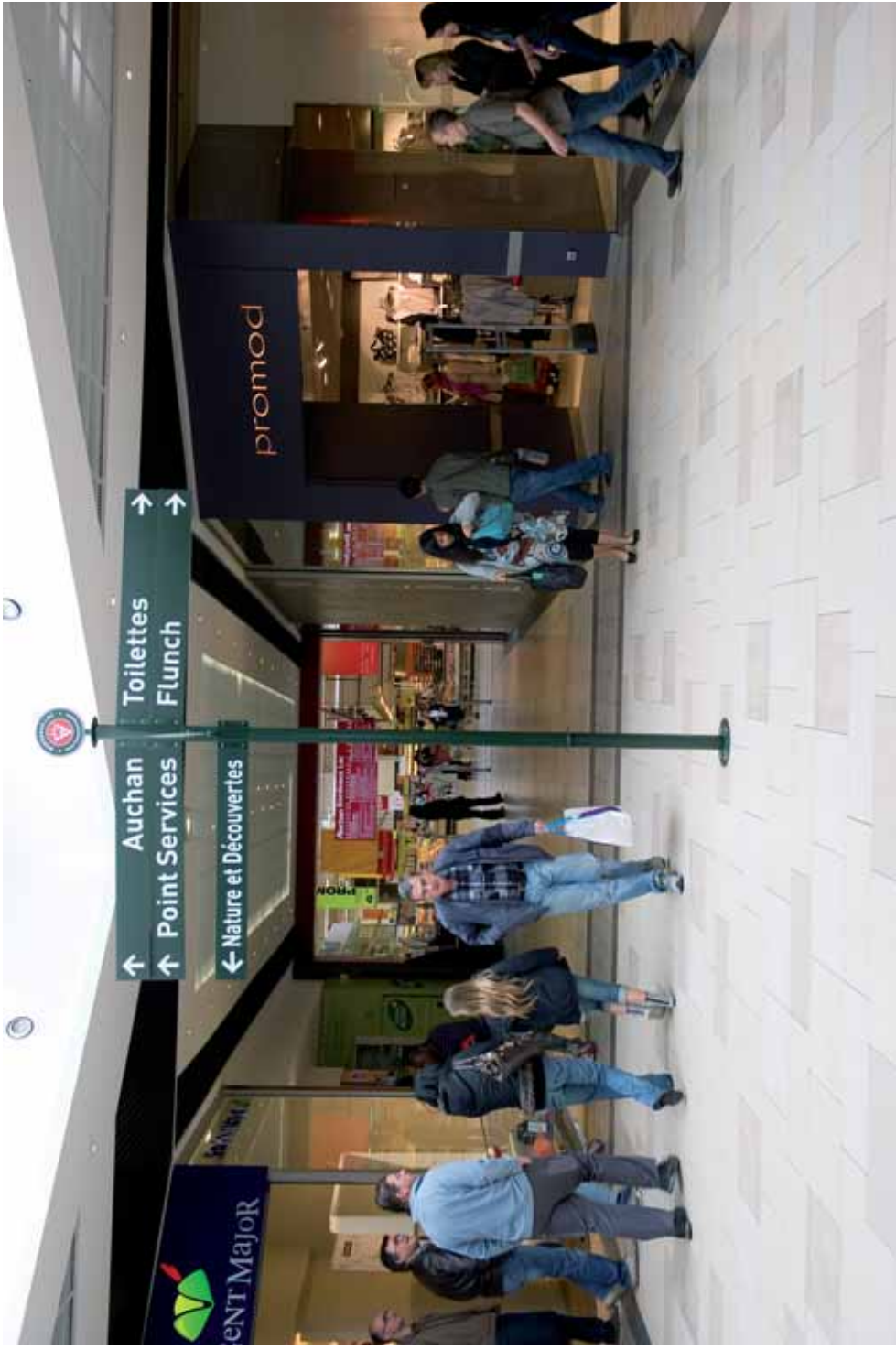






Le long de la rocade se succèdent des grands centres commerciaux regroupant boutiques, services et lieux de vie : des mall. Ils sont des lieux de pratiques métropolitaines. Ils créent de la fluidité à l'échelle métropolitaine : pour s'y rendre, les utilisateurs dépassent les limites de leur commune et ne fréquentent pas forcément le mall situé sur la leur.

L'agglomération bordelaise compte parmi les territoires présentant le plus de ces équipements.









C'est un rituel du week-end : acheter sa douzaine d'huîtres en allant chercher le journal, des cigarettes ou du pain.
C'est une pratique présente sur toute l'agglomération (avec l'avantage de ne pas très bien fixer de frontière à ce territoire).
C'est une écriture discrète du territoire métropolitain parce qu'au-delà de la pratique s'exprime un des « je-ne-sais-quoi » de l'agglomération bordelaise.



Nos produits
sont
très
bons

Les huitres
ARCACHON
CAP FERDINAND

RESTAURANT ELIOT

Nous sommes





depuis 1976
Savoirs d'ailleurs

Mareennes

Savours des Hauts de Gironde
Spécialité

Savoirs d'ailleurs
Spécialité





verbatim

Quelques pistes esquissées au fil des échanges.



Trouver une unité dans la diversité de l'agglomération.

Une appellation est essentielle pour penser l'identité car elle sous-tend aussi derrière l'appropriation des citoyens.

Aller plus loin qu'une intuition en matérialisant cette identité.

Si la Cub et ses partenaires disposent des éléments pour établir un diagnostic territorial, l'agglomération a tout de même besoin de quelque chose de plus sensible pour se définir une identité.

Bordeaux est souvent considérée comme une ville «fermée». La notion de mélange n'est compréhensible qu'à la condition de toujours ouvrir le champ sur la banlieue, de bien rester à l'échelle de l'agglomération. Le mélange vient de la banlieue.

Réfléchir au côté imaginaire, à la symbolique d'une ville.

L'extraordinaire évolution du monde périurbain empêche une analyse classique «centre-périphérie», et la dispersion géographique de l'agglomération, ainsi que l'importance de la mise à distance implique une perte de toute forme d'identité particulière et commune.

L'identité passe par les centralités.

Comment arriver à dégager cette identité d'agglomération qui existe et qui est en mouvement ?

L'agglomération s'est et se construit encore à partir des mouvements historiques qui viennent de l'extérieur, qui repartent et qui reviennent.

Une identité en mouvement pourrait être alimentée par les cultures populaires.



L'agglomération est à la fois harmonieuse et hétéroclite

L'identité est souvent conçue à partir des représentations des élites, il faut davantage s'appuyer sur les pratiques des habitants et donc sur le sentiment d'appartenance.

Le sentiment d'appartenance se rapporte soit à une unité infra-métropolitaine (Pessac, Lormont...) soit au grand territoire aquitain. On est soit d'une commune, soit d'Aquitaine

L'état d'esprit de l'agglomération se caractériserait par l'assemblage, le mélange.


En France, la plupart du temps des espaces publics (les universités ou les établissements de santé) sont fermés, ce qui pose de vraies interrogations sur l'usage et l'accès de ces établissements dans une dynamique métropolitaine.

On se retrouve bien dans la pensée de Montaigne autour du scepticisme, du relativisme : les choses se mêlent sans que rien ne soit dominant ; tout est relatif et dépend d'un contexte.

L'agglomération a besoin de centralité mais d'une centralité qui gère des politiques d'altérité au travers d'une démarche de main tendue.

Ici, peut-être faut il mieux parler de cohabitation pour décrire l'état d'esprit bordelais : les groupes vivent ensemble sans conflit mais pas dans une osmose. Cette cohabitation permet une paix sociale.

Bordeaux ne possède ni unité, ni identité particulière, contrairement à d'autres grandes villes françaises. L'agglomération bordelaise est marquée par la prépondérance des classes moyennes (employés et professions intermédiaires) occupant principalement le centre, la stabilité des ségrégations



sociales et raciales, et enfin, l'existence d'une certaine interconnaissance limitée, cependant, à une petite partie des habitants.

Tout le problème est de lier le rythme des flux à la ville passante. Ainsi un des enjeux pour la métropole est de refaire du lien entre la ville hyper rapide (les hubs) et la ville passante.

Bordeaux se définit moins comme une ville unitaire que comme une juxtaposition de différents modes de vie de populations peu liées les unes avec les autres.

L'existence d'un «refus de vivre ensemble» manifesté par les habitants fait redouter une évolution vers le modèle américain (disparition complète de la solidarité entre riches et pauvres, futur refus des «riches périurbains» de «payer» pour les «pauvres» du centre-ville et de la banlieue défavorisée).

A Bordeaux, on parle peu des populations qui ont constitué l'agglomération.

Il n'y a pas d'identité évidente, mais plutôt une connaissance de son voisinage «en général» ou de lieux spécifiques.

Il est difficile de définir une identité d'agglomération mais il y en a une : le phénomène urbain de Bordeaux s'étend tandis que l'influence de la périphérie (urbaine, agricole, pastorale, viticole ou fluviale) se développe. Bordeaux est une toile urbaine agrémentée d'une multitude de «touches» pastorales et agricoles. C'est peut-être cette pénétration de la ruralité dans l'agglomération avec un développement concomitant de l'urbain qui crée sa spécificité.

Concernant la Cub, il n'y a aucun bâtiment «fédérateur».

L'identité bordelaise est perçue comme un demi-mensonge auquel même les habitants ne croient pas.

Comment peut-on parler d'identité d'agglomération, quand cette dernière n'a pas les compétences culturelles et sportives ?

L'identité c'est celle qu'on se crée soi-même.

L'identité, c'est à la fois celle qu'on veut se créer et celle qu'on a. Bordeaux était qualifiée de ville anglaise à une époque, et aujourd'hui elle est perçue comme une ville ibérique ! L'identité est en mouvement.

La solidarité entre les agriculteurs, notamment à la suite de grandes intempéries, est remarquable et contribue probablement à la survie de l'identité paysanne.


Bordel est à Bordeaux ce que Gotham est à New-York : c'est-à-dire sa face underground et créative et particulièrement attachée à cette ville.

L'agglomération, la Cub, a-t-elle une identité en dehors des compétences et des communes ? est-elle stable ?

L'identité ne peut pas être que conceptuelle. Elle doit avoir une dimension une base, affective.

Le politique ne peut pas définir l'identité mais il peut incarner des images contraires pour leur donner une harmonie.

Se questionner sur l'identité c'est aussi se demander comment une population s'est approprié un territoire.



Seul un renforcement du local peut faire émerger des tendances fortes et contrastées de l'agglomération. Sinon, le risque c'est la banalisation des territoires. L'incarnation est un rempart à la banalisation.

Sur le plan urbain, Bordeaux est indéniablement marquée par l'harmonie. On parle de la ville basse.

Bordeaux est une ville de labyrinthes et de perspectives.

Cette identité d'agglomération n'existe pas ou peu. Il n'y a pas d'unité, ce sont 27 communes qui vivent les unes à côté des autres.

Le caractère bordelais pourrait se définir comme latin mâtiné d'anglicité. L'emprunte anglaise n'est plus très prégnante. Bordeaux est bien tourné vers le Sud mais incarne un Sud plus policé que d'autres latinités. Cette notion de latinité permet d'introduire à la diversité. Bordeaux a une unité dans la diversité.

Autant on peut fabriquer une identité pour l'extérieur, autant en local elle ne peut que s'imposer.

On pourrait glisser de l'identité à l'identification car ce terme évite l'essentialisme d'une identité figée en ce qu'il évoque l'idée du mouvement.

En France la ville est plutôt pensée comme un produit. En Europe, elle est davantage envisagée comme un récit : c'est ce qui fait la puissance de la ville européenne.

S'il existe des identités dans le périmètre de la Cub qui signifient quelque chose (les Béglais, les Mérignacais...), il n'existe pas une conscience d'appartenir à la Cub en tant que telle. Cela est lié au mode d'élection puisque le projet communautaire n'est pas débattu laissant la place aux projets communaux.

Le sentiment d'appartenance peut passer par Bordeaux puisque des personnes peuvent se dire de Bordeaux et habiter une autre commune.

Bordeaux ne pèsera pas comme Munich ou Barcelone et devra donc trouver des moyens différents d'exister. Le vin et désormais la beauté de la ville constituent des atouts qui permettent de surclasser Bordeaux. Elle doit en tirer parti, ne pas se priver de ces atouts mais les dépasser également.

Bordeaux est une ville sans frontière, sans rupture géographique.

La tendance à l'enclavement des quartiers favorise le repli sur soi des populations défavorisées.

L'identité d'agglomération ne se décrète pas, elle se construira avec le temps, au fur et à mesure de l'évolution de la vie des habitants.

Globalement le thème de la «localité» ne fait plus sens.

L'arrivée du tram marque un déclic pour la Rive droite. Outre la possibilité de se balader en ville plus facilement, ce moyen de transport constitue un rattachement symbolique au centre ville bordelais.

Une identité ne peut se construire que sur des éléments rassembleurs, ce qui est compliqué sur un territoire étendu. Cependant, les sentiments d'appartenance peuvent être complémentaires.

Le rôle d'un élément fédérateur n'est pas de créer une identité, mais de la révéler.



Pour espérer une identité collective, il faut l'attacher à des gestes symboliques (les quais, le paysage, le tram sous certaines conditions). Quand on parle d'identité ici, certaines réalités ne sont pas évoquées comme l'économie et le secteur aéronautique par exemple.

La réflexion initiale des Grecs sur la ville porte sur la chose mentale et pas sur le territoire. C'est ici un point fondamental, alors que la France est un pays de territorialisation de l'urbain, pour bien comprendre que c'est l'imaginaire qui porte l'urbain.

Si la mondialisation pose en partie des problèmes économiques, elle reconfigure aussi les territoires.

L'existence d'une faible population originaire (15 à 18 % en moyenne en France) est très intéressante pour organiser la métropole d'aujourd'hui.

Les limites de la ville sont là où le ciel touche la terre ; toute ville a cette limite là. La ville est donc poreuse, mobile, sensible et très intéressante à travailler si elle se protège de l'excès patrimonial.





annexes





Méthodologie

Le Conseil de développement est une instance de débat citoyen regroupant des acteurs associatifs, économiques, institutionnels, des citoyens... Il s'exprime sur des sujets proposés par la Communauté urbaine de Bordeaux ou sur des thèmes directement déterminés par les membres eux-mêmes.

En 2009, la Communauté urbaine de Bordeaux a saisi le Conseil de développement afin qu'il formule des propositions sur l'identité de l'agglomération. A compter de mars 2008 un groupe de travail composé de membres du Conseil de développement s'est attelé à la tâche. Il s'est réuni 14 fois sous forme d'auditions, de débats ou de visites. Ces propositions ont été présentées lors de l'assemblée plénière du Conseil de développement le 2 juin 2010 et ont fait l'objet d'une restitution publique dans le cadre de Bordeaux Métropole 3.0, le 3 juin 2010.



Liste des personnes entendues

- Didier Lapeyronnie, sociologue
- Xavier Rosan, directeur de la revue Le Festin
- M. Cessateur, maraîcher
- Sainte Machine
- Jean-Baptiste Rigaudy, a'urba
- Ezechiel Jean-Couret et Sandrine Lavau, Ausonius
- Michel Labardin, maire de Gradignan,
vice-président de la Communauté urbaine de Bordeaux
- Guy Di Méo, directeur de l'Ades
- Alain Juppé, maire de Bordeaux,
premier vice-président de la Communauté urbaine de Bordeaux
- Jean Touzeau, maire de Lormont,
vice-président de la Communauté urbaine de Bordeaux
- Etienne Parin, directeur du Grand Projet des Villes
- Olivier Mongin, directeur de la revue Esprit
- Vincent Feltesse, maire de Blanquefort,
président de la Communauté urbaine de Bordeaux

Table des matières

> le groupe	5
> manifeste	13
> les écrits	19
- préambule : de l'urbain généralisé à la ville intérieure - Fabienne Brugère	20
- de la «banlieue» à la Cub : esquisse de l'histoire d'un territoire Sandrine Lavaud, Ezéchiél Jean-Courret, Valérie Fromentin	25
- la quatrième M : faire et défaire le territoire avec Mariano - Guadalupe Echevarria	29
- identité d'agglomération / identité métropolitaine : quel paradigme bordelais ? Francis Cuillier	37
- imaginaire urbain et mobilité. Quelques remarques d'un non-Bordelais Olivier Mongin	45
- bâtisseuse mémoire - Michel Suffran	57
- identité architecturale de la Cub - Michel Moga	59
- identités et quêtes de sens - Guy Di Méo	67
- les territoires multiples de la métropole - Jean-Marc Offner	83
- sociologie de Bordeaux - Didier Lapeyronnie	89
> les récits	95
- préambule : Bordeaux : ville cosmopolite et échelle nature Jean-Charles de Munain	97
- ouverture : résonances intimes et désir d'ancrage - Monique Lachaux	108
- je ne suis pas attaché aux choses - portrait d'Emmanuel Dorronsoro	111
- la dynastie de l'épicerie - portrait de Denis Dupuch	114
- notre société à la loupe - portrait de Mar Fall	117
- d'île en ville - portrait de Francis Fontès	120
- l'aficion selon François Garcia - portrait de François Garcia	123
- un rêve d'esthétisme - portrait de Frédéric Guy	126
- la vie puissance foot - portrait de Pierre Labat	129
- Bordeaux en point de ralliement - portrait d'Emmanuel Lajus	132
- les embûches de la formation - portrait de Marie-Louise Limoan	135
- la solidarité en action - portrait d'Alvaro Pimenta	137
- c'est la culture qui me fait bouger - portrait d'Anaïs Rouyer	140
- un peu plus basque que la moyenne - portrait de Michel Salgoity	143
- l'homme n'a pas des racines, il a des pieds - portrait de Serge Simon	146
- éloge de la suite...dans les idées - portrait de Guy Suire	148

- <i>j'attends d'un territoire qu'il soit attentif à certaines zones délaissées</i> <i>portrait de Julien Verger</i>	151
- <i>Bordeaux, ville rock - portraits de Guillaume Gouardes, Eric Roux,</i> <i>Philippe Serra, Bernard Tavitian</i>	154
- <i>Bordeaux en port d'attache - portrait de Richard Zéboulon</i>	157
- <i>impressions partagées entre deux Européennes bordelaises.</i> <i>La projection vers l'Europe : une chance et un avenir pour la Cub ?</i> <i>Laura Innocenti, Erika Hess</i>	159
> parcours	163
> verbatim	195
> annexes	205
- <i>méthodologie</i>	207
- <i>liste des personnes entendues</i>	208

Coordination des travaux :

Damien Mouchague
avec l'aide d'Erica Le Mercier, Nicolas Michel
et Fabrice Olol

Mise en page :

Atelier PAO
de la Communauté urbaine de Bordeaux

Impression sur papier recyclé :

Messages à Toulouse
www.messages.fr

Crédits photographiques :

Pascal Calmettes
p. 177, 178, 187, 188, 189

Maitetxu Etcheverria
p. 165, 167, 169, 171, 172, 173, 175

Arthur Péquin
p. 179, 181, 183, 184, 185, 191, 192, 193, 194

Belvédère du Bourgailh - architectes paysagistes
Jacques Coulon et Linda Leblanc *p. 175*

Pont d'Aquitaine - architecte paysagiste Jean Fayeton *p. 169*

Mai 2010





CND

contribution
**BORDEAUX
MÉTROPOLE**



3.0

«Géographique, l'identité peut être aussi bien personnelle que collective et c'est sur cette dernière que la réflexion du groupe s'est engagée. La prise en compte du sujet a été un des déterminants de la réflexion du groupe de travail. Il a donc semblé essentiel de faire émerger par différents moyens (entretiens avec élus, sociologues, artistes, portraits, photos, récits, débats...) une ou des identités du territoire communautaire. Reflétant le rapport que chacun entretient avec son agglomération, des points de désaccord ont émergé entraînant ainsi une identité toujours en mouvance [...].

Nous étions attentifs, prioritairement, à plus faire œuvre de révélation que de confirmation [...].

En se penchant sur cette question, le groupe de travail suggère une conscience spatiale mentale, invite à réfléchir sur l'imaginaire et la symbolique de l'agglomération, une ville à apprivoiser, de distinguer la ville vécue de la ville rêvée, se demander s'il s'agit en réalité d'une identité de l'agglomération ou d'une agglomération d'identités».

Conseil C2D
de Développement Durable 
de l'agglomération bordelaise

C2D - Conseil de développement durable
de l'agglomération bordelaise
La Cub Esplanade Charles-de-Gaulle
33076 Bordeaux cedex
05 56 93 65 11 - c2d@cu-bordeaux.fr
www.lacub.com & sur facebook



CND un espace de démocratie participative

COMMUNAUTÉ
URBAINE DE BORDEAUX

LACUB